

UNIVERSITÉ de PARIS - FACULTÉ des LETTRES

Jean REGNAUD de SEGRAIS

L'HOMME
ET SON ŒUVRE

THÈSE
POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

Wessie M. TIPPING

PARIS
LES ÉDITIONS INTERNATIONALES
4 bis, Rue des Ecoles

1933

Droits de traduction et de reproduction réservés



Digitized by the Internet Archive
in 2026

THÈSE POUR LE DOCTORAT

UNIVERSITÉ de PARIS - FACULTÉ des LETTRES

Jean REGNAUD de SEGRAIS

L'HOMME
ET SON ŒUVRE

THÈSE
POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

Wessie M. TIPPING

PARIS

LES ÉDITIONS INTERNATIONALES

4 bis, Rue des Ecoles

1933

Droits de traduction et de reproduction réservés



PRÉFACE

Segrais est aujourd'hui un personnage à peu près inconnu. Durant sa vie ses œuvres jouirent d'un certain succès, mais à sa mort elles tombèrent dans un oubli presque complet. A quoi bon alors s'en occuper ? C'est que, en étudiant la vie et l'œuvre de Segrais, on parcourt l'histoire de toute une époque, et des plus brillantes. Il a connu le Paris de la Fronde, la fin de l'ancien régime littéraire ; il a vu les commencements, la croissance, la floraison de l'âge d'or des lettres françaises.

Allié et admirateur de Malherbe, ami de Scarron, de Ménage, de Pierre Corneille, de Mlle de Scudéry, élevé à l'école de Voiture et de Chapelain, mais se rattachant par les théories littéraires et par l'esprit plutôt à la nouvelle école de Molière, Racine, La Fontaine, et Boileau, Segrais unit les deux parties du XVII^e siècle. Avant 1660, c'est le précurseur de l'ère nouvelle, prêchant des idées auxquelles il n'ose s'abandonner complètement de crainte de perdre la faveur du public ; après 1660, devenu champion de la vieille littérature à laquelle il sent sa propre gloire en partie attachée, il garde un chagrin secret contre ceux qui, tout en suivant la voie qu'il leur a frayée, font décrier ses vieux amis.

Grâce à lui on entre en familier chez la comtesse de Fiesque, chez Scarron, chez Mlle de Montpensier, cette princesse écervelée pour qui Segrais manifesta une fidélité fort touchante, chez Mme de Lafayette enfin qui lui accorda son amitié. En traitant cette vie longue, variée, fort intéressante grâce aux milieux sociaux dans lesquels elle a évolué et dont

l'œuvre de Segrais est pour ainsi dire le miroir, tâchons autant que possible d'étudier cette œuvre dans le cadre qui lui vaut la moitié de son prix. Au risque d'abuser des citations, laissons-le peindre lui-même son existence parmi les hommes de lettres de Paris et de province, à la Cour et dans les réduits des Précieuses.

L'excellent ouvrage de M. Brédif m'a été d'un grand secours en retraçant les faits de cette vie peu connue ; les Notes de M. Pierre Carel, ci-devant archiviste du Calvados, qui ont fourni des renseignements précieux sur la famille des Regnaud, ainsi que les épreuves du testament de Segrais, ont été mises à ma disposition par l'archiviste actuel, M. R. N. Sauvage, que je remercie de sa grande courtoisie. Pour l'orthographe du nom de cette famille, qu'on trouve écrit diversement Regnaud, Regnault et Renaud, j'ai suivi Carel, qui adopta la forme Regnaud après avoir vu de nombreuses signatures de Segrais. Sans ignorer à quel point l'orthographe des noms variait au xvii^e siècle, je crois pouvoir affirmer, d'après les signatures que j'ai vues sur les Registres de l'Hôtel de Ville de Caen, que Segrais avait définitivement adopté celle-ci, au moins vers la fin de sa vie.

Je tiens à exprimer ici ma grande reconnaissance à tous ceux qui ont bien voulu s'intéresser à mes travaux : à M. Ashton, de l'Université de la Colombie Britannique, qui m'a donné l'idée première d'entreprendre cette étude, à M. l'abbé Bourrienne qui m'a communiqué des renseignements bibliographiques très utiles, à M. Emile Magne qui m'a fourni une bibliographie étendue et qui, à plusieurs reprises, a eu la grande amabilité de m'aider de sa riche érudition ; je suis reconnaissante surtout envers M. Ascoli qui a bien voulu diriger mes recherches, et dont les conseils et les encouragements m'ont été d'un secours inestimable.

CHAPITRE PREMIER

La Famille

Le poète Jean Regnaud de Segrais était d'une famille caennaise noble, ancienne et fort honorable.

Les excellentes *Notes* de M. Pierre Carel, conservées aux Archives Départementales du Calvados, nous permettent de retrouver son ascendance jusqu'à un certain Pierre Regnaud qui en 1492 était libraire de l'Université de Caen. D'autres historiens, tels que l'abbé Béziers (1), rattacheraient cette famille à celle de Guillaume Regnaud, écuyer auvergnat, qui fut anobli en 1429 au siège de Jargeau dans de curieuses circonstances. Après une attaque qui « dura assez bon espace terrible et moult merveilleux », selon Monstrelet (2), les Anglais furent mis en déroute, et leur chef, le comte de Suffolk, pressé de tous côtés, « se rendit à un escuyer d'Auvergne nommé Guillaume Regnaud, lequel comte fit là chevalier ledit Guillaume Regnaud, afin que l'on dît qu'il estoit prins d'un chevalier » (3).

Quoi qu'il en soit, il est certain que Pierre Regnaud, bien qu'il eût dérogé en exerçant le métier de libraire, était néanmoins de souche noble, comme le prouve une attestation faite à Paris, par Charles du Dey et Anthoine Bonneœuvre ; ceux-ci certifiaient « qu'ils avoient cogneu Pierre Regnaud

(1) *Mémoires*, T. II, p. 476.

(2) *Chroniques*, p. 603.

(3) Chartier, *Histoire... de Charles VII*, p. 59.

et qu'il estoit descendu de personnes nobles faisant actes et ayant servi la gendarmerie (1) ». Par des lettres patentes données à Compiègne et datées du 15 octobre 1539, François I^{er} concéda à Denis Regnaud et à sa postérité le privilège de noblesse et relief de la dérogeance de Pierre Regnaud son père (2).

La charge de libraire de l'Université, exercée par Pierre Regnaud, bien qu'elle entraînaît la déchéance de son titre, était néanmoins un poste honorable qui exigeait de celui qui voulait la remplir convenablement une certaine culture. Ce n'était pas un simple marchand de livres : c'était avant tout un éditeur, faisant travailler pour lui les meilleurs typographes, non seulement de Rouen où il avait établi une succursale, mais aussi de Paris. Delisle, dans son *Catalogue des livres imprimés ou publiés à Caen* (3) établit que, pendant la période de 1492 à 1519 durant laquelle Pierre Regnaud remplit les fonctions de libraire de l'Université de Caen, il sortit de sa boutique de la rue Froide, à l'image de Saint Pierre, plus de 70 volumes traitant les sujets les plus divers : littérature de l'antiquité et du moyen âge, grammaire, philosophie, jurisprudence, théologie et médecine.

L'Université ne se montra pas ingrate envers son fidèle serviteur, qui amassa une certaine fortune. La preuve en est dans les registres de tabellionage de Caen. Ils renferment de nombreux actes (4) relatifs aux terres situées surtout à Eterville et à Vieux qui furent acquises par l'excellent libraire. Il paraît être au comble de la prospérité en 1513, lorsqu'il s'adjoint son fils Denis à titre de coadjuteur. Mais cette belle époque dura peu : la plupart des actes datant de 1516 à 1519, ont pour objet l'aliénation de ses biens. En novembre 1519, il

(1) *Notes Carel*, Dossier Pierre Regnaud.

(2) *Ibid.*

(3) p. XIV.

(4) *Notes Carel*, Dossier Acquisitions de Pierre Regnaud.

semble être privé de sa charge, n'ayant pu acquitter une taxe qu'on avait imposée aux officiers de l'Université (1).

Denis ne suit pas longtemps la carrière de son père. Licencié en droit civil et en droit canon, il devient en 1521 avocat du roi au bailliage et siège présidial de Caen, charge dont il remplit les fonctions fort honorablement. Béziers nous dit que « cet avocat était homme de grand et subtil esprit, bien éloquent et de bonne grâce ; mais parce qu'il était de trop haute entreprise pour sa qualité, il avait des ennemis » (2).

En 1529 il possédait déjà, en plus de diverses terres à Eterville, la terre de Vecqueville-la-Champagne ; en 1533 il y ajouta l'importante terre d'Avenay « avec les manoirs, édifices, circonstances, dépendances et acquisitions faits par les précédents propriétaires de ladite terre et seigneurie, » (3) et en 1539 le fief des Mesnils. Qualifié simplement dans les premiers actes d'acquisition de « fils et seul héritier de feu Pierre Regnaud », il devenait dans les derniers « noble homme Maistre Denys Regnaud, sieur d'Avenay, fils et héritier de deffunt honorable homme maistre Pierre Regnaud, en son vivant escuier » (4). En 1544 il fut nommé lieutenant général de la Vicomté de Caen. L'année suivante il mourut assassiné de la main de Jean de Fontenay, seigneur de Bretteville (5).

De son premier mariage avec Isabeau Mélissent le sieur d'Avenay avait laissé une fille qui épousa Lucas du Chemin, fils d'une famille de Caen très considérable par ses richesses et son influence. Il nous a semblé intéressant de mentionner ce fait au passage parce que Lucas du Chemin et son oncle Robert le Fournier, beau-frère de Denis, étaient « issus et descenduz de la lignée de la Pucelle », d'après des lettres

(1) Delisle, *Catalogue des livres... publiés à Caen*, p. XV.

(2) *Mémoires*, T. II, p. 476.

(3) *Notes Carel*, Acquisitions de Denis Regnaud.

(4) *Ibid.*

(5) Béziers, *Mém.* T. II, p. 476.

patentes de Henri II (1). Mais c'est par le deuxième mariage de Regnaud que se continue la descendance.

En secondes noces il épousa Anne le Valois, fille du sieur d'Ecoville et sœur de Nicolas le Valois qui construisit le magnifique hôtel du Grand Cheval à Caen. Il faisait donc un mariage plutôt brillant. Leur fils Jean, sieur d'Avenay, ne fit rien de considérable, sinon de vendre, parfois bien au-dessous de leur valeur, presque toutes les terres et maisons qui faisaient partie de son patrimoine. De son mariage avec une protestante, Françoise Labbé, il eut un fils Guillaume, sieur d'Avenay et de Merville, qui fut confirmé dans sa noblesse en 1599 par M. de Roissy. Marié en 1575 avec Renée de Sigonneau (2) Guillaume Regnaud laissa un fils François, le père de notre poète.

Ce François porta pour la première fois le nom de Segrais, dont nous n'avons pu trouver l'origine. Les Regnaud n'étaient plus propriétaires de la terre et seigneurie d'Avenay qui fut vendue au commencement du siècle, ce qui fait dire, dans sa huitième églogue, au poète dépouillé de la plus grande partie de son patrimoine :

...je vois moysonner par des mains étrangères
Les fertiles sillons que labouroient mes Pères.

C'est en 1613, et non pas en 1623 (3), comme on l'a toujours cru, que François Regnaud épousa Colombe de la Ménardière, fille de Françoise de la Fresnaye de Cramésnil et de Louis Ménard de la Ménardière, seigneur de Cuverville. Cette famille, originaire du Berry, était, paraît-il, fort ancienne. La branche caennaise descendait de Bertrand Ménard de la Ménardière, sieur de Montenay, Giberville et Grentheville qui fut d'abord lieutenant, puis gouverneur du château de Caen. Il épousa Françoise Bureau, fille unique de Hugues Bureau, lieutenant général du bailliage de Caen, et de Jac-

(1) *Notes Carel*, Dossier Le Fournier.

(2) Béziers, *Mémoires*, T. II, p. 477.

(3) *Notes Carel*, Dossier François Regnaud de Segrais.

queline de Fontenay, fille aînée de Lancelot, chevalier, seigneur de Fontenay le Marmion, Cabourg, Rénéménil, et Giberville. Des neuf fils qui en 1551 partagèrent la succession de Bertrand Ménard et de François Bureau, c'est Gérard Ménard qui nous intéresse, parce qu'il continue la lignée. Il épousa en 1532 Françoise Benoît, dame de Cuverville, fille unique de Jean Benoît, écuyer, et de H. de Laffrey. Leur fils Louis, père de Colombe et de Marc de la Ménardière, fut noyé en 1588 près de Caen (1).

Il est évident, d'après cette esquisse rapide de leur origine, que François Regnaud de Segrais et Colombe de la Ménardière étaient tous les deux de très bonne famille. Le poète Jean Regnaud de Segrais, au lieu d'être l'aîné de leurs sept enfants, comme on l'a maintes fois répété, était le septième de dix, dont M. Carel a consciencieusement transcrit les actes de baptême. Il convient d'établir définitivement la date de sa naissance, question sur laquelle les biographes ne sont pas d'accord. On ne sait pas où Faguet a pris que le poète naquit en 1622 (2) ; plusieurs biographes sont induits en erreur par l'inexplicable contradiction de deux passages du *Segraisiana*. D'abord on lui fait dire : « Je suis né en 1625 » (3). Plus loin il déclare : « Je suis né le 22 Aoust en 1624, sur les six heures du matin. J'ai trouvé ma naissance écrite par mon père sur des Heures Gotiques en velin, de la manière qu'il les avoit euës de ma grand-mère. Je ne fus baptisé que trois semaines après, comme il paroît par les registres de Saint Jean ma Paroisse en cette Ville » (4). C'est à ce dernier passage qu'il faut ajouter foi, mais on chercherait en vain son acte de baptême dans les registres de l'église Saint-Jean. C'est sur ceux de la paroisse Saint-Pierre pour l'année 1624 qu'on trouve l'indication suivante : « Le 6^e jour de Septembre a esté baptisé Jean, fils de François Regnaud, escuier,

(1) *Notes Carel*, Dossier de la Ménardière.

(2) *Revue des Cours et Conférences*, 12 nov. 1896.

(3) p. 9.

(4) p. 116.

sieur de Segrais et de damoiselle Collombe de la Ménardière son espouse, et nommé Jean par Georges de Maguet, escuier, sieur de Saint-Georges assisté de damoiselle Hélène de la Court » (1).

Segrais est donc né en 1624, sur la paroisse Saint-Pierre de Caen, dans le modeste logis familial. Cette maison était située à l'angle de la rue Gémare et de la rue des Croisiers, au carrefour de l'Epinette. Elle n'existe plus, mais celle qui porte aujourd'hui le numéro 19, rue Gémare, en occupe l'emplacement. Elle appartenait aux religieux Croisiers qui l'avaient fieffée à Charles Dupont et à sa femme. En 1620 ceux-ci cédèrent leur droit à François Regnaud qui occupa cette maison avec sa famille jusqu'en 1639, date à laquelle, à son tour, il transféra son droit à François Bénard. On ne sait pas quelle fut leur demeure après 1639. Serait-ce le manoir de la Verde-derie, dans la commune d'Evrecy ? Ils semblent l'avoir habité à un moment que nous ne saurions préciser (2).

Tout en habitant une maison plutôt modeste, François Regnaud semblait jouir d'une assez grande considération à Caen à l'époque de la naissance de son septième fils, dont le nom devait passer à la postérité. En 1624 il fut nommé premier échevin de la ville, poste honorable qui ne pouvait être tenu que par un noble, et qu'il garda trois ans. Le 16 décembre 1628 il fut installé comme avocat de sa Majesté au bailliage et siège présidial de Caen, le Parlement de Rouen s'étant informé « de la vie, mœurs, religion catholique, apostolique et romaine dudit Regnaud, et [l'ayant] examiné sur sa capacité et suffisance (3) ». Pour la somme très considérable de 14,000 livres il avait acheté cette charge à Grégoire de la Serre, dont la fille Jeanne avait épousé son beau-frère Marc de la Ménardière. En 1636, il vendit sa charge, avec celle de conseiller du roi, pour 23,000 livres.

(1) *Registres de baptême de la paroisse St-Pierre de Caen*, année 1624.

(2) *Notes Carel*, Dossier J. R. de Segrais.

(3) *Ibid.*, Dossier François Regnaud de Segrais.

Deux ans après il perdit sa femme, comme nous l'apprennent les registres de l'église Notre-Dame de Froide rue, à Caen : « Le même jour [le 27 mai 1638], a été inhumé dans l'église le corps de Coulombe de la Ménardièrre, femme de noble homme François Regnaud, sieur de Segretz » (1) Lui-même ne semble pas avoir survécu longtemps à sa femme. Il est probable qu'il était mort déjà en 1642, puisque ce sont ses deux fils aînés qui s'occupèrent de l'éducation de leur cadet Olivier. En tout cas par acte datant de 1645, ses fils vendaient quelques-uns des biens qui leur étaient revenus en héritage.

Huet insista à plusieurs reprises sur la prodigalité de François Regnaud et sur la pénurie où il laissa sa famille, ce qui déplût à certains de ses concitoyens qui aimaient bien les Segrais, surtout le poète, et qui n'avaient pas une sympathie trop vive pour leur accusateur. Dans une lettre à M. Clinchamp d'Anisy, sur la deuxième édition des *Origines de Caen*, Huet revint une fois de plus sur ce sujet :

« Je sçay que bien des gens de Caen ont dit que j'avois maltraité M. de Segrais dans mon ouvrage ; ils se fondent sur ce que j'ay dit que son père avoit dissipé son bien... Vous avez bien raison, Monsieur de répondre... que vous avez ouï M. de Segrais parler du désordre des affaires de sa maison, comme j'en ay parlé ; c'est de lui-même que je tiens ce que j'ay dit ; et même il ajoutoit qu'il n'estoit demeuré que 500 l. de rente pour cinq fils qu'ils estoient, et deux sœurs » (2).

Avant de parler de la jeunesse et de l'éducation de notre poète, il serait peut-être utile de résumer le peu qu'on sait de ses nombreux frères et sœurs. La famille se composait comme nous l'avons dit, de dix enfants — quatre filles et six fils. Le sort de quatre d'entre eux est incertain. Que sont devenues Anne Regnaud, baptisée en 1614, Françoise, baptisée en août 1619, et Marguerite, née en 1622 ? Nous n'en savons rien, à

(1) *Ibid.*, Dessica de la Ménardièrre.

(2) Caen ms 205, in 4°, p. 310, (Aunay, 25 août 1705).

moins que cette dernière ne soit la Marguerite de Segrais qui épousa Charles de Breslai (1), ce qui n'est pas prouvé. Egale-ment inconnu est le sort du fils Auguste, baptisé au mois de septembre 1623, et dont nous ne trouvons aucune trace. Tous les biographes contemporains de Segrais, y compris Huet qui devait être bien au courant de tout ce qui concernait cette famille, s'accordent à dire qu'il avait quatre frères et deux sœurs. On est donc tenté de croire que les quatre enfants mentionnés plus haut sont tous morts en bas âge, à l'exception d'une fille, on ne sait trop laquelle. Quant à l'autre sœur, Hélène, baptisée en 1629, un acte du 19 août 1647 nous apprend qu'elle vivait à cette date-là, mais rien n'indique ce qu'elle devint par la suite.

Aucun mystère n'entoure le sort des quatre frères de notre poète. Ils étaient tous prêtres. Au commencement de l'année 1642 le cadet, Olivier, est mis en pension chez les religieux de l'Hôtel-Dieu de Caen par ses frères aînés qui se chargent de payer sa pension et « un ou deux maîtres tant pour l'instruire sur ses études que pour lui enseigner à chanter ». Ils s'engagent aussi à le « nommer et présenter à MM. le maire et échevins de la ville de Caen en la première place vacante de religieux chanoine régulier au prieuré de Saint-Thomas et Saint-Antoine en l'Hôtel-Dieu de Caen » (2). Son frère Robert, né en 1628, était en 1669 religieux chante et sacristain de l'abbaye bénédictine de Saint-Etienne de Fontenay. En 1674 il était en plus prieur de Notre-Dame de Maringues, dans le diocèse de Clermont en Auvergne. Il mourut en 1679. Louis, né en 1615 était en 1641 curé de Vascognes; en 1661 il remplaça Georges comme curé de Fresnay-le-Puceux, et en 1672 il était chantre en l'église collégiale de Saint-Guillaume-de-Mortain, dont Georges, né en 1618, était chanoine depuis 1661.

(1) D'Hozier, 1^{er} registre, 2^e partie, p. 402.

(2) *Notes Carel*, Dossier Frères de Segrais.

Ce dernier qui portait le titre de sieur de la Madeleine, devint vers le même moment aumônier ordinaire de Mademoiselle de Montpensier, poste qu'il dut presque certainement à l'influence de son frère le poète. Il était lié à cette époque avec Ménage et Huet, comme il le paraît par ce passage d'une lettre de ce dernier à Ménage : « M. de Segrais qui vient de partir pour aller prendre possession de la chantrerie de Mortain me donna charge dernièrement de vous escrire quelque chose... » (1).

Il est encore question de lui dans les *Mémoires* (2) de Huet, qui nous renseigne sur son voyage à Rome : « Sur ces entrefaites (3), Georges Regnaud de Madeleine, frère de Jean Regnaud Segrais revint à Paris de Rome, où il avait été délégué par les religieuses carmélites, pour traiter d'affaires importantes. Il vint aussitôt chez moi, et m'apprit qu'il était chargé par la reine Christine (4), de m'inviter à venir à Rome, auprès d'elle, m'offrant des montagnes d'or, un appartement commode dans son palais, tous les moyens afin de reprendre avec elle... les études que nous avions commencées à Stockholm quelques années auparavant ». Le *Livret des voyageurs de la ville de Caen*, par l'abbé de Saint-Martin, opuscule rarissime que M. Carel a copié en partie, contient à propos de ce voyage à Rome une allusion qui précise la nature de ces « affaires importantes » : « M. de Segrais, sieur de la Madeleine, aumônier de la reine (5), fut envoyé à Rome vers le pape Alexandre VII avec des lettres de la feue Reine Mère pour la canonisation de la sœur Marie de l'Incarnation, religieuse carmélite du grand couvent de Paris, et il obtint du pape la permission d'informer de ses miracles. Monsieur [Louis] Regnaud de Segrais son frère, Chantre du chapitre de l'église

(1) B. N. n. acq. fr. 1341 (Caen; 30 janvier, 1662).

(2) p. 135.

(3) En 1659.

(4) De Suède.

(5) Nous croyons que l'abbé de Saint-Martin se trompe. Il était comme nous l'avons dit plus haut, aumônier de Mademoiselle.

collégiale de Mortain, l'accompagna en ce voyage » (1). Vanel a peut-être raison quand il dit : « Segrais avait un frère, Georges Regnaud de la Madeleine, qui habitait fort peu à Caen. Il était presque toujours à Rome (2) ». Cependant le voyage dont nous venons de parler est le seul dont nous ayons connaissance.

Les renseignements nous manquent sur les dernières années de Georges Regnaud ; Louis était mort en 1686, car un acte du 14 août de cette année-là qualifie Jean Regnaud de Segrais « seul et unique héritier de feu noble et discrepte personne M^e Louis Regnaud de Segrais » (3). Ceci nous laisse supposer que le poète fut le dernier survivant de sa famille.

Si nous avons insisté peut-être un peu trop longuement sur l'histoire de la famille de Segrais, c'est pour deux raisons. D'abord, sauf pour quelques détails qui sont rapportés dans le *Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie* (séance du 6 janvier 1911), ces renseignements, puisés dans les *Notes* de M. Carel sont, nous le croyons, tout à fait inédits. Mais surtout, ils jettent sur la vie de notre auteur une lumière qui nous permet de faire dans sa biographie une mise au point qui ne semble pas inutile.

La plupart des biographes de Segrais répètent en chœur ce que disait Huet dans ses *Origines de Caen*. « Il cultiva la Poésie Française jusqu'à sa mort, s'y étant appliqué dès sa première jeunesse. Elle ne luy fut pas infructueuse, puisqu'elle luy servit, à luy, à quatre frères, et à deux sœurs, à se tirer du mauvais état, où la bonté ruineuse d'un père dissipateur les avoit laissez » (4). Ayant vu quelle était la situation de François Regnaud nous aurions une tendance à nous demander avec les Caennais, si Huet n'exagère pas quelque peu la gêne dans laquelle la mort du père laissa ses fils. Ils

(1) *Notes Carel*, Dossier Frères de Segrais.

(2) *Une grande ville au XVIII^e siècle*, T. II, p. 310.

(3) *Notes Carel*, Dossier J. R. de Segrais.

(4) p. 408.

n'étaient certainement pas riches, cependant. En 1645 ils vendaient des maisons et héritages qui leur appartenaient en la paroisse de Préaux. Un acte daté de l'année suivante nous apprend qu'ils vendirent encore, « les maisons, prais, plants, taillis, terres labourables et non labourables à eux appartenant assis en la paroisse d'Evrecy » (1). Puis en 1647 ils héritaient d'une parente, Isabeau de Sigonneau, dame de la Vizoitière, en Anjou. Ils n'étaient donc pas absolument dépourvus de ressources. Segrais lui-même ne faisait aucun secret de sa pauvreté ; mais il était très fier de sa famille. Dans une épître galante qu'il adressa à la duchesse de Châtillon, sous le nom de la comtesse de Fiesque, il fait de lui-même le portrait suivant :

Ces beaux esprits ont l'âme haute.

Ainsi que Dom Alvar', il n'en fait point le fat,

Il a son vice, il est gueux comme un rat ;

Mais comme Dom Bertrand, il peut bien montrer comme

L'Ayeul de son Ayeul estoit bien Gentilhomme (2).

Deuxième observation : nous aurions bien voulu croire, à l'honneur de Segrais, que son talent pour la poésie était tel que le jeune homme, devenu orphelin vers l'âge de vingt ans, avait pu élever, grâce à sa plume, une nombreuse famille de frères et de sœurs plus jeunes que lui. Mais puisque nous savons que Segrais, au lieu d'être l'aîné, était un des cadets, la question change de face. A la mort des parents, les frères aînés étaient déjà établis. C'étaient eux qui mettaient de l'ordre dans les affaires de la maison, qui se chargeaient de la vente des terres restées entre leurs mains, qui s'occupaient de l'éducation du cadet. Par la suite le poète, grâce à ses relations mondaines bien plus qu'à ses œuvres poétiques, pourra peut-être venir en aide à ses frères ; pour l'instant nous n'oserions pas revendiquer pour sa Muse naissante l'honneur d'avoir soutenu de si onéreuses charges de famille !

(1) *Notes Carel*, Dossier Frères de Segrais.

(2) Arsenal, ms. 4115, Rec. Conrart X, P. 1010. Cette version diffère de celle qui est adoptée comme définitive dans les *Poésies*.

CHAPITRE II

Jeunesse, éducation, œuvres de jeunesse

Au Collège Royal des Jésuites de Caen, établi dès 1608 dans l'ancien Collège du Mont, Segrais fit de brillantes études. Il est intéressant de noter que ce collège devait pour ainsi dire son existence à des parents de la mère de Segrais. Robert de la Ménardière, abbé de Sainte-Colombe, aumônier du roi, lui attribua en 1610 les revenus de son prieuré de Sainte-Barbe-en-Auge, prieuré qui rapportait annuellement 3.000 livres. Ce geste magnanime décida sa sœur, Hélène de Bel-lœuvre, douarière de Brucourt, à faire encore aux révérends pères des dons très considérables de terres et de maisons. En outre, la pieuse dame paya non seulement la construction du corps de logis et des salles de classe, mais aussi le mobilier nécessaire (1).

L'époque où le jeune Segrais y faisait ses études est renommée, selon l'abbé de la Rue (2), pour le succès qu'obtenait alors à Caen l'enseignement des langues classiques. Il attribue ce succès à l'heureuse rivalité de zèle et de talents qui s'était élevée alors entre le Collège du Mont et l'Université de Caen. Le jeune écolier acquit ainsi une solide culture d'humaniste. Toute sa vie il s'intéressera aux choses de l'antiquité, non pas en pédant, mais en connaisseur et en homme de goût. C'est sur les bancs du collège des Jésuites que l'écolier ap-

(1) *Notes Carel*, Dossier de la Ménardière.

(2) *Nouveaux essais sur Caen*, T. II, p. 408.

prend à goûter ce Virgile qui fera ses délices pendant sa vie entière, et qui lui servira toujours de modèle et de guide. C'est là également que son goût pour la poésie se déclare :

Presque enfant, le Dieu du Parnasse
D'un propice accueil m'honora,
Et dès-lors il me sépara
De l'ignorante populace (1).

L'élève avait de qui tenir. A quinze ans il terminait ses humanités sous la direction d'un professeur assez illustre dans les annales des Jésuites, le célèbre père Mambrun qui avait fait un volume d'églques.

Cependant, après son cours de Philosophie, Segrais hésita quelques années sur le choix d'une carrière. La poésie l'attirait, mais sa famille aurait préféré qu'il devint prêtre, comme ses frères aînés. Par moments il se sentait même une vocation passagère, à laquelle il fut plus tard heureux d'avoir échappé. Car, disait-il, ces accès de ferveur religieuse ne sont qu'une sorte de « petite vérole de l'esprit » dont les jeunes gens sont souvent atteints. D'une piété vive, mais sage et modérée, il considérait comme un grand fléau de la religion la loi qui permettait à 16 ans de prononcer des vœux monastiques définitifs. Il plaignait toujours les malheureuses victimes d'une foi ardente mais prématurée, heureux, si l'on peut en croire le sceptique D'Alembert, d'avoir lui-même échappé à une si funeste épidémie (2).

Il suivit donc son penchant pour la poésie. Il nous semble que le lieu de sa naissance ne fut pas sans influence sur cette décision. N'oublions pas quelle était, au dix-septième siècle, la brillante tradition poétique de la Normandie, patrie de Malherbe, de Corneille, de Sarasin, de Fontenelle et de combien d'autres. Et, de toutes les villes normandes, Caen passait

(1) *Poésies*, p. 144. Nous renvoyons toujours à l'édition de 1823, publiée à Caen.

(2) D'Alembert, *Histoire de l'Académie*, T. II, p. 98.

pour le plus grand centre de culture. Son Université, fondée en 1439 par Henri VI d'Angleterre, jouissait d'une renommée bien méritée. Elle protégeait également les sciences et les lettres, et ses concours de poésie appelés Palinods, étaient justement fameux. Ces concours, qui de 1624 à 1792 eurent lieu tous les ans, réunissaient les jeunes poètes de toute la région qui voulaient y essayer leur muse. Segrais ne fit pas exception. Dès l'âge de 18 ans il y débuta modestement, avec des poésies dont nous ne trouvons plus trace (1).

Caen aspirait même, au dix-septième siècle, au titre glorieux d'*Athènes Normande*. C'est une ville que les belles-lettres distinguent entre toutes celles du royaume, dit l'abbé Belin (2), « autant que l'ancienne Athènes a été distinguée entre les plus fameuses de la Grèce; » c'est une ville illustre « qui ne mérite pas moins que cette première le titre de mère des sciences, et peut lui disputer la gloire d'avoir porté un plus grand nombre d'excellens hommes en tout genre d'écrire ». L'ambiance était donc favorable aux muses dans cette ville cultivée de la plantureuse Normandie aux gracieux paysages, aux riantes campagnes, aux belles rivières. Tout y était propice à la poésie.

Malgré un long séjour dans les salons de Paris, malgré une forte teinture d'humanisme, Segrais restera toute sa vie, au fond, un poète de son terroir. Bien que dépouillé de la plupart de ses domaines héréditaires, il demeure très attaché au sol maternel, et s'il espère, par ses œuvres, s'acquérir de la gloire, c'est surtout pour faire honneur à son pays natal :

L'Orne délicieuse arrose un saint bocage
Que Malherbe autrefois sur ce plaisant rivage
Planta de ses lauriers sur le Pinde cueillis,
Et dont est ombragé tout l'empire des lis ;

(1) Brédif, *Segrais*, p. 77.

(2) Saint. *Trésor de littérature*, T. I, p. 267-8.

Et moi si je reviens de la longue carrière
Où l'ardeur de quitter la terrestre poussière
Emporte malgré moi mon vol audacieux
Sur les illustres pas qui conduisent aux cieux ;
Si j'aborde jamais la plage réclamée,
Courbé sous le doux faix des rameaux d'Idumée,
Je les destine encore à ce charmant séjour
Ma célèbre patrie et ma première amour (1).

En évoquant les paysages de sa chère Normandie, Segrain n'oublie jamais de rendre hommage à Malherbe qui les a illustrés. Il est fier de sa parenté avec le plus grand poète caennais, bien qu'il ne soit son allié que de très loin (2). Toute sa vie il tirera beaucoup de plaisir de ses ouvrages qui lui « plaisent infiniment », et qu'il sait « presque par cœur » (3). Son rêve ambitieux, exprimé dans une œuvre de toute première jeunesse, sera d'imiter Malherbe, et par cette imitation, de rendre hommage à sa patrie :

J'ose présumer de mon peu de savoir,
Et veux, sans me flatter d'un penser trop superbe,
Faire dire à tout l'univers
Qu'encore une fois l'Orne a vu naître un Malherbe,
Et comme lui partout faire admirer mes vers (4).

Malgré un long séjour à la Cour et dans les réduits des Précieuses, il gardera toute sa vie son accent normand. La Grande Mademoiselle l'en taquinera même en disant à un voyageur qu'il devait accompagner en Normandie : « Vous avez là un excellent guide ; il sait parfaitement la langue du pays » (5). Nourri des Anciens et soumis à la doctrine classique, Segrain est néanmoins fortement enraciné au sol natal où il puise une partie de son inspiration.

(1) *Poésies*, p. 118. Voir aussi le 2^e chant du poème *Athls* ; *ibid*, p. 60.

(2) Anne Regnaud, fille de Pierre Regnaud, épousa en 1523 Pierre Duval dont le frère Etienne se maria avec Louise de Malherbe, qui appartenait à la famille que le poète illustra plus tard (*Notes Carel*, Dossier Regnaud).

(3) *Segraisiana*, p. 48. Toutes les citations du *Segraisiana* renvoient à l'édition de 1723 publiée à Amsterdam.

(4) *Poésies*, p. 136.

(5) *Trésor de littérature*, T. I. p. 282.

S'il faut en croire le cordelier François Martin (1), Segrais aurait fait son premier voyage à Paris avec le comte de Fiesque en 1639. C'est possible, car le comte avait des parents en Normandie, et il se peut qu'il ait fait un voyage à Caen avant son premier exil en 1643. Ce n'est pas certain. Mais à partir de 1643 le comte de Fiesque, amateur de belles-lettres et des plaisirs rustiques et champêtres, semble avoir été en relations suivies avec l'écolier devenu poète. Marié en 1644 avec la célèbre Gillonne d'Harcourt, protectrice et amie des hommes de lettres, il s'établit même pendant quelque temps à Caen, dans l'hôtel Beuvron. Comme son mari, la « reine Gelatille » prisait la grâce et la fraîcheur des chants du jeune poète, que le comte amena vers 1645 à Paris, et présenta à toutes les personnalités marquantes ; le jeune poète, favorisé par le hasard, eut le privilège d'entrer, dès l'âge de 21 ans, à l'Hôtel de Rambouillet, à l'époque où celui-ci brillait encore de tout son éclat. Cependant il ne fut pas, dès le début, un véritable habitué de ce salon. C'est seulement vers 1647, après le deuxième exil de son protecteur le comte de Fiesque, que Segrais s'établit définitivement à Paris.

Les ouvrages d'extrême jeunesse, faits avant l'établissement à Paris, se ressentent déjà de ce contact passager avec la brillante vie de société de la capitale. Ces prémices de son esprit, paraît-il, furent bien reçues dans sa province. C'étaient d'abord les poésies que le jeune lauréat présenta aux Palinods de Caen. Elles se trouvent peut-être réunies dans les *Diverses Poésies* de 1658, dont quelques-unes, d'après le témoignage de l'auteur lui-même, furent faites « dans une fort grande jeunesse ». Nous n'avons trouvé aucune trace de la tragédie sur la *Mort d'Hippolyte*, qui, paraît-il, fut faite à l'âge de 18 ans, et jouée en 1652 (2). Il est intéressant de noter en passant que, dès ses premiers essors littéraires, le jeune homme

(1) *Athenae Normannorum*, p. 500.

(2) *Œuvres choisies de Marot, Malherbe, Voiture et Segrais*, p. 247.

puisait aux sources classiques auxquelles devait avoir recours plus tard Racine lui-même. Ambitueusement, Segrain entreprit aussi un grand roman, les *Illustres Françaises*, qui ne semble pas avoir été terminé. C'est sans doute de cet ouvrage qu'il s'agit dans le *Segraisiana*, où l'auteur parle des sources de ses *Nouvelles Françaises* : « J'ai puisé mes Nouvelles des matériaux d'un Roman que j'avois entrepris à l'âge de 21 ou 22 ans » (1). Si cela est vrai, cet ouvrage de jeunesse contenait peut-être déjà le germe de réalisme et de vraisemblance qui se développe dans les *Nouvelles Françaises*. Brédif croit même que ce roman a servi de source aux *Illustres Françaises* de Challes, qui réunit : « des histoires différentes que j'ai entendu raconter en différents temps, et que j'ai mises par écrit à mes heures perdues » (2). Ce sont des histoires véritables, morales, racontant les aventures de Français contemporains, et la scène est à Paris. Dans l'ouvrage de Challes on ne voit ni « braves à toute épreuve », ni « incidens surprenans », mais seulement des traits réalistes, des gens de moyenne condition, des faits de la vie ordinaire, et une saine morale tirée d'une « bonne partie des rencontres qui se trouvent ordinairement dans le monde » (3).

Une affirmation du *Moréri des Normands*, à l'article *Segrais*, semble bien renforcer cette supposition de Brédif : « Collé a pris son Dupuis (4) et Des Ronais (4) dans un vieux Roman de Segrain, intitulé les *Illustres Françaises*. Voilà pourquoi dans le cours des premières représentations de ce drame, il faisoit toujours mettre sur l'affiche : *imitée du Roman des Illustres Françaises*. Collé étoit assez riche de son propre fonds pour ne pas craindre de rendre à Segrain ce qui lui appartenoit ». Si vraiment les nouvelles de Challes et la pièce de Collé ont leur source dans les *Illustres Françaises* de Segrain,

(1) Challes, *Illustres Françaises*, T. I, Préface.

(2) *Ibid.*

(3) Noms qui paraissent aussi dans les *Illustres Françaises* de Challes.

(4) p. 53.

on peut hasarder une opinion sur la nature de cet ouvrage. Ce devait être un roman à demi bourgeois, où l'auteur, soucieux de vérité et d'actualité, abandonnait parfois les traditions romanesques qui étaient alors en honneur. Ce premier roman se rattacherait donc par un certain côté à la série des romans dits réalistes.

Sa *Bérénice* est embarrassée encore de l'attrail merveilleux et fabuleux des romans d'aventures qui étaient dans le goût de l'époque. « Par un pur mouvement de reconnaissance » (1), cet ouvrage est dédié à la comtesse de Fiesque. Car, lui dit l'auteur, « Bérénice vous appartient... Non seulement ç'a esté chez vous qu'elle a reçu la naissance : Mais elle se glorifie encor que ç'ont esté vos commandemens qui la luy ont donnée » (2). D'après Huet, le premier tome de cet ouvrage aurait paru à Caen dès 1643. Cela nous semble peu probable, car l'auteur, d'après ce que l'on en sait, n'était pas encore en relations avec la comtesse à cette époque-là. Nous daterions le commencement de ce roman plutôt vers 1646 environ, le privilège étant du 20 novembre 1647. Le premier volume a toutes les marques d'une édition *princeps*, et se termine par les mots sacramentels : Achevé d'imprimer pour la première fois le 8 février 1648. Le deuxième volume parut quelques jours après, le troisième était de 1649, et l'achevé d'imprimer du quatrième est du 15 octobre 1649.

Ce roman, inspiré de l'*Astrée*, réunit deux courants marquants dans l'histoire du roman au dix-septième siècle : d'un côté, le courant héroïque, romanesque, avec des aventures surhumaines, de grandes actions et de beaux sentiments ; de l'autre, un curieux courant presque réaliste, légèrement moqueur et satirique. Dans l'histoire tragique de Zénobie on retrouve soigneusement observées toutes les règles du roman telles qu'elles sont énoncées par les Précieuses de Molière. Les enlè-

(1) *Bérénice*, T. I, Epître liminaire à Mme la comtesse de Fiesque.

(2) *Ibid.*

vements ne manquent pas, ni les rivaux, ni les « persécutions des pères », ni les « jalousies conçues sur de fausses apparences » (1). En même temps cependant nous y trouvons des traits d'une psychologie assez fine, de belles descriptions, et des récits historiques empruntés, il est vrai, plus ou moins textuellement à Tacite. Dans l'histoire de Démocarès, bien plus frivole et sceptique, il y a des traits d'une gaieté charmante et d'une justesse frappante chez un romancier aussi jeune. Seulement, il se méfie trop de son goût personnel pour le simple et le naturel. Il suit de trop près la technique du roman telle qu'on la comprend à son époque. S'il est plus court que la plupart de ses contemporains, c'est que son œuvre est restée inachevée : elle n'est pas moins embrouillée.

Essayons de dégager l'histoire de la reine Zénobie. Fille de Mithridate, roi d'Arménie (nous sommes ici en compagnie fort aristocratique, comme il arrive souvent dans les romans de l'époque), elle est aimée de son oncle l'impitoyable Pharasmane, du détestable Pollion, du fidèle Oroosmane et du magnanime Tiridate, mais elle n'aime que ce dernier qui lui a sauvé la vie. Surviennent les persécutions et les jalousies habituelles, et les rivaux « qui se jettent à la traverse d'une inclination établie » (2). Tiridate est finalement obligé de partir pour reconquérir les états de son père. Attaqué par des corsaires, il passe de longs mois en prison, et à son retour il trouve sa Zénobie mariée par dépit au fils de Pharasmane, l'ambitieux Rhadamiste. N'hésitant devant aucun crime, le jaloux Pollion pousse celui-ci à s'emparer des états de Mithridate que, avec l'aide de Pharasmane, ils font mourir. Déchirée par la lutte entre le devoir qui l'attache à son mari et l'horreur que lui inspire l'assassin de son père, Zénobie prie Rhadamiste de la tuer. Lui, toujours jaloux de Tiridate, plonge son cimetière dans le corps de sa femme plutôt que de la voir dans les

(1) *Précieuses Ridicules*, sc. IV.

(2) *Ibid.*

bras d'un autre. Puis il la jette dans la rivière. Elle n'en meurt pas, bien entendu : au bout de dix jours, complètement guérie, elle donne audience à Tiridate, qu'elle aime toujours, et à qui elle annonce son intention de suivre fidèlement son mari. D'aussi beaux sentiments étonnent même Tiridate.

Finalement Rhadamiste est tué, et Pharasmane, attaqué par le fidèle Tiridate qui arrive bien à propos avec une grande armée, voit que tout est perdu, et tombe sur son épée. Mais Zénobie n'épousera pas son sauveur : du moins, pas encore. Elle est, dit-elle, une femme fatale qui amène la tragédie avec elle : elle ne voudrait pas lui faire partager sa funeste destinée. « Je me connais, Tiridate, (dit Zénobie) ; je vois les maux que j'ai entraînés partout ; vous avez vu ceux que ma mauvaise destinée a attirés sur la famille dans laquelle les dieux m'ont fait naître, et vous voyez encore une partie de ceux qui ont accablé celle à laquelle j'ai été si étroitement jointe. Partout, seigneur, vous avez vu les marques des effets de mon malheur ; ces terres en sont encore ensanglantées, et celles d'Arménie fument encore du feu dont j'ai été l'origine. Après cela, seigneur, voudriez-vous que pour remerciement des services que vous m'avez rendus, j'allasse vous faire un présent fatal ? » (1).

Elle finira cependant par se laisser persuader, après l'expiration de son deuil. Sur ces entrefaites, elle est enlevée de nouveau par le détestable Pollion, traînée à travers des pays inconnus, emprisonnée deux ans, et finalement délivrée par Oroosmane. « C'est ainsi, dit-elle, que le Ciel me voulut faire voir, que bien qu'il semble quelquefois inexorable à nos prières, il n'est jamais sourd tout à fait aux vœux d'une innocence opprimée, qui a une véritable confiance en sa bonté » (2). C'est en l'entendant prononcer cette belle moralité qu'on la

(1) *Bérénice*, T. II, p. 385.

(2) *Ibid.*, T. II, p. 522.

quitte, pour reprendre le récit bien moins héroïque des aventures galantes de Démocarès.

C'est le Hylas du roman. Ses aventures amoureuses, racontées dans un esprit légèrement satirique et sceptique, sont en vif contraste avec les beaux sentiments cornéliens, les luttes surhumaines et les fabuleuses aventures de Zénobie et de ses divers soupirants. La philosophie de l'amour telle qu'elle est exprimée par Démocarès est une réaction évidente contre l'idéalisme romanesque. « Car enfin, [dit-il], pour vous éclaircir ma Philosophie, il est vray que le l'aymois fort tendrement : mais n'ayant pu estre aymé d'elle, que pouvois-je faire, apres avoir bien pesté contre ses cruauitez, sinon que d'aller chercher ailleurs un peu de cet amour qu'elle me dénioit et cependant lui conserver tousjours le mien..... Je vay, puisque l'occasion s'en offrira, sans doute en ceste Isle, faire encore deux ou trois legeretez, pour retourner tout à fait constant ; tout le monde se prit à sous-rire de ceste response : mais ne s'en souciant pas beaucoup, je m'asseure, poursuivit-il, que Junie ne s'en trouvera pas plus mal galantizée, quand je luy débiteray tous les doux propos que j'ay appris en cet exercice » (1).

Pourtant, au fond de son cœur volage que Segrais a finement analysé, il aime bien Junie. Pour arriver à lui parler il se jette, à cheval, juste devant son carrosse. Le cheval est renversé et Démocarès grièvement blessé. Mais Junie ne sait pas l'apprécier, et, pour punir sa belle, Démocarès fait la cour à Cornélie ; la perfide Junie s'associe avec cette dernière, qui lui a avoué les manœuvres de Démocarès, pour lui jouer un mauvais tour. Junie cache sa rivale sous les rideaux de son lit, un jour qu'elle attend la visite de Démocarès. Puis elle encourage ce dernier à lui faire l'aveu de son amour, tout en lui faisant nier son amour pour Cornélie. Ensuite, ouvrant les rideaux du lit elle demande à Cornélie laquelle des deux

(1) *Ibid.*, T. I, pp. 481-2.

doit ajouter foi aux cajoleries de Démocarès. « Ce doit estre vous, reprit Cornélie, *avec une gayeté qu'elle vouloit encore faire sembler plus grande qu'elle ne l'estoit* » (1) Petite observation bien fine qui montre déjà une certaine connaissance du cœur féminin ! Pour punir Junie de l'avoir ainsi trahi Démocarès voudrait se dévouer à Cornélie, mais celle-ci se montre méfiante, et pour cause. Plusieurs histoires intercalées viennent interrompre le cours des amours troublées de Démocarès et de Junie. Puis il y a le récit de la mort de Néron, un petit morceau détaché de l'ensemble, bien écrit, raconté simplement sans détails superflus, avec un souci apparent de vérité historique. Revenant ensuite à Démocarès et à Junie, nous apprenons que cette dernière va épouser un autre ; Démocarès part, pestant contre ce « perfide et traître Amour », et décidé à faire payer cher à tout le sexe féminin l'inconstance de Junie : « Ne pouvant me vanger de vous, inexorable Junie, je me vangeray du moins sur vôtre sexe, je vous jure que je n'auray jamais de véritable amour ; mais que je vais faire tout mon possible pour en donner » (2). A la mort de son rival cependant il revient encore à Junie.

L'histoire de Sabine et de Celsus, celle même de Bérénice, occupent une place bien moins importante que celles de Zénobie et de Démocarès. On y revient parfois, comme par hasard. Aimée de Titus et aimant Izatez, Bérénice, comme Zénobie, subit les aventures les plus extraordinaires, déguisements, enlèvements, combats, etc. Le fidèle Izatez, en défendant sa belle contre 40 ou 50 hommes, fait des prouesses inouïes, et tombe finalement en disant ces paroles, que Bérénice prend pour ses dernières : « Recevez, ô ingratte Bérénice, ce dernier service du malheureux Izatez » (3). Bérénice s'évanouit. Et Segrais les laisse là. Aucune des histoires n'est terminée, car la coutume voulait que les différents fils qui formaient

(1) *Bérénice*, T. III, p. 188.

(2) *Ibid.*, T. III, p. 573.

(3) *Ibid.*, T. IV, p. 725.

le tissu du roman ne fussent réunis qu'au dernier volume, et celui-ci n'a pas été écrit.

Voilà donc plusieurs ébauches d'histoires, racontées il est vrai d'une manière traînante et fort embrouillée ; le récit est maintes fois interrompu ou par des anecdotes intercalées, ou par des descriptions, assez belles en elles-mêmes, mais tout à fait étrangères au sujet, ou encore par des conversations sur la philosophie amoureuse qui était si fort en honneur à l'époque. Mais le style est en général exempt de préciosité, les phrases sont courtes et claires, et il y a, ici et là, parmi beaucoup de beaux sentiments sublimes, tantôt de petits traits spirituels ou familiers, tantôt des galanteries divertissantes ou de fines observations. *Bérénice* est très évidemment une œuvre de jeunesse. Elle ne semble pas avoir eu beaucoup de succès (1) ; elle n'en méritait pas davantage. Mais elle n'est pas non plus inférieure à beaucoup d'autres romans de cette époque, et elle contient quelques traits qui font honneur à un auteur de vingt-trois ans. On croit sentir déjà que, si Segrais avait consulté son propre goût, et non pas celui de son siècle, il aurait rompu avec les fastueuses traditions romanesques pour produire une œuvre intéressante par sa simplicité et son naturel. On pressent déjà dans certains passages le Segrais qui formulera bientôt des théories sensées et nouvelles sur le roman français.

On a cru pouvoir attribuer à Segrais le *Tolédan*, ou *Histoire romanesque de D. Juan d'Autriche*, roman héroïque qui parut, en cinq volumes, entre 1647 et 1655. D'après le privilège, qui est du 31 août 1646, ce roman serait de M. D. L. C. Nous ne voyons pas trop pourquoi on identifie ces initiales avec celles

(1) Elle en eut même si peu que Huet et l'Intendant Foucault ne croyaient pas qu'il en eût paru plus d'un volume : « M. le Bourgeois m'avoit mandé que M. l'intendant avoit acheté de M. de Segrais le premier, le troisième et le quatrième tome de *Bérénice*, et partant que je m'étois trompé lorsque j'avois dit qu'il n'en avoit paru que le premier tome. Je priay céans M. l'intendant de m'expliquer ce fait. Il me dit qu'il croioit que M. le Bourgeois s'étoit trompé ». (Lettre de Huet à Martin, 12 oct. 1702).

de Segrais. D'après une *Réponse à l'épître du Lecteur à l'Authéur*, qui est imprimée à la fin du cinquième volume, il paraît même presque certain que cet ouvrage n'est pas de lui. L'auteur parle de l'obscurité de son nom qu'il tâche de cacher à tout le monde » (1). Or, en 1655, Segrais, auteur de profession, ne faisait pas ainsi mystère de ses occupations d'écrivain. Il est vrai qu'il n'avait pas signé *Bérénice*, mais il n'avait cependant pas hésité à signer d'autres ouvrages, certaines poésies par exemple, bien avant cette date-là. De plus, il avait dédié sa *Bérénice* ouvertement à sa protectrice la comtesse de Fiesque. Il n'était donc pas difficile de deviner qu'il en était l'auteur. L'auteur du *Tolédan*, au contraire, présente son ouvrage à la Précieuse Aminte, avec toutes sortes de précautions, dit-il, « pour cacher mon nom à ceux qui voudroient trop curieusement sçavoir quel est l'Adorateur d'Aminte, et l'Authéur du *Tolédan* » (2). Ensuite, ce personnage mystérieux explique qu'il ne publie que pour faire plaisir à ses amis : [J'ai] « promis de vaincre ma paresse, et de faire quelque effort sur le peu d'inclination que j'avois toujours eüe pour les Romans » (3). Segrais aurait-il cru devoir excuser ainsi son activité littéraire ? Enfin, l'auteur du *Tolédan* explique l'écart de 7 ou 8 ans qui existe entre la publication du premier volume de son ouvrage, et l'apparition du tome final : « La guerre civile estant pour lors allumée par tout le Royaume, et la Peste ayant ensuite affligé nostre Province et presque désolé nostre Ville capitale, je crûs que pendant ces afflictions générales et particulières, il y eust eu de l'extravagance et de la folie, à continuer un ouvrage de cette nature » (4).

C'est peut-être un Normand qui parle. Mais est-ce bien Segrais ? Cela nous paraît bien douteux. Il n'eut pas de scru-

(1) Le *Tolédan*, T. V, p. 687.

(2) *Ibid.*, T. I, épître liminaire.

(3) *Ibid.*, T. V, p. 682.

(4) *Ibid.*

pules à publier *Bérénice* entre 1648 et 1650, *l'Ode à Ménage* est de 1651, *Athis* est de 1651 ou de 1653, — bref, les troubles du royaume ne semblent pas avoir interrompu sa production littéraire. Aucune preuve n'a été avancée par ceux qui attribuent le *Tolédan* à Segrais. D'un autre côté, cependant, rien ne nous autorise à affirmer définitivement que cet ouvrage n'est pas de lui. Dans le doute, nous n'en ferons pas état.

Il s'agit ensuite de déterminer quelles sont les poésies de notre auteur qui furent composées avant son établissement définitif à Paris. Sur ce point, nous ne sommes pas entièrement d'accord avec Brédif. Ce serait, d'après lui, « quelques chansons, trois odes, trois pièces galantes et deux égloues » (1). Pour les chansons, il est très difficile de fixer une date. Les odes *au duc de Longueville*, à *Chapelain*, (sur les victoires du duc d'Enghien), et *au comte de Fiesque*, (sur la mort de son frère), sont bien de 1646 ou de 1647. Son *Epître galante* adressée à une dame qui lui préférerait un vieillard est de 1646, comme son *Epître à une dame* et probablement les *Stances à Mademoiselle de Beuvron*. Mais pour les égloues nous avons quelques doutes. Si vraiment la première est de 1645, comme Brédif le soutient, comment expliquer le passage suivant, où Segrais fait certainement allusion à sa protectrice Mademoiselle de Montpensier ?

Et la chaste Pallas, race du roi des Dieux,
A trouvé quelquefois mon chant mélodieux :
Des grandes déités Pallas la plus aimable,
La plus victorieuse et la plus redoutable.
Par elle, sous le frais de ces jeunes ormeaux,
Je puis, quand il me plaît, enfler mes chalumeaux,
Et je puis ne chanter que mon amour fidelle,
Quoiqu'on ne dût chanter que sa gloire immortelle,
Et que je doive encore à sa seule bonté
Cette délicieuse et douce oisiveté.

(1) *Segrais*, p. 5.

La cinquième pourrait avoir été faite peu de temps après le mariage de Madame de Monglat en février, 1645 ; mais comme il n'est pas absolument certain qu'aucune des églogues soit de cette période d'extrême jeunesse, laissons-les de côté pour l'instant, et occupons-nous des œuvres énumérées plus haut.

Son *Ode au duc de Longueville*, alors gouverneur de Normandie, est très faible. Est-ce pour cette raison qu'elle n'est recueillie dans aucune édition de ses poésies ? Comme elle n'est pas très accessible, nous avons cru utile de la reproduire dans l'Appendice.

Le jeune poète se rend très bien compte que c'est un « vol trop audacieux » qu'il entreprend, et il s'excuse de sa témérité :

Dans la vive ardeur qui m'inspire
O Grand Prince pardonne moy
Si j'ose pousser jusqu'à toy
Les foibles accens de ma lyre.

S'il lui arrive de trébucher, sa jeunesse plaidera pour lui :

Estant aussi jeune qu'Icare,
Puis-je avoir moins d'audace, ou plus de jugement ?

Il ne faut pas le juger avec trop de dureté tant qu'il ne fait qu'essayer les premiers accords de sa lyre. Il sent qu'il pourra échouer :

Cet illustre et pompeux object
Est un trop superbe project
Pour une Muse de Province.

Du moins faut-il lui accorder le mérite d'avoir visé assez haut.

Avec plus de succès, ce jeune homme ambitieux invoque Chapelain, « fameux Virgile de la France », dans son *Ode sur*

les victoires du duc d'Enghien (1). Dès sa première jeunesse il tient à se mettre sous la protection de ce qu'il y a de plus distingué dans le monde des lettres et de la cour.

Applaudis à ma jeune audace,
Inimitable Chapelain,
Guide mes pas, conduis ma main,
Elève-moi sur le Parnasse.

Cette ode n'est qu'une première esquisse d'un grand poème épique qu'il voudrait faire un jour, à l'imitation de Chapelain qui célèbre en vers héroïques les exploits de Jeanne d'Arc. Il se propose, lorsque sa muse sera plus exercée, de

Donner un digne frère à ta noble Pucelle,
Qui dompte l'Espagnol comme elle fit l'Anglois.

Pour la composition de cette « Borbonide immortelle » il suivra l'exemple et les conseils de Chapelain :

Que n'apprendrai-je pas de toi,
Lorsque je chanterai ce grand jour de Rocroi,
Où son bras se fraya le chemin des conquêtes,
Où l'Espagne, par tant de morts,
De son fier Gerion vit les dernières têtes
Tomber sous la vigueur de ses premiers efforts ?

Par qui voit-on nos villes pleines
De leurs escadrons mutilés,
Et leurs régimens dépeuplés
De leurs plus sages capitaines,
La délivrance des Germains,
La Flandre sous le joug, l'Artois entre nos mains,
Si loin de tous côtés la frontière étendue,
L'assurance de nos états,
L'Autriche épouvantée et l'Espagne éperdue,
Que par autant d'effets de ses fameux combats ?

Voilà en somme quelques strophes qui ne manquent pas de grâce, d'ampleur et de facilité : elles sont fort honorables pour un poète de vingt-deux ans qui maniait la lyre de Pin-

(1) Plus tard, le grand Condé.

dare tout aussi bien que Chapelain lui-même. Celui-ci n'avait pas à lui apprendre grand chose. N'oublions pas, cependant, quelle était la réputation de Chapelain vers 1646, avant la publication désastreuse des douze premiers chants de la *Pucelle*. Le public recevait ses vers avec une admiration qui allait presque jusqu'à l'idolâtrie. Il y avait de la témérité, de la part d'un jeune poète inconnu, à s'adresser aussi hardiment à celui qui passait alors pour le maître du genre.

Ayant essayé une première fois avec un certain succès la lyre, le jeune Segrais, enhardi, entreprend de consoler le comte de Fiesque de la mort de son frère, tué en 1646 au fort de Mardik. Cette fois encore les Muses lui sont plutôt favorables. Le commencement de son ode est froid, sans mouvement. Puis, trouvant la note qui convient, le jeune poète compatit à la douleur de son protecteur. Il n'imité pas les « importuns officieux » qui, au lieu de consoler, irritent ceux qui ont été éprouvés,

Lorsque dans une perte égale
Ils veulent étouffer les premiers mouvements.

Segrais insiste plutôt sur la perte qu'a soufferte la famille du Chevalier de Fiesque :

Pour moi qui sais quelles atteintes
Livrent de semblables malheurs
Je crus qu'en tes justes douleurs
C'étoit être cruel que de blâmer tes plaintes ;
Car bien loin d'amoindrir la perte que tu fais,
Si tu n'en connois l'importance,
Apprends que pour elle la France
Voit autant d'affligés qu'elle a d'esprits bien faits.

Il y a là bien plus d'humanité que dans la fameuse *Consolation à du Périer* de Malherbe, qui écrit froidement :

Et moi, déjà deux fois d'une pareille foudre
Je me suis vu perclus,
Et deux fois la raison m'a si bien fait résoudre
Qu'il ne m'en souvient plus.

Chez Segrais, qui a su un moment trouver la note qu'il faut, on arrive ensuite à une recherche bien précieuse, et d'où le vrai sentiment semble absent :

Tu peux, en mesurant ta perte,
Mesurer aussi ta vertu,
Et, loin de paroître abattu,
Prendre pour l'étaler l'occasion offerte ;
Mais pense que le ciel qui la vouloit tenter,
Voyant ta force non commune,
T'a voulu faire une infortune
Qui de ta fermeté l'empêchât de douter.

L'or sait accroître dans les flammes
L'éclat de sa belle couleur,
Et ce n'est que dans le malheur
Que doivent s'éprouver les invincibles âmes :
Si la tienne ne peut redoubler son effort,
Du moins, en ce destin contraire,
Aime assez un généreux frère,
Pour ne point regretter la gloire de sa mort.

L'ode pindarique n'est pas le fort de Segrais, bien que Loret loue ses « vers héroïques » (1). Il possède néanmoins assez de cœur, d'esprit et de naturel pour s'en tirer honorablement dans les rares occasions où il s'y essaie.

Nous avons jugé peut-être avec trop d'indulgence des œuvres d'extrême jeunesse. A côté de quelques bons vers il y en a certainement beaucoup de mauvais, de froids, de banals. Il nous semble, cependant, que quand Segrais écoute son propre cœur, il sait écrire des choses agréables, gracieuses, avec ici et là des pensées d'une finesse charmante. Parfois même il y paraît des traits d'une gaillardise qui risquerait de choquer les oreilles délicates de certaines Précieuses. Il y a par exemple des plaisanteries assez grivoises dans son *Épître galante* adressée à une dame qui préférerait au poète de 22 ans un vieillard de 60. Sa verve émancipée

(1) *Muze historique*, 4 janvier 1653.

affleure encore dans son *Épître* à une dame qui lui avait dit qu'elle l'agréait comme amant. Dans cette épître à demi burlesque, après avoir fait de lui-même un portrait assez gai, il pose ses conditions :

Surtout, ma divine maîtresse,
Assurez-vous de mon adresse ;
Que j'ai beaucoup d'affection,
De zèle et de discrétion ;
Que je suis bon, plein de souplesse,
Et, quoique Normand, sans finesse ;
Mêmes, ô prodige ! rimeur,
Et jamais de mauvaise humeur.
Peut-être qu'en galanterie
Je n'ai pas fort grande industrie ;
Mais sous vos lois je m'instruirai,
Ou jamais rien je n'y saurai.
.....

Mais gratis vous offrir service,
Ce seroit vous faire injustice :
Votre esprit est trop généreux
Pour vouloir d'un cœur amoureux,
Souffrant tourmens, flammes et chaînes,
Sans raison retenir les peines.

Toute peine amoureuse mérite sa récompense. Comme consolation de ses souffrances, il lui faudra de la pitié ; comme compensation de sa complaisance, et de ses doux propos « deux onces d'espoir » ; en cas de maladie, il exigera un baiser ; en cas d'absence, des lettres ; les vers seront payés par des faveurs plus particulières : .

Bref, selon l'ouvrage et la peine,
Vous ferez état de ma veine,
Et je vous laisse à supputer
Où somme toute peut monter.

Voilà le Segrais vif, jeune et spontané que le comte de Fiesque amena avec lui à Paris en 1647, au retour de son

deuxième exil à Caen. Il est très attaché à sa petite patrie, ambitieux de lui faire honneur en ne manquant pas à la brillante tradition poétique de la Normandie ; il aime les beaux sites de la région et les charmantes rives de l'Orne ; il écrit avec verve et fraîcheur des poésies spirituelles ; il a même ambitieusement entrepris deux grands romans héroïques, et il y introduit un germe de réalisme et de vraisemblance qui se développera plus tard dans ses théories sur le roman.

CHAPITRE III

Segrais chez Mademoiselle de Montpensier à Paris et en exil

Comme bon nombre de ses concitoyens, Segrais vient donc chercher fortune à la Cour. Comme eux, il sait y faire son chemin. Grâce à son protecteur le comte de Fiesque, il est présenté à des personnages illustres : son esprit naturel et ses talents faciles l'aident à conquérir leur amitié. Reçu à titre d'intime chez « la plus illustre des Sçavantes.... et la plus généreuse protectrice des Sçavans » (1), la comtesse de Fiesque, qui trône dans une chambre garnie de moquette, au milieu d'une nombreuse et brillante cour, Segrais se voit admis dans l'ordre des Chevaliers de la Moquette. Mademoiselle de Montpensier, dans son *Histoire de la princesse de Paphlagonie*, concède à la galante comtesse « la plus agréable taille du monde..., de beaux yeux et un beau teint » (2). Seulement, elle lui reproche d'être très maigre, et d'avoir un air « fort étourdi » qui, dit-elle, « faisait juger, aussi bien que sa conduite, de son peu de jugement » (3). Elle lui fait grief aussi de son dérèglement, « qui faisoit que tout alloit chez elle dans un grand désordre » (4). Cela n'empêche pas que Segrais, reconnaissant, garde toujours sa bienfaitrice en grande estime.

(1) La Forge. *Cercle des femmes sçavantes*, Dédicace à la comtesse de Fiesque.

(2) Segrais, *Œuvres diverses*, Amsterdam 1723, T. II, p. 221.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*

C'est chez elle qu'il fait la connaissance du vainqueur de Rocroi, en honneur duquel il a déjà publié une ode. Touché peut-être par ce témoignage d'admiration, le héros, non content de lui accorder son amitié, l'admet dans sa confidence et dans ses jeux les plus familiers (1). Cette fréquentation, comme celle de l'Hôtel de Rambouillet, contribua largement à l'enrichissement intellectuel de notre auteur, d'après le témoignage de l'abbé Belin : « Dans ces Ecoles Illustres que l'ancienne Grèce auroit préférées à son *Portique*, M. de Segrais se remplit l'esprit de la science agréable des plus secrètes intrigues de la Cour, des pratiques du monde les plus curieuses, de mille traits singuliers des affaires des derniers tems si féconds en événemens » (2). C'est là qu'il recueille les innombrables anecdoctes, qui feront de lui un des plus agréables causeurs de l'époque, et dont une partie, sous le titre du *Segraisiana*, sera donnée au public après sa mort.

Devenu un habitué de l'Hôtel de Rambouillet, ce sanctuaire des Muses, le jeune homme qui jouissait déjà du titre de *Voiture caennais*, aurait bien voulu rencontrer le grand maître. Le hasard ne lui fut pas favorable, nous raconte-t-il : « Nous allions en même tems à l'Hôtel de Rambouillet, Voiture et moi ; mais parce que nous y allions à différentes heures, nous ne nous y rencontrions pas. Il y alloit à 8 heures du soir, et y demeuroit jusqu'à 10 heures ou environ. M^{me} de Rambouillet m'avoit promis de nous faire rencontrer ensemble ; mais dans cette entrefaite Voiture mourut. Je ne l'ai jamais vû, parce qu'il étoit difficile de le rencontrer, étant toujours parmi les Grands » (3).

Grâce à ses talents d'écrivain, Segrais jouissait ainsi du « commerce de ce que la France avoit de plus respectable, soit par la grandeur du sang, et les dignités, soit par la sublimité

(1) Belin, éloge de Segrais dans le *Trésor de litt.*, T. I, p. 264.

(2) *Ibid.*, p. 266.

(3) *Segraisiana*, p. 79.

de l'esprit » (1). Jamais il n'oublia la dette de reconnaissance qu'il devait à la divine Arthénice. Dans ses poésies il prit toujours plaisir à l'honorer. Ainsi, dans sa deuxième églogue dédiée à M^{lle} de Rambouillet (2), il s'écrie :

Clarice aime mes vers, faisons-en pour Clarice :
 Qui peut rien refuser au beau sang d'Artenice ?
 Le beau nom d'Artenice a volé jusqu'aux cieux ;
 Le beau nom de Clarice est aimé de nos Dieux ;
 Ses charmes sont puissans, son âme est noble et belle ;
 Elle a tout ce qui rend Artenice immortelle ;
 Juste arbitre du chant des plus fameux bergers,
 Comme elle, elle est célèbre aux climats étrangers.

Même de longues années après la mort de M^{me} de Rambouillet, quand Segrais se sera retiré dans son pays, il prendra plaisir à évoquer le souvenir de sa bienfaitrice ; il insistera sur l'excellence de son influence sur les mœurs de son temps : « M^{me} de Rambouillet étoit admirable, elle étoit bonne, douce, bien-faisante et accueillante, et elle avoit l'esprit droit et juste. C'est elle qui a corrigé les méchantes coutumes qu'il y avoit avant elle... Elle a enseigné la politesse à tous ceux de son temps qui l'ont fréquentée » (3). Si par la suite il s'y glisse une petite critique, elle ne sert qu'à donner du relief au portrait tracé par Segrais : « Elle étoit entendue en toutes choses, excepté dans les affaires de sa maison » (4).

Ses relations avec la marquise furent interrompues quand plus tard il dut suivre Mademoiselle à Saint-Fargeau. Il n'est pas certain qu'elles aient été reprises à son retour à Paris, car l'Hôtel étoit alors pour ainsi dire fermé. Segrais restera cependant en relations avec Julie. Amelot de la

(1) *Trésor de litt.*, T. I, p. 264.

(2) Angélique-Clarice, plus tard Mme de Grignan. Segrais la préférait à sa sœur Julie. Ainsi il n'hésite pas à raconter que Voiture a beaucoup contribué à la réputation de cette dernière : « C'étoit lui qui faisoit ordinairement les lettres qu'elle avoit à écrire » (*Segraisiana*, p. 80).

(3) *Segraisiana*, p. 21.

(4) *Ibid.*, p. 22.

Houssaie nous a conservé une de ses lettres écrites à la marquise de Montausier pendant l'exil de Saint-Fargeau. Le commencement indiquerait une correspondance assez suivie : « Ce n'est pas sans raison, Madame, que vous me faisiez l'honneur de me dire, par votre dernière lettre, que tous vos plaisirs s'étoient envolés avec Madame la comtesse de Fiesque » (1). Montausier n'oubliera pas Segrais non plus : le 29 juin 1678 il écrit à Huet : « Témoignez aussi à M. Segrais, que j'aurois été bien aise de le voir avant qu'il partit pour la Normandie ; mais puisque ses affaires l'ont empêché de pouvoir venir ici [à Saint-Germain] je lui souhaite un bon voyage » (2).

Donc, même avant d'entrer au service de Mademoiselle, ce Normand juvénile et ambitieux avait su se créer de belles relations. Admis chez la comtesse de Fiesque, chez Condé, chez Mme de Rambouillet dans des cercles aristocratiques qui étaient en même temps les arbitres du bon goût et des bons vers, il s'était acquis de solides appuis, de bienfaisants protecteurs qui par la suite ne devaient pas l'abandonner. Mais le turbulent comte de Fiesque, sentant que l'avenir du jeune homme ne serait pas assuré tant qu'il partagerait son existence troublée, voulut le placer dans une maison où il serait à l'abri des revers de fortune. Il le recommanda donc à M^{lle} de Montpensier, dont la comtesse de Fiesque sa mère était gouvernante depuis quelques années. Vers 1648, à la veille de la Fronde, cette princesse le prit à son service à titre de gentilhomme ordinaire.

Malgré lui, le paisible Segrais est associé aux exploits extraordinaires par lesquels cette princesse se distingue pendant les troubles de la Fronde. D'abord, la grande Mademoiselle, caressant des rêves de gloire, voudrait se faire épouser par le petit Louis XIV son cousin. S'éprenant ensuite du Grand

(1) Amelot de la Houssaie, *Mémoires*, T. III, p. 367.

(2) B. N. ms. fr. 15189, p. 298.

Condé, elle embrasse le parti des Frondeurs, et avec son père, Condé et Longueville se ligue contre la couronne.

Segrais en bon serviteur partage les opinions politiques de ses maîtres. Il est assez piquant d'en suivre le développement dans ses poésies. Mademoiselle est-elle encore fidèle au roi ? Son secrétaire s'écrie :

Parlement appaise-toy
Il faut obéir au Roy

.....

Que vous nous causez de tourment
Fâcheux Parlement
Que vos arrests

S'accordent peu avec nos interests (1).

Jusqu'ici, cependant, la guerre civile ne prend pas pour Segrais une tournure bien tragique. Elle lui fournit un prétexte à des petits vers où « amours » rime avec « tambours », « fleurettes » avec « trompettes » :

Mars est un fort mauvais galand

Il est insolent

Et la beauté

Perd tous ses droits auprès de sa fierté

On ne peut pas accorder les trompettes

Et les fleurettes

Car les amours

Sont effrayez par le bruit des tambours (2).

Quand Mademoiselle, passée au parti opposé, prend possession de la ville d'Orléans, Segrais salue par une chanson son exploit héroïque :

En somme l'aventure est telle

Qu'on en parlera dans mille ans

Aussi cette brave Pucelle

Est la pucelle d'Orléans.

.....

Nous prions Dieu qu'il la conserve

Et qu'en tous ces troubles enfin,

La vierge mère la préserve

Des embûches de Mazarin (3).

(1) Bibl. Maz., ms. 2244, f° 227. V. APPENDICE.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*, f° 18.

Segraï s d'abord n'est frappé que du côté romanesque et frivole du conflit. Les gais Frondeurs de Paris auxquels il est mêlé ne se rendent pas compte de leur responsabilité dans l'effroyable misère que leur cupidité et leur égoïsme cynique pourront causer dans le royaume tout entier. Il les rencontre surtout chez son ami Scarron à l'hôtel de Troyes. Là se réunissent des gens de toute catégorie ; soldats, abbés, le chanssonnier Blot, de grandes dames, telles que Mlle d'Outrelaize et la princesse de Montpensier elle-même, et quelques grands seigneurs, comme le comte de Fiesque. Tout en se divertissant, ils tiennent des conciliabules politiques et nourrissent des projets de gloire. Segraï s, à peu près dépourvu de sens politique et assez peu batailleur n'y prête qu'une médiocre attention. Mais le pays entier fut bientôt en proie à la plus grande misère, bien que la cour trouvât encore de l'argent pour s'amuser. Les provinces étaient pillées ; la famine était telle, d'après les récits de témoins oculaires, que l'on voyait les pauvres mourir, broutant l'herbe, arrachant l'écorce des arbres, et déchirant même les haillons dont ils étaient couverts pour les avaler (1). Conséquence facile à prévoir, la peste se déclara avec une virulence effroyable, et les populations furent ravagées.

Segraï s, qui avait pu fermer les yeux un moment à ce triste spectacle, finit bien par se rendre compte des conséquences funestes de la lutte civile. En 1651 (2) il décrit ainsi la situation du pays :

Des cavernes sombres et creuses
Du noir empire de la mort
Bellone attire le Discord
Dans nos cités les plus fameuses.
.....
Par mille sanglantes batailles
Et mille meurtres inhumains,

(1) Feillet, *Chap. inéd. de l'hist. de la Fronde*, p. 20.

(2) *Poésies, Ode à Ménage*, pp. 137 et suiv.

La France de ses propres mains
S'en va déchirer ses entrailles.

La Paix est exilée et

A son exemple l'équité,
La foi, l'honneur, la probité.
Soudain ont cessé de paroître.

Segrais croit même que c'est sans espoir de retour. Il conseille donc à son ami Ménage d'accepter l'invitation de Christine de Suède, grande protectrice des savants, qui essaie de l'attirer à sa cour.

C'est là que les Muses hautaines
Bravent fièrement le mépris
Dont ont vu tant de beaux esprits
Ce siècle ingrat payer leurs peines ;
Et là seulement aujourd'hui
Se trouve, loin du triste ennui
Et de l'indigence honteuse,
L'honnête et douce oisiveté
Sans qui leur science fameuse
Cherche en vain l'immortalité (1).

Ce jeune homme paisible regrette « l'honnête et douce oisiveté » des jours meilleurs. Sa douceur naturelle s'accommode si mal des tumultes de la guerre qu'il a même la pensée de partir pour l'Amérique, en compagnie de son ami Scarron, qui espérait y guérir de ses infirmités. Scarron, disait Segrais, « songeoit à former une Compagnie dont, voyant que j'étois plus sage qu'on a coutume de l'être, à l'âge où j'étois alors, je n'avois que vingt-cinq à vingt-six ans, il me proposoit la Direction » (2). Il est permis de douter de la sagesse du choix de Scarron. Le doux Segrais ne nous apparaît pas de taille à commander une expédition aussi hasardeuse dans un pays quasi inconnu ; cependant, le projet lui souriait, et c'est avec une note de regret qu'il ajoute : « mais plusieurs obstacles survinrent qui empêchèrent l'exécution de ce beau projet » (3).

(1) *Ibid.*, p. 142.

(2) *Segraisiana*, p. 91.

(3) *Ibid.*

Puis Scarron se maria : « En ce temps-là Mme de Maintenon, revenuë nouvellement d'Amérique avec sa mère, demeu-roit vis-à-vis de la maison de Scarron, lequel voyant le mau-vais état des affaires de l'une et de l'autre demanda en ma-riage Madame de Maintenon, qui n'avoit alors que quatorze à quinze ans... Le mariage se fit au bout de deux ans » (1). Segrais resta l'ami intime de cet étrange ménage. La maison de Scarron, nous dit-il, « étoit le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit de plus poli à la Cour, et de tous les beaux esprits de Paris » (2). Nous l'y avons vu déjà, mêlé au groupe des Frondeurs. Nous le voyons rendre visite à son ami infirme « en un temps aussi chaud que braise » ; une épître de Scarron à la comtesse de Fiesque nous fait assister à leur entretien :

Aujourd'huy mon ami Segrais,
Bien que le tems ne soit pas frais,
A passé, de me voir avide,
Du pont-neuf la zône torride.
Dieu sait si Segrais et Scarron
De l'héritière de Beuvron
Auront fait corner les oreilles :
Ils en ont dit monts et merveilles ;
Et dieu sait si parlant de vous,
Ils ont oublié votre époux.
Segrais sur pareille matière
Est d'une force singulière,
Et je pense qu'aucunement,
Nous secondons ce cher Normand.

Segrais était bien moins enthousiaste les jours où il fal-lait écouter la lecture des œuvres de Scarron, car il ne les ju-geait pas toujours à leur juste valeur. « Quand on alloit voir Scarron, nous dit-il, avant que de parler d'autre chose, il fal-loit d'abord essayer la lecture de tout ce qu'il avoit fait depuis qu'on ne l'avoit vu. Je me souviens qu'étant allé le voir un

(1) *Ibid.*

(2) *Ibid.*, p. 92.

(3) *Œuvres de Scarron*, T. VII, p. 100.

jour avec Monsieur l'abbé Franquetot : « Prenez un siège, nous dit-il, et mettez-vous là que j'essaye mon Roman comique » (1). Segrais aurait-il préféré lire une de ses odes ou une chanson de son crû ? Ce n'est pas invraisemblable.

Il rend d'ailleurs des services à son ami estropié. Un beau jour il reçoit de lui une lettre dépeignant le triste état du prêtre qui, affublé d'une chasuble d'emprunt, dit la messe à l'Hôtel de l'Impécuniosité en attendant l'arrivée d'une vieille jupe que la comtesse de Fiesque a promise pour lui en faire une. Segrais, très au courant des difficultés financières de son pauvre ami, en parla très sérieusement à la belle comtesse, pour qu'elle l'envoie le plus tôt possible (2).

Tel est le degré d'amitié qui existe entre eux que Segrais n'hésite même pas à lui faire certaines réflexions un peu osées sur ses relations avec sa femme. Scarron en rit, mais en 1721, plus de soixante ans après la mort du pauvre estropié, le duc de Noailles, à cause du passage du *Segraisiana* (3) où l'on trouve cette remarque diffamatoire sur le caractère de Mme Scarron, fit brûler l'édition.

Avant de partir avec la Cour pour le voyage des Pyrénées (4), Segrais alla prendre congé de son vieil ami qui sentait que sa fin approchait (5). Il ne devait plus le revoir. A son retour en 1660, nous raconte-t-il, il alla retrouver Scarron, mais quand il arriva devant sa porte, il vit qu'on emportait la chaise sur laquelle son ami avait toujours été assis, sa vie durant (6). Ce fut un rude coup pour Segrais.

Mme Scarron garda pour notre poète une amitié qui ne changea pas avec la fortune. Avec une pension que la reine lui fit donner, elle se retira chez les Hospitalières de la Place Royale, où il allait la voir ordinairement de six semaines en

(1) *Segraisiana*, p. 114.

(2) Scarron, *Œuvres*, T. I, p. 183.

(3) Edition de 1721, p. 140.

(4) A l'occasion du mariage de Louis XIV.

(5) *Segraisiana*, p. 92.

(6) *Ibid.*, p. 108.

six semaines (1). Longtemps après, quand Segrais se fut retiré à Caen, il prenait plaisir à raconter qu'elle ne l'avait jamais oublié, qu'elle lui avait même offert une situation brillante comme gouverneur du duc du Maine (2). Tout en refusant cet honneur, il en fut touché, ainsi que des compliments qu'elle lui adressait par l'intermédiaire d'un de ses parents, M. de Mulsay : « Même l'année passée, raconte-t-il, tout heureux de cette marque d'estime, elle le pria de me faire ses excuses sur ce qu'elle n'avoit pas le tems de m'écrire » (3).

Probablement parce qu'il était lui-même un ami fidèle, le jeune Segrais semblait avoir le don de s'attirer des amitiés utiles et fort durables. Huet a-t-il besoin d'avis pour la correction d'un poème, pour la préparation d'une édition ? Il faut attendre le retour de l'ami Segrais, qui est « très bon pour cela..., étant au pais de la presse » (4). Veut-il, quand il est à la campagne, s'entendre avec un ami habitant Paris pour l'achat et l'expédition de livres ? Segrais joue le rôle de trésorier, rendant compte « jusqu'au dernier denier » de l'argent qui lui passe par les mains. Segrais est-il de nouveau parti ? Il faut s'arranger avec quelqu'un d'autre pour l'expédition de certaines lettres que Ménage avait pris l'habitude d'envoyer simplement à Segrais, qui les transmettait toujours fidèlement (5).

Toujours de bonne humeur, toujours serviable, il avait beaucoup d'amis parmi les hommes de lettres de l'époque. Il en rencontrait surtout chez M. de Montmor qui, nous dit-il, « donnoit à manger particulièrement aux gens de Lettres » (6). Là il retrouvait le philosophe Gassendi, qu'il avait connu intimement, ayant demeuré deux mois avec lui durant un séjour en Provence (7). Segrais y rencontrait fréquemment l'abbé de

(1) *Ibid.*, p. 107.

(2) *Ibid.*, p. 110.

(3) *Ibid.*, p. 111.

(4) Pélissier (L. G.) *Lettre inédites de Chapelain à Huet*, p. 16.

(5) B. N., n. a. fr. 1341. Lettres de Huet, *passim*.

(6) *Segraisiana*, p. 31.

(7) *Ibid.*

Marolles, Chapelain et Ménage ; il lia avec ce dernier une amitié qui devait durer longtemps (1), et qu'aucun nuage ne troubla. « C'est que j'ai toujours eu beaucoup d'attache à le cultiver », nous dit Segrais. Ménage de son côté lui rendait de fort bons services, en vantant ses écrits : « J'avois soin, dit Segrais, de lui faire voir mes Poésies, qu'il approuvoit, et qu'il faisoit valoir dans la suite auprès de toutes les personnes qui étoient de sa connaissance. Il envoya à M. de Balzac l'ode adressée à M. Chapelain, qui se trouve dans le Recueil de mes Poésies ; et M. de Balzac lui en dit mille biens, en lui faisant réponse » (2).

En somme, c'étoit une vie assez agréable que le jeune Segrais menait à Paris. Ses ouvrages lui attiraient des compliments ; son avenir semblaient assuré. Il avait d'un côté des amis puissants parmi les Frondeurs, et de l'autre, d'aimables compagnons dont les goûts s'accordaient à merveille avec les siens. Mais, tout d'un coup, il fallut tout quitter. Le roi, rentré dans sa capitale récalcitrante, donna ordre à Mademoiselle de déloger immédiatement des Tuileries. Au mois d'octobre 1652, elle dut plier bagages, avec toute sa maison, et prendre le chemin de ses terres de Saint-Fargeau.

La renommée de Segrais n'a pas souffert de ce long exil. Cette période est de beaucoup la plus féconde pour sa production littéraire. C'est aussi grâce à son exil qu'il devint en quelque sorte le collaborateur de Mademoiselle. Tant qu'elle était restée à Paris, menant son train d'héroïne, elle n'avait eu ni le goût ni le temps de s'occuper de divertissements intellectuels. Réléguée à la campagne, une campagne fort triste et marécageuse, aux approches de l'hiver, elle craignait l'effroyable ennui qui menaçait de l'accabler. Pour y échapper, on organisa des distractions et Segrais, dans sa description de la vie qu'on

(1) La Ferrière, dans la *Normandie à l'étranger*, p. 393, publie une lettre de Segrais à Ménage datée de 1689, et se terminant ainsi : « car en vérité je vous estime et honore à un point que je suis de tout mon cœur avec inclination, respect et félicité et pour toute ma vie votre très humble et très obéissant serviteur ».

(2) *Segraisiana*, p. 119.

menait au château des Six Tours, les représente sous leurs couleurs les plus vives. C'est que Mademoiselle, qui était très fière, ne voulait pas qu'on s'amusât moins chez elle qu'à la Cour. « On ne songea qu'à se divertir, dit Segrain. Les Bals, la Comédie, les Promenades, les belles Conversations et la lecture, avec la bonne chère qu'on y faisoit, fournissoient à chacun de quoy contenter son humeur et faisoient trouver à tout le monde cette sorte de vie si douce et si plaisante, que les Ballets de la Cour, et les pasetems de Paris n'en rendoient à personne l'éloignement ennuyeux » (1). Segrain ne souffrait pas d'être à la campagne, car il aimait la tranquillité et les travaux intellectuels. Mademoiselle n'avait peut-être pas encore appris à les goûter aussi pleinement !

Cependant, elle s'applique à rendre son vieux château le plus habitable possible ; elle prend les services de l'architecte Le Vau qui le transforme en une résidence royale. Les environs sont agréables, et elle les fait embellir.

Une rivière, dont l'eau est toujours claire et pure, prend sa source un peu au-dessus du château. « Les Prés qui sont des deux côtés de ses bords, ont des fleurs en tout tems. Les collines qui enferment ce Vallon ne sont ni trop pressées ni trop éloignées ; et les différens aspects en sont comme ils doivent être pour réjouir la vûe. Des Bois en éloignement, de petites Plaines, des Vergers plantez avec simétrie, y composent l'agréable variété des Parterres qui sont faits par l'artifice des hommes... Il n'y a nulle avenue, que quelques arbres qui sont plantez sans ordre des deux côtes d'un mail ; mais les saules qui bordent la Rivière fort près l'un de l'autre composent de l'épaisseur de leurs têtes un ombrage aussi agréable que celui des plus belles allées de Tilleuls, de Charmes ou de Sicomores » (2). Pour la commodité des dames qui partagent son exil, et de celles qui viennent de Paris lui rendre visite,

(1) *Nouvelles Françaises*, T. I, p. 13.

(2) *Ibid.*, p. 15.

Mademoiselle fait allonger le mail et construire une sorte de belvédère où l'on tient de joyeuses réunions. Segrais s'essaye, un peu gauchement peut-être, à faire sentir à ceux qui l'entourent la beauté du paysage qu'on domine de ce point de vue. Il aime sincèrement la nature, mais un peu à la manière de son siècle. Le paysage qu'il décrit est joli, mais apprêté, et il l'admire parce qu'il y sent l'intervention de l'homme : d'un côté la plaine avec les arbres du mail, à gauche la ville avec des vignobles dans le lointain, à droite des collines et un vallon coupé de ruisseaux qui viennent former un étang dans les environs du château. « Dans cet étang est une petite Isle où il y a du couvert raisonnablement ; et avec l'Eglise de la Ville et une petite plaine qui est au dessus, c'est ce qui fait la vûe... si agréable et si charmante ; et c'est ce qui représente si fort ces excellens paisages des grands Peintres, que tous ceux qui le regardent croient avoir vû cet étang, cette Eglise et cette petite Isle dans mille Tableaux » (1).

Si Mademoiselle, au fond de son cœur, regrette Paris, sa fierté lui défend de l'avouer. Segrais, pour sa part, n'est pas mécontent d'assister à de brillantes fêtes telles que ce rendez-vous de chasse qui a lieu à l'occasion de la Saint-Hubert. Dans une lettre à la marquise de Montausier (2), il en décrit jusqu'aux moindres détails. La prose ne lui suffit pas pour représenter le cheval, le costume, le port majestueux de sa princesse, et les perfections de ses nymphes chasseresses, la duchesse de Montbazou, la comtesse de Fiesque et la comtesse de Frontenac. Au départ du cortège, il faisait un brouillard qui menaçait de gâter le plaisir : « Sacré flambeau du jour ne vous vantez ici de rien. Il était dix heures que l'on eût cru que vous étiez encore au lit. Vous n'avez pu dissiper les frimats et la grande obscurité qui l'accompagnoient. Mais Mademoiselle et ses Dames n'eurent pas plutôt

(1) *Ibid.*, p. 316.

(2) Publiée dans les *Mémoires d'Amelot de la Houssaye*, T. III, p. 367.

levé leur masque qu'au grand étonnement de tout le monde,
ô Merveille ! ô Prodige !

L'air fut serein, et l'Olimpe épuré
Parut sans voile et sans nuage
Partout de son trône azuré.
Junon écarta les orages (1).

Les plaisirs de la campagne n'étaient pas seuls en honneur à Saint-Fargeau. Segrais a eu le grand mérite d'inspirer à sa princesse le goût des lettres. « Ce fut en ce tems, dit-elle, que je commençai à aimer la lecture, que j'ai toujours fort aimée depuis ». D'abord, elle devait se tenir au courant de ce qui se passait à la capitale. Or, Segrais recevait de M. de Vaux de nombreuses lettres où il y avait, avec des « particularitez très curieuses..... toute l'Histoire du tems, particulièrement la Satirique » (2). Il en faisait la lecture à Mademoiselle. Pour les nouvelles officielles, on se fiait à la *Gazette*. Loret et Boursault renseignaient sur les milieux littéraires et mondains qu'on venait de quitter. Dans la *Muze historique* Segrais avait même le plaisir de retrouver une allusion assez flatteuse à certaines odes qu'il avait déjà publiées. En comparant ses propres vers à ceux des « régimens de beaux esprits » Loret les met bien au-dessous des vers héroïques de Segrais (3).

Notre auteur, cependant, était trop foncièrement bel esprit pour s'en tenir à la lecture des journaux. Voulant former le goût littéraire de Mademoiselle, il lui lit ses auteurs de prédilection, Corneille, Cervantès, Malherbe, ou le Tasse, et essaie de lui apprendre à goûter leurs talents divers. Les romans n'étaient pas oubliés : ils l'étaient même si peu qu'on s'amusait à dresser le projet d'une poétique du roman, dont les échos se firent entendre dans les *Nouvelles Françaises*.

(1) *Ibid.*, p. 380.

(2) *Segraisiana*, p. 149.

(3) 4 janvier, 1653.

Huet est témoin de ce goût de Mademoiselle pour les romans : « Elle aimait passionnément les histoires, et surtout les romans, comme on les appelle. Pendant que ses femmes la coiffaient, elle voulait que je lui fisse la lecture et, quelque en fût le sujet, il provoquait de sa part mille questions » (1). Dans ce rôle de lecteur et de conseiller, Huet, durant sa visite, ne faisait que remplacer Segrais.

On ne peut supposer un instant qu'un jeune auteur puisse faire goûter à sa protectrice les productions d'autrui sans jamais l'entretenir de ses propres ouvrages. Segrais égaye les exilés par ses chansons ; il dédie des pièces élogieuses ou spirituelles aux intimes de Mademoiselle, il entonne des hymnes de louange à sa princesse elle-même. La mode était aux petits passe-temps poétiques ; l'esprit vif et gracieux de Segrais lui permettait de réussir à merveille dans ces écrits légers, galants, éphémères. Leur valeur poétique n'est pas grande, la versification est parfois hésitante, le sujet manque d'intérêt, la composition est faible, mais, avec leur gaieté naturelle et leur grâce un peu fade, ils plaisaient cependant parce que Segrais y peignait la société où il était mêlé et les fidèles amis qui venaient de temps en temps de Paris rendre visite à une princesse disgraciée. Les poésies de Segrais nous fourniraient toute une galerie de portraits poétiques des amis de Mademoiselle, devenus les siens.

C'est surtout dans l'édition de l'*Athis*, publiée en 1653, qu'il dépeint cette société brillante. Les passages où il en est question ont été retranchés dans les éditions postérieures, l'auteur pensant qu'ils étaient à côté du sujet. Il avait raison ; ils alourdisent l'action et nuisent à la vraisemblance du poème. Pour nous, cependant, qui étudions le milieu social dans lequel Segrais vivait à cette période de sa carrière, ils ont un intérêt considérable.

S'adressant au berger *Athis*, l'Orne lui révèle l'identité

(1) *Mémoires*, p. 123.

de l'autre berger, Segrais, qui un jour fera connaître sa triste aventure :

Par le triste récit de ta cruelle peine,
Il nous fera connoître au rivage de Seine ;
Mais si quelque renom nous vient de son labeur,
Apprends à quels objets nous en devons l'honneur (1).

Suit la liste impressionnante des personnages illustres que Segrais a fréquentés, à qui il doit son inspiration, et qu'il prend pour les protecteurs de son ouvrage. C'est d'abord la comtesse de Fiesque,

Un chef d'œuvre parfait, une Nymphé Divine,
qui, selon la prédiction que l'Orne fait à Athis,

Ayant sceu de mes bords ce Pasteur attirer
De mille hauts pensers daignera l'inspirer,
Voudra de tes amours, qu'il luy fasse l'histoire (2).

La divine Arthénice l'encouragera dans la tâche que la comtesse de Fiesque lui fera entreprendre :

S'abaissant toutefois au récit de ta peine,
De ce jeune Pasteur elle ouvrira la veine ;
Et ne méprisant point ses rustiques concerts
Par son attention annoblira ses Airs.
Eclairera ses sens d'une céleste flâme,
Et d'un feu tout divin échauffera son âme (3).

Le récit des malheurs du pauvre Athis, aura le grand bonheur de plaire à une déité céleste, Mademoiselle,

.....à qui tous les mortels

S'ils ayment leur salut, dresseront des Autels,
A qui pour la fléchir, ou pour l'avoir propice,
Cent Roys immoleront leurs cœurs en sacrifices ;
Race de Jupiter, qui par son noble sang
A sa table après luy tiendra le premier rang ;
Non Venus, ou Pallas ; mais l'une et l'autre ensemble (4).

(1) *Athis*, éd. 1653, p. 38.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*, p. 39.

(4) *Ibid.*

Les fières beautés qui composent sa Cour en seront également touchées : la comtesse de Frontenac,

.....Nymphes pleines d'appas ;

Mlle de Mortemart,

Nymphes de la Charente, au teint vif et charmant ;

la duchesse de Sully ; la duchesse de Châtillon ; la duchesse d'Epéron,

.....Nymphes de la Garonne,
Aux attraits dangereux, à l'âme douce et bonne ;

Mme de Choisy ; Mme de Bonnelle,

Si digne d'estre aimée, et si parfaite amie ;

la princesse de Rohan ; Mlle de Chabot, Mlle de Sully ; la duchesse de Lesdiguières ; la duchesse de Saint-Simon ; la marquise de Montausier et Mlle de Rambouillet,

Vous dignes du séjour des voûtes étoilées,
Aux fêtes des grands Dieux dignes d'estre appelées,
La célèbre Julie, et son illustre Sœur,
A l'esprit si bien fait et si plein de douceur ;

Mlles d'Hautcour et d'Aumale ; la comtesse de Crussol ;
la marquise de Gamaches,

Vous Nymphes de corail, et d'ivoire et d'ébène ;

Mlle de Beuvron,

Vous, qui par vos attraits si brillans et si doux,
Du Dieu d'Orne, rendez le Dieu des Mers jaloux ;

La comtesse de Brégy,

Nymphes à la beauté rare, à l'infini mérite ;

la marquise de Gesvres ; la marquise de Saint-Chaumont et la marquise de Feuquières ;

Vous pour tout dire enfin prétieuses beautez,
 Héroïques objets, guerrières Déitez ;
 Tant de nymphes, Berger, dont l'humeur dédaigneuse,
 Quittera pour t'oüyr sa fierté rigoureuse... (1).

N'omettons pas de la liste des « prétieuses beautez » qui admireraient l'œuvre de Segrais, la marquise de Sévigné qui, de temps en temps, venait voir Mademoiselle à Saint-Fargeau, et à qui Segrais dédie un madrigal *Pour une discrétion perdue au jeu*, petite pièce qui se termine sur un compliment finement tourné (2) :

Vous m'avez fait supercherie ;
 Faites-moi raison, je vous prie,
 D'une si blâmable action ;
 En jouant avec vous, jeune et belle marquise,
 Je n'ai cru hasarder qu'une discrétion,
 Et m'y voilà pour toute ma franchise ;
 Mais qu'ai-je fait aussi ? Ne savois-je pas bien
 Qu'on perd tout avec vous et qu'on n'y gagne rien ?

Segrais a donc un petit mot aimable pour toutes les amies de Mademoiselle, dont plusieurs, grâce à ses talents d'écrivain, lui ont accordé un certain degré d'amitié. De telles amabilités ne peuvent manquer de succès dans cette société avide de distractions et de flatteries. Mais Segrais se réserve surtout la tâche de chanter les louanges de sa princesse. C'est tantôt un *Hymne à Mademoiselle* (3) où dans les termes les plus élogieux, il compare son écervelée de princesse à tous les grands héros et héroïnes de l'histoire de France, depuis Charles Martel jusqu'à Henri IV, en passant naturellement par Jeanne d'Arc ; la comparaison avec la Pucelle d'Orléans revient d'ailleurs dans une chanson qui célèbre les exploits héroïques par lesquels sa protectrice s'est distinguée pendant la Fronde (4). Tantôt c'est un médiocre madrigal, sur un tableau où Mademoiselle était peinte en ange.

(1) *Ibid.*, p. 40-41.

(2) *Poëstes*, p. 198.

(3) *Ibid.*, p. 117.

(4) Bibl. Maz. ms. 2244, chanson reproduite dans l'APPENDICE.

Mademoiselle ne resta pas insensible à tant d'éloges. Boursault (1) nous raconte qu'elle avait « beaucoup de considération » pour Segrais. Si elle parle rarement de lui dans ses *Mémoires*, et d'une manière assez dure parfois, c'est qu'au moment où elle rédigeait ces passages, une brouille était survenue entre eux ; mais au moment dont nous parlons, il est encore très en faveur. Elle lui demande d'écrire son histoire en rédigeant ses *Nouvelles Françaises*. Il proteste, parce que le sujet est au-dessus de ses forces :

Tant d'éclatantes actions
Surpassent mes inventions (2).

D'ailleurs, dans un roman, les « éclatantes actions » ne suffisent pas. Il faut que l'amour y ait sa part, et Mademoiselle, bien qu'elle le suscite chez tous, y est elle-même insensible :

L'histoire en est longue et belle,
Mais le roman en est trop court (3).

Segrais la flattait fort habilement en lui reprochant cette insensibilité à la passion, car il devait être au courant de ses projets d'établissement. Par la suite, pendant le voyage d'Espagne, elle l'admit suffisamment dans sa confiance pour l'envoyer consulter de sa part un Père Minime de Perpignan, fort habile dans l'astrologie judiciaire. Segrais, armé de l'horoscope et Mademoiselle, devait s'informer de ses chances de mariage. On lui répondit : « Monsieur, elle ne sera pas mariée ; ne voyez-vous pas que voilà Jupiter et Mercure en opposition ? les règles de nôtre Art seroient fausses si cela arrivoit » (4). Sachant que cette réponse ne seroit pas reçue avec faveur et se croyant lui aussi assez expert en cette matière, Segrais fit plusieurs objections embarrassantes, mais

(1) *Lettres Nouvelles*, 1697, p. 456.

(2) *Poésies*, p. 203.

(3) *Ibid.*

(4) *Segraisiana*, p. 99.

comme le devin s'en tira fort bien, notre poète resta toute sa vie convaincu de la vérité de cette prédiction.

Mademoiselle, pardonnée par son royal cousin, rentra à Paris en avril 1657. En juin 1659 elle repartait avec la Cour pour la frontière d'Espagne, en passant par Blois, Bordeaux, Toulouse et Aix. La célébration du mariage du roi avec l'infante Marie-Thérèse d'Espagne eut lieu le 7 juin 1660, dans l'église de Saint-Jean-de-Luz, et le 26 août de la même année la nouvelle reine faisait son entrée solennelle dans Paris. Mademoiselle s'établit alors au Luxembourg et Segrais trôna dans son salon où se rencontrait tout ce qu'il y avait de considérable à la Cour.

Là, notre poète bel esprit jouit d'une considération beaucoup plus grande qu'avant son exil. L'éloignement de la Cour l'avait fait admettre dans l'intimité de sa princesse ; il lui avait fourni également le loisir de se cultiver et de composer, en plus de nombreuses petites pièces de circonstance, plusieurs ouvrages considérables. D'ailleurs, l'exil ne l'avait pas fait oublier : au contraire, sa réputation n'avait fait que s'accroître. Il eut le plaisir de voir dans la *Muze historique* du 13 octobre 1657, avec un éloge de sa ville natale, une mention très flatteuse qui nous montre en quelle estime son compatriote Loret tenait déjà ses productions littéraires :

Dans Caën, ville belle et Royale
Aux Souverains toujours loyale,
Agréable et charmant séjour
Pour qui le Ciel a de l'amour,
Cité glorieuse et superbe
Pour avoir élevé Malherbe,
Et mille autres rares esprits
Qui sont nez dans son beau pourpris,
Fameux du Couchant à l'Aurore,
Et dont pluzieurs vivent encore,
Qui par leurs écrits immortels
Sont en France connus pour tels,
Témoin Segrais, lequel compoze
Si bien en Vers, si bien en proze,

Qu'on admire fort aujourd'huy,
Tout ce qui procède de luy.

Encore le 5 avril, 1659, il y est question du

.....noble Segrais
Dont les beaux Vers ont mille attraits.

Sa situation dans la maison de Mademoiselle lui donna accès à la Cour ; dans l'entourage du jeune roi Louis XIV, ses chansons avaient le même succès que parmi les turbulents Frondeurs de Saint-Fargeau. Elles ne lui valurent cependant pas de pension royale : « Je n'ai jamais reçu d'argent du Roi » (1), nous dit Segrais. Son ami Chapelain l'avait compris dans sa *Listes des Gens de lettres* (2), avec la mention suivante : « Sa Prose est pure, mais médiocre, et elle ne pique pas par ses brillans. Ses Vers ont plus d'esprit, et il y paroît du génie, du feu, de la douceur. Ses *Odes* et ses *Eglogues* le tirent du commun ; et la traduction de l'*Eneïde*, qu'il a fort avancée, achèvera d'établir sa réputation. Il a assez l'usage du monde, et beaucoup de probité et de modération ». Voulant distribuer les gratifications du roi avec toute la justice possible, Colbert avait chargé Costar à son tour de dresser une liste, mais celui-ci omit le nom de Segrais. La Grande Mademoiselle intervint en sa faveur auprès de Colbert, dans une lettre que nous reproduisons, avec son orthographe fantaisiste, d'après Peignot (3) :

A Choisy, ce 5 août 1665.

Monsieur le Sr Segrais qui est de la cademie et qui a beaucoup travalie pour la gloire du Roy et pour le public aiant este oublie lannee pasée dans les gratifications que le Roy a faicts aux baus essprit ma prie de vous faire souvenir de luy set un aussi homme de mérite et qui est a moy il y a long tams. I espere que sela ne nuira pas a vous obliger a

(1) *Segraisiana*, p. 31.

(2) Chapelain, *Mélanges de littérature*, p. 247.

(3) *Documents authentiques*, p. 44.

avoir de la considération pour luy set se que je vous demande et de me croire.

Monsieur Colbert

Votre affectionnée amie,
Anne-Marie-Louise d'Orléans.

Cette nouvelle tentative resta vaine. Nous ne voyons le nom de Segrais figurer sur aucune des listes de pensions. Il restera encore quelques années dans une situation difficile. On se demande même, en l'entendant parler de la vie qu'il menait dans le particulier chez sa princesse, si le pauvre gentilhomme, en dépit du rôle assez brillant qu'il jouait devant le public, était toujours suffisamment nourri ! Il attribuait sa bonne santé à l'extrême modération d'existence à laquelle il était habitué chez Mademoiselle.

D'une manière générale, il ne mangeait qu'à midi, mais quelquefois, le soir, quand il assistait au souper de Mademoiselle, il prenait un peu de pain et quelques fruits que les dames lui donnaient *en cachette* (1). Il était néanmoins logé « proprement et commodément », comme il le raconte fièrement, dans le palais du Luxembourg, « le plus superbe palais de la petite Athènes », si l'on en croit Somaize (2).

Plus que jamais, Segrais est lié avec Huet et Ménage, et par conséquent, avec Madame de Lafayette. Dans les nombreuses lettres que s'écrivent ses amis, il est constamment question de lui. Ménage surtout témoigne d'une grande affection pour Segrais. Le 26 juillet 1661, il écrit de Paris à Huet : « M. de Segrais partit jeudi dernier, comme vous l'avez su. Ce jour-là je donnai à souper à Mad. de La Fayette au bois de Vincennes, où il nous manqua cruellement ; vous n'y fûtes pas moins souhaité » (3). L'absence est longue, car au mois d'octobre Ménage se plaint encore. « Il y a un siècle que je

(1) *Segraisiana*, p. 111.

(2) *Dictionnaire des Précieuses*, T. I, p. 55.

(3) B. N. ms. fr. 15189, f° 48.

n'ai vu, ni ouï nouvelles, de notre cher M. de Segrais » (1). Huet répond que Segrais est à Paris, mais Ménage, sceptique, ne pense pas qu'il y soit de sitôt. Mademoiselle, d'après ce qu'il vient d'apprendre, est encore en disgrâce. Cette Frondeuse turbulente, intrigante, n'était pas capable de mener longtemps de suite la vie tranquille de la Cour. Ménage ne sait pas trop pourquoi on s'y plaint d'elle ; on prétend qu'elle a voulu empêcher le mariage de ses sœurs cadettes. Il paraît que le roi a envoyé un émissaire jusqu'à Pontoise pour lui dire ou d'y rester ou de retourner à Eu (2).

Avec toute sa maison, Mademoiselle partagea son temps entre Forges et Eu jusqu'en octobre 1662 ; elle reçut alors commandement du roi de reprendre le chemin de Saint-Fargeau où elle devait rester jusqu'à nouvel ordre. Les amis de Segrais le plaignaient d'être ainsi relégué à la campagne aux approches de l'hiver. Le mois suivant, Mme de Lafayette écrivait à Huet : « ...Les cœurs de campagne brûlent à bien plus grand feu que ceux de la Cour ; et il me semble même que ceux de la Cour brûlent mieux à la campagne qu'à Paris. Ce pauvre Segrais aura tout loisir de brûler à Saint-Fargeau ; il ne lui manquera que du feu. Mais je ne crois pas qu'il en puisse trouver là pour allumer une allumette. Toutes les lettres que je lui ai écrites en Normandie ont été perdues. Depuis qu'il est à Saint-Fargeau, notre commerce est rétabli » (3).

La vie à la campagne, en plein hiver, manquait de charme. Mademoiselle s'ennuyait à mourir. Le petit jeu des compositions littéraires ne la distrayait plus. Le lieu était malsain ; les marais dont le château était entouré lui faisaient craindre la mort. Après six mois de séjour elle écrivit au roi qu'elle mourrait si elle y restait, et le supplia de la laisser retourner à Eu. Il donna sa gracieuse permission, et elle y traîna pendant un an encore une vie assez terne. L'été on

(1) *Ibid.*, (Lettre du 9 oct. 1661).

(2) Ménage à Huet, 18 oct. 1661.

(3) Mme de Lafayette à Huet, p. par Brédif, p. 316.

ne s'ennuyait pas trop, d'après les *Mémoires* de Mademoiselle : « Il y avait quantité de dames du pays, raisonnables ; force gens de qualité ; ma cour était grosse ». Mais aux approches de l'hiver elle se désespéra : « Que peut-on mander d'un désert comme celui-ci, écrit-elle à Bussy (1), où l'on ne verra personne de tout l'hiver, les chemins étant impraticables... et les vents étant tels dans les plaines par où il faut que les voisins viennent, qu'il n'y en a pas un qui ne redoute le nord-ouest, qui est fréquent en ce pays comme une bête farouche ».

Comme un chien fidèle, Segrais avait suivi sa princesse dans ses pérégrinations à travers la Normandie. La correspondance de Ménage et Huet (2) nous montre, cependant, qu'il s'échappait de temps en temps pour rendre visite à ses amis. Le 5 janvier 1662, il est à Caen ; il n'en part qu'à la fin de février. La même année, il passe une bonne partie de l'été à Paris, venant d'être élu à l'Académie. L'été suivant, « l'amy Segrais » est encore auprès de Huet, à Caen et Ménage attend avec impatience son retour à Paris, car il veut préparer une édition de Malherbe, et Segrais, grand admirateur de Malherbe, pourrait lui apporter des secours précieux (3).

Finalement, en mai 1664 le roi pardonna à Mademoiselle, dans l'espoir de la marier au duc de Savoie. Avec toute sa maison elle revint à Paris, en passant par Fontainebleau.

A l'occasion de cette faveur du roi, Segrais composa une ode (4) qui ne semble pas avoir été publiée, et que nous reproduisons dans l'appendice. D'après Brienne (5), c'est assurément le chef-d'œuvre de Segrais (6) : « Il en juge luy-même ainsi ; et comme il est fort équitable aussy bien envers luy, que pour les autres, on l'en peut croire ». Brienne aurait bien

(1) Lettre du 28 nov. 1663.

(2) B. N. n. acq. fr. 1341, passim.

(3) B. N. ms fr. 15189 ; Ménage à Huet, 11 fév. 1663.

(4) Sur l'accommodement de Mademoiselle, ode au Roi.

(5) Arsenal ms. 5171, p. 138 bis.

(6) Nous ne partageons pas son enthousiasme. Cette pièce n'est pas la seule que, au dire de ses contemporains, Segrais considérait comme son chef-d'œuvre.

voulu inclure cette pièce dans un recueil qu'il préparait avec La Fontaine, Racine et M. d'Andilly, mais ce dernier, « bon, mais chagrin vieillard », défigurait le recueil par ses « dégoûts et scrupules jansénistes ». Brienne eut beau lui représenter que cette ode galante ne contenait rien qui pût choquer les oreilles les plus délicates, M. d'Andilly ne laissa pas passer une allusion à Mme de Montespan, la *Mère des Charmes*. Ses scrupules n'empêchèrent pas que cette poésie, et surtout le vers en question, aient « fort plû au Roy ». Quand à Mme de Montespan, elle fut si touchée de cette strophe qu'elle en témoigna sa reconnaissance à l'auteur par une bague de prix. C'est, nous dit-on, la seule faveur que Segrais ait reçue en sa vie des Nymphes de la cour, qu'il a tant louées dans ses chansons (1).

Ce n'est pas sans résultat que Segrais a passé une grande partie de sa vie à s'insinuer auprès des grands, à provoquer leurs confidences à leur rendre de discrets services. Il a appris à bien faire sa cour. Tout en restant fidèle à Mademoiselle il voit maintenant l'occasion d'obtenir l'appui du roi. Il ne la laisse pas échapper.

Le Roi a été fâché contre Mademoiselle ; Segrais le compare à Jupiter, dont la foudre menace parfois les hauts lieux, mais qui reste néanmoins le plus juste des Dieux. Comme Jupiter, dit-il à Louis XIV :

Tu te fais adorer mesme dans ton courroux ;
Tu pardones en Dieu si tu punis en père,
Et jamais ta colère
Ne détourne les biens que tu repans sur nous.

C'est un roi bienfaisant, qui apporte à son pays la justice, l'abondance :

Qui peint nos prez de fleurs, et qui dore nos champs.

(1) *Ibid.*

Ce qui est encore plus extraordinaire, c'est qu'il a

...Joint les fruits d'une meure Sagesse
Aux fleurs de la jeunesse.

Il serait presque impossible de récompenser dignement des qualités aussi rares, aussi éclatantes :

Certes si la Fortune un jour veust estre quitte
Envers tant de mérite
Ce ne peut estre à moins du Trosne de César ;
Autant de Rois captifs sont promis à ses armes
Que la mère des Charmes
Conte de cœurs rivaux attachez à son char.

Ce sont ces vers surtout qui eurent le bonheur de plaire à Sa Majesté.

Bien en cour, poète à la mode (1), collaborateur et, jusqu'à un certain point, confident de Mademoiselle, conseiller littéraire d'un cercle de dames admiratrices, entouré d'amis influents et d'hommes de lettres, admis avec empressement dans tous les cénacles littéraires qui se tenaient à Paris, telle était la situation que s'était faite, grâce à ses talents, à son tact et à son dévouement, le jeune Normand, arrivé vingt ans plus tôt à Paris. C'est à ce moment qu'il fit preuve d'un désintéressement fort louable, (si, dans le *Segraisiana*, il nous raconte toute la vérité), mais qui lui attira la défaveur de sa protectrice.

Recherchée par tous les partis, Mademoiselle de Montpensier songeait à son établissement chaque fois qu'un parti convenable se présentait, chaque fois qu'un monarque régnant devenait veuf ou semblait sur le point de le devenir. Aucun des projets n'aboutissait, et les prétendants que le roi son cousin lui destinait, dans des intentions politiques, ne lui

(1) Dans l'*Amour Echappé*, vaste tableau de la société précieuse vers 1669, Segrais apparaît sous le nom d'Adamare : « Ce n'est pas d'aujourd'hui que la réputation d'Adamare est établie, ses Ouvrages parlent pour luy, et surtout son dernier, qui est l'admiration de tous les gens d'esprit ». (T. III, p. 29).

plaisaient guère. Il semblait bien que la prédilection du devin de Perpignan allait se réaliser quand, à l'âge de quarante-quatre ans, elle s'éprit d'un petit cadet de Gascogne, sans naissance et sans biens. Il s'appelait Lauzun. Le 15 décembre 1670, le roi donna son consentement au mariage de sa cousine avec ce singulier personnage. La princesse transportée de joie, fit à son fiancé la donation de quatre duchés, afin qu'il pût figurer dignement dans le contrat de mariage qu'on dressa. Le lendemain soir tout était rompu, « Sa Majesté étant persuadée par la Reine, Monsieur, et plusieurs barbons, que cette affaire faisait tort à sa réputation » (1). Lauzun reçut la nouvelle en parfait courtisan qu'il était. Segrais nous raconte la scène. Se jetant aux pieds du monarque, Lauzun lui dit : « Sire, il m'arrive en cette occasion ce que j'avois le plus souhaité au monde de trouver, celle de vous donner la plus grande marque de ma soumission aux volontez de Votre Majesté comme je la trouve en ce moment » (2), réponse qui lui valut un présent de 50.000 livres. De son côté, Mademoiselle éclata en pleurs. Mais cinq jours plus tard, après avoir bien pleuré, elle recommença à rendre ses devoirs au Louvre, et voilà qui est fini, dit Mme de Sévigné (3). Pas tout à fait, disent certains, qui soutenaient que Mademoiselle avait épousé Lauzun en secret. Segrais n'est pas de cet avis : « Pour preuve que cela n'a pas été, c'est que Mademoiselle chercha depuis à se marier avec M. de Marcillac et ensuite avec M. de Longueville ; de plus elle chassa Madelon, sa femme de chambre, ce qu'elle n'aurait pas fait, si elle avoit cru qu'elle eût pû dire quelque chose sur ce sujet » (4). D'après les recherches du duc de La Force, il paraît certain que le mariage n'avait pas encore eu lieu, et qu'il ne s'accomplit que vers 1682 ou 1684 (5).

Segrais ne voulait pas admettre que Mademoiselle aimât

(1) Madame de Sévigné, *Lettres*, T. II, p. 28.

(2) *Segraisiana*, pp. 86-7.

(3) *Lettres*, T. II, p. 33.

(4) *Segraisiana*, p. 87.

(5) *Le mariage secret*, p. 154.

Lauzun. Avec Mme de Lafayette, Mme de Thianges et Mme d'Epéron il soutenait la candidature du fils de Mme de Longueville à la main de Mademoiselle. Les puissantes maisons de Longueville et de Condé s'étaient liguées pour faire agréer ce jeune prétendant, et il n'est pas étonnant que Segrais, qui devait de la reconnaissance à l'une comme à l'autre, se montrât favorable à cette alliance. Pourtant, il soutient n'avoir rien fait pour empêcher le mariage avec Lauzun : « La cause de ma disgrâce auprès de Mademoiselle, ne vient pas de ce que j'ai voulu la dissuader de se marier avec M. de Lauzun. Je n'y ait jamais songé, parce que je ne le devois pas, étant son domestique, et qu'elle ne m'en donnoit pas l'occasion, quand j'aurois eu dessein de le faire. Quand son mariage qui ne se fit pas fut arrêté, elle me chargea d'en aller porter la nouvelle à Mme d'Epéron, et elle me dit ce qu'elle vouloit que je lui rapportasse de sa part, et elle se retira de moi avec tant de précipitation, de crainte apparemment que je lui repliquasse, que je ne pouvois pas en avoir le tems » (1). Mademoiselle, en parlant dans ses *Mémoires* de cette démarche qu'elle fit faire à Segrais, dit qu'il était « au désespoir », mais qu'il n'en laissait rien paraître (2). Guilloire, son secrétaire des commandements qui, dit Segrais, « parloit plus librement que moi à Mademoiselle, par la confiance que sa charge lui donnoit auprès d'elle, lui dit tout ce qu'un véritable zèle pouvoit lui faire dire là-dessus. Et un jour étant dans l'antichambre, je l'entendis lui dire dans sa chambre assez haut, en lui parlant. Vous êtes la risée et l'opprobre de toute l'Europe » (3).

Malgré ces remontrances, Mademoiselle continuait à voir Lauzun, et manifestait des sentiments qui manquaient de dignité pour une princesse de son rang. En le voyant, elle poussait de grands cris, ou elle éclatait en larmes au beau milieu

(1) *Segraisiana*, p. 86.

(2) T. IV, p. 229.

(3) *Segraisiana*, p. 86.

d'un bal. Lauzun, qu'elle semblait encourager à prendre auprès d'elle des airs de maître, menaça de la quitter si elle ne se dominait pas. Segrais qui « redoublait son espérance pour M. de Longueville » (1) et qui souffrait de voir sa princesse ainsi méprisée, tenta alors avec Guilloire une démarche hardie auprès de l'archevêque de Paris. Cette démarche fait preuve, chez Segrais, d'un certain désintéressement et d'un réel souci de l'honneur de sa protectrice, dont la tête était tournée par un sentiment tardif. L'entrevue fut racontée à Mademoiselle, deux mois plus tard, le premier jour du carême 1671, par l'archevêque lui-même, qui avait de l'amitié pour Lauzun. Le compte rendu de la visite de l'archevêque est donné tout au long dans les *Mémoires* de Mademoiselle. En apprenant que Guilloire et Segrais sont encore chez elle, il la félicite de sa patience, après ce qu'ils ont fait. Mademoiselle, sa curiosité piquée, demande naturellement à quel sujet elle peut se plaindre d'eux, et le prélat saisit l'occasion qu'il cherchait, pour raconter la démarche faite par eux auprès de lui. Deux mois auparavant, on avait annoncé à l'archevêque que Guilloire et Segrais voulaient lui rendre visite. Croyant qu'ils venaient pour lui faire compliment sur sa nouvelle dignité, il les reçut. Guilloire prit la parole, en lui disant : « Mademoiselle est plus entêtée que jamais de M. de Lauzun, et c'est une œuvre digne de vous et à quoi vous êtes obligé en conscience, de finir cette affaire ». Quand le prélat s'y fut refusé, Guilloire ne sut plus que dire. Segrais, qui jouait le rôle de souffleur, suppléa à cette défaillance de son complice, en disant discrètement : « Il y aurait un expédient ». C'eût été d'envoyer Lauzun comme ambassadeur en Angleterre ou en Espagne. L'archevêque, déclarant qu'il ne se mêlait pas de donner des avis ni au roi ni à Mademoiselle, conseilla aux domestiques de cette princesse de modérer leur zèle. Cela ne les empêcha pas de tenter la même démarche auprès du

(1) Montpensier, *Mémoires*, T. IV, p. 258.

confesseur du roi, qui leur fit la même réponse. Le roi et Lauzun, avertis de ces intrigues, en furent « fort surpris », et « blâmèrent fort la conduite de ces gens-là » (1).

C'est alors que Mademoiselle les disgrâcia tous deux. Reste à savoir lequel fut congédié le premier, et à quelle date. Une lettre (2) de Mme de Sévigné à sa fille ferait croire que ce fut Guilloire : « Je crois que vous savez que Mademoiselle a chassé Guilloire ; le pauvre Segrais ne tient à guère : c'est qu'ils ont témoigné trop librement leurs sentiments sur M. de Lauzun ». C'est une erreur sans doute. Il ressort de deux passages des *Mémoires* de Mademoiselle que Segrais, le plus grand coupable parce qu'il avait été « le souffleur », partit le premier de sa maison : « J'écrivois à Guilloire de dire à Segrais qu'il se retirât et que j'étois mal contente de lui ». Ils allèrent tous deux le lendemain chez M. de Paris et lui dirent : « Ah ! monsieur, vous nous avez perdus. Il n'y a encore que moi de chassé, dit Segrais ; mais M. Guilloire le sera » (3). L'habile prélat en cette occasion fit preuve de peu de franchise. Il écrivit à Mademoiselle pour la prier de ne pas dire à Segrais qu'il était l'auteur de sa disgrâce ; mais quand Segrais se présenta chez lui, il nia sa part de responsabilité en disant : « Vous avez parlé à d'autres gens qu'à moi ».

C'était au mois de mars 1671. La disgrâce de Guilloire suivit de près celle de son ami. Monsieur taquinait Mademoiselle pour avoir renvoyé ainsi ses fidèles serviteurs : « Quand Guilloire s'en alla, Monsieur me dit à table : Guilloire n'est plus à vous, ma cousine... — Oui, Monsieur. — Guilloire étoit honnête homme. Je ne dis rien. Segrais n'est plus à vous aussi ; voilà bien des gens qui s'en sont allés. Je lui dis : On fait chez soi ce que l'on veut ! » (4) Le roi ne la désapprouva pas, ce qui lui fit grand plaisir. Au contraire, nous dit-elle, il les avait même « extrêmement condamnés ».

(1) *Ibid.*, T. IV, p. 261.

(2) *Lettres*, T. II, p. 123 ; 20 mars 1671.

(3) *Mémoires*, T. IV, p. 263.

(4) *Ibid.*, T. IV, p. 274.

Ce sentiment ne fut pas partagé par beaucoup de personnes. Dans l'espoir de rétablir Segrais en la faveur de Mademoiselle, Montausier fit une démarche auprès de l'archevêque. Ce fut sans résultat, comme aussi les remontrances de Condé qui avait « pesté » contre l'injustice de Mademoiselle (1). Le duc de Longueville envoya au bel esprit disgrâcié la somme de 200 pistoles, avec défense absolue d'en dire mot à personne. Madame de Sévigné tenta auprès de Mademoiselle une démarche qui n'aboutit pas non plus (2). Segrais est même plus mal traité que Guilloire car, ayant pris l'initiative de ces démarches, il est doublement coupable. En chassant Guilloire, Mademoiselle lui donne 50.000 francs, nous dit Mme de Sévigné, qui ajoute : « Nous voudrions bien qu'elle en donnât autant à Segrais » (3). Mademoiselle, intraitable, ne récompensa nullement les vingt ans de services loyaux que Segrais lui avait rendus. Bussy en exprima son regret dans une lettre à Mlle Dupré : « ...J'ai bien du déplaisir de la disgrâce de MM. de Segrais et Guilloire, parce qu'ils sont de mes amis. Je ne doute point qu'on ne les ait noircis auprès de Mademoiselle, et que, pour un mot qu'ils auroient pu dire, on ne leur en ait fait dire cent de peu respectueux. Je sais ce que c'est que la calomnie des cours » (4).

Segrais lui-même était resté trop longtemps à la cour pour pouvoir être surpris en voyant sa loyauté méconnue. Il ne manquait d'ailleurs pas de ressources. Peu de temps après son départ du Luxembourg, Mme de Lafayette lui offrit un appartement chez elle, rue de Vaugirard. Il accepta, heureux de quitter sa servitude pour jouir chez sa nouvelle protectrice d'une vie plus large et plus indépendante.

(1) *Segraisiana*, p. 74.

(2) Lettre de 1^{er} avril 1671, T. II, p. 135.

(3) Lettre du 3 avril, 1671, T. II, p. 142.

(4) Bussy-Rabutin, *Correspondance*, T. I, p. 395.

CHAPITRE IV

Segrais collaborateur de Mademoiselle

Nous avons constaté que, pendant l'exil de Saint-Fargeau, Segrais était reçu familièrement chez la princesse, et qu'il était devenu en quelque sorte son conseiller littéraire. Non content de diriger ses lectures, il lui inspira si bien le goût de la littérature qu'elle se piqua de devenir auteur. Segrais devint son collaborateur. Malgré les hymnes qu'il avait entonnés à la louange de sa princesse il ne s'aveuglait point sur ses mérites et son caractère. Un passage du *Segraisiana* l'atteste ; il date d'ailleurs d'une époque où la reconnaissance ne lui impose plus la réserve : « Feu Mademoiselle auroit été la Princesse du monde la plus heureuse si elle avoit voulu. Elle n'aimoit personne, et elle haïssoit toute contrainte. Il falloit prendre de grands détours, quand on vouloit qu'elle suivit de certains conseils, et qu'elle pût se persuader qu'elle les avoit pris elle-même. Comme elle ne concluoit rien sur-le-champ, elle revenoit quelque tems après, et proposoit le sentiment qu'on lui avoit insinué, comme si elle l'eût tiré de son fonds » (1).

Segrais, bon psychologue, savait lui faire suivre ses conseils, et savait la corriger sans la fâcher, deux qualités très appréciables chez un collaborateur. Il mit un peu la main aux *Mémoires* que la princesse avait commencé à écrire dès

(1) *Segraisiana*, pp. 24-5.

le début de son exil ; il s'y appliqua avec tact et plutôt que de la froisser, il y laissa bien des imperfections. Quand plus tard elle s'aventura à composer de petits ouvrages d'imagination il lui vint encore en aide. Les écrits de Mademoiselle, disait-il, font preuve « d'une grande vivacité d'esprit, jointe à beaucoup de netteté et de facilité d'écrire » (1). Elle ne savait pas se corriger, et voilà le rôle extrêmement délicat que Segrais remplissait : « Néanmoins comme il y a un art d'écrire, qu'il est difficile que les Princes et les Princesses puissent avoir, il y a beaucoup de répétitions, de *mais*, de *car*, de *parce que*. Je les ôtois en les copiant, ou en les faisant imprimer ; mais je me gardois bien de lui en rien dire, parce qu'elle ne vouloit pas être reprise. Elle s'apercevoit pourtant bien de mes corrections, mais elle ne m'en parloit pas, de même que je ne lui en parlois pas » (2).

L'ouvrage le plus important que Mademoiselle ait fait imprimer, c'est son recueil de *Divers Portraits*. Pendant son séjour à Champigny en l'automne de 1657, elle reçut la visite de la princesse de Tarente et de Mlle de la Trémoille, récemment arrivées de Hollande. Là elles avaient fait faire des *portraits* en prose qu'elles montrèrent à Mademoiselle. Trouvant cette manière d'écrire « fort galante », elle s'appliqua à faire le sien, « avant qu'on parlât encore de ces sortes de productions en France » (3). Plusieurs personnes de son entourage suivirent son exemple, et l'idée lui vint de faire un recueil de portraits.

Segrais et Huet furent délégués par elle pour recruter les portraitistes. Avec l'aide de Ménage, ils persuadèrent à Mme de Lafayette de collaborer, et elle y contribua en donnant le portrait de Mme de Sévigné. Il est fort intéressant de noter que Segrais fut ainsi mêlé à la première œuvre littéraire publiée par Mme de Lafayette, comme il le sera à certaines de

(1) *Ibid.*, p. 125.

(2) *Segraisiana*, p. 125.

(3) *Divers Portraits*, épître à Mademoiselle.

ses productions postérieures. On sollicita le concours de Scarron, qui aurait refusé s'il l'avait osé (1). Il écrivait à Segrais : « Il faut avoir autant d'esprit et de discernement qu'en a Mademoiselle, pour bien faire des portraits, et être d'une aussi grande qualité que la sienne, pour pouvoir louer ou blâmer sans qu'on y puisse trouver à dire ». Il finit cependant par s'y résigner. Des personnages très considérables de la cour y participèrent également. Segrais lui-même rima un éloge de Mademoiselle qui a parfois été attribué à M. de Sourdis. Puis il recueillit les meilleurs parmi les portraits qui avaient été faits dans l'entourage de Mademoiselle, — une centaine, dit le *Segraisiana* (2) ; en réalité, cinquante-neuf. De ce nombre, non pas quarante, comme le déclare Segrais, mais seize, sont de la main de Mademoiselle.

Avec Huet, qui était également un fidèle de cette princesse, Segrais se chargea de l'impression du volume. Dans le *Segraisiana* (3), il indique son collaborateur par trois étoiles ; Huet, de son côté, dans ses *Mémoires*, se contente de dire : « La princesse... m'ordonna de les faire imprimer en secret » (4), revendiquant ainsi pour lui tout seul l'honneur de cette publication.

Il est vrai qu'il en surveilla particulièrement l'impression, mais Segrais était présent quand on tirait les feuilles, et c'est lui qui corrigeait les épreuves, comme il le paraît par un curieux exemplaire des *Divers Portraits* qui est signalé par Gasté dans ses *Notes sur Segrais* (5). Mademoiselle avait voulu que le tirage fût limité à une trentaine d'exemplaires. « Afin qu'on n'en tirât pas davantage, raconte Segrais, nous étions présents lorsqu'on tiroit chaque feuille, et à la trentième nous faisons rompre la planche ; de sorte qu'il n'a pas été possible à l'imprimeur d'en tirer un plus grand nombre » (6). La cou-

(1) Scarron, *Œuvres*, T. I, p. 260.

(2) p. 124.

(3) *Ibid.*

(4) Huet, *Mémoires*, p. 125.

(5) p. 5.

(6) *Segraisiana*, p. 124.

tume voulant qu'on perdît la moitié de sa noblesse en faisant œuvre d'écrivain, Mademoiselle prenait cette précaution pour que ses petits divertissements littéraires ne pussent lui nuire auprès du public. Si l'on en croit Gasté, Segrais ne se trompe pas en fixant à trente exemplaires le tirage de l'édition *principes*. Reste le curieux exemplaire mentionné plus haut, et qui est, peut-être, un trente-et-unième exemplaire composé d'une feuille d'épreuves corrigées et de feuilles définitives que Segrais s'était appropriées pour les faire relier en un volume qu'il présenta à un de ses amis de Caen (1).

Cette édition ne porte ni privilège, ni lieu de publication, ni nom d'éditeur ; elle n'a que ce seul titre : *Divers Portraits, imprimés en l'année 1659*, avec au milieu les armes de Mademoiselle. Il y a quelques années Gasté démontra qu'elle était sortie des presses de l'éditeur Poisson, à Caen.

Reste une dernière précision à apporter. Huet disait qu'il avait fait imprimer secrètement ces portraits à la prière de Mademoiselle en personne. Comment concilier cette assertion avec ce que dit Segrais dans son épître à Mademoiselle, imprimée en tête des *Divers Portraits*, et où il demande pardon à sa princesse d'avoir fait imprimer, sans lui en avoir demandé la permission, des portraits de sa composition : « J'ay connu ma faute quand je l'ay commise, mais j'ay crû que le succez la diminueroit avec le tems ; que Votre Altesse Royale trouveroit une si grande approbation de ce qu'elle a écrit en se jouant, que l'encens ne luy plairoit pas moins, pour luy coûter si peu ; mesmes qu'elle verroit un jour avec joye, qu'elle devoit la meilleure partie de la gloire qui luy en reviendrait à la témérité d'un serviteur que présentement elle accusera peut-être d'un zèle inconsidéré ». C'est ici une habileté de courtisan qui veut sauvegarder complètement la dignité de sa protectrice,

(1) Gasté, *Notes sur Segrais*, p. 6.

(2) *Ibid*, p. 2.

mais il est probable que l'affirmation de Huet n'était pas sans réel fondement. Mademoiselle voulut qu'on publiât le livre, mais elle voulut surtout qu'on ne pût supposer qu'elle l'avait voulu.

La *Relation de l'île imaginaire* qui paraît parmi les *Œuvres diverses* de Segrais (1), est due à la plume de Mademoiselle. C'est une satire ingénieuse dirigée contre un certain conseiller au Parlement de Dombes, Boussillet, dont la suffisance et l'ostentation mal fondée, l'avaient exaspérée. Pour se divertir à ses dépens, elle cherche à flatter sa vanité, en lui faisant croire qu'elle le destine à l'importante fonction de Gouverneur d'une île qu'elle vient d'acheter. Comme il demande des précisions sur son nouvel emploi, elle écrit cette description qui n'est, insiste-t-elle, qu'une bagatelle, commencée le soir et terminée le lendemain matin avant le dîner (2). Puis elle l'expédie avec une épître burlesque datée du dernier décembre 1658, à « Monseigneur de Boussillet ». En 1659, Segrais surveilla encore l'impression de cet ouvrage.

Mme de Monglat, remplie d'admiration, encourage Mademoiselle à publier encore. Mademoiselle, qui n'est pas insensible à la flatterie, continue ses efforts : « ...J'avoüe ingénument que j'ai beaucoup d'amour-propre, et que les loüanges que vous m'avez données après la lecture de l'Isle ont scû me plaire ; cela m'oblige à satisfaire plus volontiers à la prière que vous me faites d'écrire l'*Histoire de la Princesse de Paphlagonie* » (3). En faisant imprimer ces bagatelles, elle n'aspire pas à la gloire littéraire. C'est parce qu'elle a « aversion pour les manuscrits » (4) qu'elle fait imprimer sa *Princesse de Paphlagonie* par Segrais à Bordeaux, pendant le voyage de la Cour en 1659 (5). Elle prend, comme pour ses *Divers Portraits*, beaucoup de précautions pour que l'ouvrage

(1) Segrais, *Œuvres diverses*, Amsterdam, 1723, 2^e partie, p. 171.

(2) *Ibid.*, Préface de la *Relation* : A Mme de Pontac.

(3) *Ibid.*, p. 210, A Mme de Monglat.

(4) *Ibid.*, p. 173.

(5) *Ibid.*, p. 124.

ne devienne pas public. « Il n'y en a eu, dit Segrais, qu'une centaine d'exemplaires de tirez, qu'elles a distribuez elle-même à ses amis et à ses amies » (1). Il est tout fier d'en posséder lui-même un exemplaire (2).

Sous un voilé très transparent, Mademoiselle y dépeint la société de son temps. Elle place son récit à Paris : « Rien ne ressemble mieux à Paris que la ville où demuroit la Reine de Misnie, et rien n'étoit plus semblable à la place Royale qu'une place où étoit son Palais » (3). Les personnages ne sont pas « inventez à plaisir », dit Segrais, en nous en fournissant la clef (4). La princesse de Paphlagonie, Mlle de Vandy, avait appris « toutes les langues qui étoient à la mode du tems, et convenables aux personnes de son sexe » (5). Elle se distinguait encore par son « grand éloignement pour la galanterie ». La reine de Misnie et son amie, la princesse Parthénie, ce sont la comtesse de Maure et Mme de Sablé. Toutes les deux avaient des « frayeurs de la Mort au delà de l'imagination » (6). La comtesse de Fiesque, ancienne protectrice de Segrais, avec qui Mademoiselle était brouillée, était présentée sous un jour assez défavorable comme la reine Gelatille. Le Prince Italien, « très beau et très bien fait », qui épousa Gelatille, c'est naturellement le comte de Fiesque, qui était connaisseur de poésie, de peinture, et savait toutes les langues (7). La marchande qui avait épousé par amour un soldat estropié, c'est Mme de Frontenac, que Mademoiselle haïssait à mort. On y voit paraître encore la reine des Amazones, Mademoiselle en personne ; et, dans des rôles secondaires, Mmes de Schomberg et d'Harcourt, Mme de Montausier, Mlle de Mortemart qui devint Mme de Thianges, et Mme de Monglat.

(1) *Ibid.*

(2) *Ibid.*, p. 125.

(3) *Ibid.*, p. 216.

(4) *Ibid.*, p. 159.

(5) *Ibid.*, p. 215.

(6) *Ibid.*, p. 218.

(7) *Ibid.*, p. 225.

En somme, la collaboration de Segrais avec la Grande Mademoiselle semble se réduire à peu près à ceci : un peu de correction à ses *Mémoires*, pendant les années qu'il était à son service ; publication à Caen, sous les ordres de sa princesse, de trente exemplaires des *Divers Portraits*, qu'il s'était chargé sans doute de réviser avant d'en être l'éditeur ; publication à Bordeaux, en 1659, à une centaine d'exemplaires, de la *Relation de l'île imaginaire* et de la *Princesse de Paphlagonie*. La seule récompense qu'il reçut de son zèle fut un exemplaire de chaque ouvrage, et, pensait-il, une plus large part dans l'estime et dans la confiance de sa protectrice. On a vu que cela n'empêcha pas sa disgrâce.

CHAPITRE V

Ouvrages de Segrais composés chez Mademoiselle

Les années passées auprès de Mademoiselle de Montpensier constituent la période la plus féconde dans la production littéraire de Segrais. Nous avons vu la part qu'il prenait aux œuvres de sa royale maîtresse. Il s'agit maintenant d'étudier son œuvre personnelle, mais en prenant bien garde de ne pas attacher à des pièces fugitives qui ne sont que des bagatelles, une importance que lui-même aurait été le dernier à leur attribuer. Il y aurait de la prétention à en donner une analyse approfondie. Il suffira de mettre en relief les aspects les plus saillants de son œuvre, et d'en déterminer impartialement la valeur. Segrais était un homme charmant; sa personnalité inspire une sympathie qui ne doit pas fausser notre jugement. Son succès, qui fut grand, était en une certaine mesure affaire de mode : il ne dura pas plus que lui-même. La valeur intrinsèque de ses productions est parfois nulle, ou à peu près. Leur intérêt historique, au contraire, est souvent considérable, et voilà ce qu'il s'agit de mettre au point.

L'activité intellectuelle de Segrais, telle qu'elle se manifeste durant son séjour chez Mademoiselle, comprend des morceaux de poésie pastorale, galante et dramatique, et des nouvelles. Pour donner plus de clarté à notre étude, nous étudierons successivement les œuvres de chaque ordre.

I. Segrais poète pastoral

Le père François Martin, cordelier, auteur généralement exact et bien informé, affirme dans son *Athenae Normannorum*, précieux manuscrit de la Bibliothèque Municipale de Caen (1), que le poème pastoral *Athis* fut publié par Segrais en 1651, avec une courte préface en l'honneur de sa ville natale. Nous n'avons pu découvrir aucune trace de cette édition. Celle de 1653, qui est reliée à la suite des *Poésies diverses* de 1658, porte tous les caractères d'une édition *princeps*. Le Privilège du Roy est accordé le 10 mai 1653, à « nostre cher et bien amé le sieur de Segrais », qui est sollicité de donner au public son poème pastoral, intitulé *Athis*. Les mots sacramentels « Achevé d'imprimer pour la première fois le 7 juin 1653 », par lesquels le privilège se termine, indiqueraient bien qu'il s'agit ici de la première édition. Il est très peu probable, mais pas tout à fait impossible, que Segrais ait déjà fait imprimer cet ouvrage à Caen, dès 1651, à tirage limité.

Dans le but de glorifier son pays natal, il y personnifie les « fleuves, bois et vallons » des environs de Caen, qui avaient été témoins des jeux de son enfance. En leur prêtant un langage et des sentiments il en fait les personnages de son histoire. L'invention était ingénieuse, mais le lecteur parisien, qui ignorait la géographie de la Basse Normandie, ne devait pas y goûter un plaisir bien vif. Segrais s'en rendit compte ; il publia en tête de l'édition de 1653 une carte géographique d'une agréable fantaisie qui représentait le pays où se passait l'action de son poème et qui permettait aux lecteurs d'en suivre les différentes péripéties.

Gasté (2) serait tenté de croire que Mlle de Scudéry a emprunté à Segrais, dont elle était la grande amie, l'idée de publier dans sa *Clélie* la fameuse carte de Tendre qui la couvrit d'un ridicule immérité. Pure supposition, car la mode était à

(1) p. 508.

(2) *Notes sur Segrais*, p. 4.

cette géographie galante. Dès la seconde édition d'*Athis*, Segrais supprima la carte amoureuse peut-être, comme le croit Gasté (1), sur l'avis de Chapelain, qui a eu quelque part à la préparation de cette édition. Nous lisons dans le *Segraisiana* : « Nous avons relû et corrigé mon *Athis* et mes *Poésies*, M. Chapelain, M. Ménage et moi, et nous avons laissé passer des fautes que j'ai corrigées pour une nouvelle édition... Je retranche aussi d'*Athis* près de deux cens vers qui sont la plupart sententieux et qui interrompent la narration » (2). Il est le premier à voir les défauts de son œuvre, mais il espère que sous sa nouvelle forme elle trouvera plus de faveur auprès du public : « Ceux qui ont leu autresfois le petit Poème d'*Athis*, y trouveront un notable changement. Bien qu'il soit difficile d'élever l'Edifice bien haut, quand les fondemens en sont foibles, j'ay tâché de profiter de mes fautes, suivant l'opinion de ceux qui tiennent que les premières Editions ne servent que pour les apprendre. Je ne rougis donc point de mes vieilles erreurs ; et m'en croyant moins incapable que jamais, je les soumets encore au jugement qu'on en voudra faire ; les moindres choses trouvent des Partisans et des Censeurs » (3).

En fixant à « près de deux cens vers » le nombre des vers retranchés d'*Athis*, Segrais est au-dessous de la vérité. Un très précieux exemplaire de ses *Diverses Poésies* de 1658, que possède la Bibliothèque de Caen, est corrigé de la main de Segrais lui-même. On peut y voir, à la page 85, le compte exact des vers retranchés. Il en supprime 364, y compris l'éloge du roi et celui de la société précieuse. Son instinct poétique ne l'avait pas trompé ; ces compliments alourdissaient la narration et nuisaient à l'unité de ton.

Quelle que soit la date exacte de la première édition d'*Athis*, c'est en tout cas le premier ouvrage important qui fut

(1) *Ibid.*

(2) p. 51.

(3) Segrais, *Poésies*, éd. Sommaille, 1660 ; Avis au Lecteur.

publié sous son nom par notre auteur. Il le faisait paraître avec quelque appréhension, n'ayant eu aucun modèle : « J'ay entrepris une chose nouvelle en sa manière, dit-il dans un *Avis au lecteur*. Je ne pense pas que dans tous les Auteurs modernes on puisse trouver un ouvrage dans la nature de celui-ci, et ceux qui ont plus d'étude que moy, savent qu'il n'y en a point parmy les anciens qu'on puisse m'accuser d'avoir copié ; au moins ne m'en suis-je proposé aucun pour exemple » (1). Il introduit un genre nouveau, le poème pastoral qui est en même temps bucolique, romanesque, galant et tragique. Cependant, nous dit-il, « il n'y a aucune partie dont ce tout est composé, qui n'ait son exemple dans les plus fameux Auteurs » (2). Parmi les modernes, Honoré d'Urfé lui sert de modèle pour « l'invention ». « J'ay tâché de faire à peu près en Vers ce qu'il a fait en Prose, dit Segrais. Il a anobly son pays de Forest comme les Grecs ont fait leur Arcadie ; et j'ay essayé de rendre le même hommage au pays de ma naissance » (3).

Son idéal champêtre est cependant assez artificiel. Son goût n'était pas encore formé quand il arriva à Paris et dans la suite il fut mêlé à toutes les sociétés précieuses de l'époque. Faut-il donc s'étonner que ses bergers soient trop polis et ses moutons trop joliment enrubannés ? Il conçoit la vie champêtre un peu comme le berger de Mademoiselle, dans la *Relation de l'île imaginaire* : « J'allois tous les jours mener mes moutons aux champs avec ma belle Bergère : nous chantions assis sur l'herbe ; nous faisions des chapeaux de fleurs à nos moutons les mieux aimés ; je leur mettois des rubans ; enfin rien n'étoit si joli que nos troupeaux » (4). Et pourtant Segrais devait bien savoir que cette peinture était loin de la vérité. Il était si soucieux de plaire qu'il se laissa toujours trop influen-

(1) *Ibid.*

(2) *Ibid.*, *Avis au Lecteur*.

(3) *Ibid.*

(4) Segrais, *Œuvres diverses* ; 2^e partie, p. 189.

cer par le milieu pour lequel il écrivait. Par conséquent, bien que son œuvre pastorale respire un certain parfum champêtre et naïf qui lui a valu le surnom de Théocrite français, elle sent en même temps un peu trop le bel esprit galant de la société précieuse où elle est née.

Quant au détail, le consciencieux ouvrage de Brédif en fournit une excellente analyse à laquelle nous ne pourrions rien ajouter. Contentons-nous d'en rappeler les points les plus saillants. Athis est le nom d'un hameau sur les bords de l'Orne, à une lieue de Caen. Les autres personnages du poème portent les noms des villages, des forêts, des ruisseaux des environs. Dans ce cadre qui lui est cher, Segrais renouvelle la fiction d'Amarillis et de Galathée, dans la première églogue de Virgile. Le sujet est esquissé en quelques vers :

Je chante le berger dont les doux chalumeaux
Autrefois ont été l'honneur de nos hameaux,
Le beau berger Athis, et la triste aventure
Par qui sa nymphe et lui changèrent de figure
Et paroissent encor l'un de l'autre amoureux,
En arbres toujours verts, mais toujours malheureux ;
Le symbole parfait des amans véritables,
Fidelles rarement sans être misérables (1).

Quelle triste peinture de l'amour !

Ce dieu dans nos vergers et dans nos pâturages,
Alors comme aujourd'hui, faisoit mille ravages.
De tout ce qui vivoit en ces lieux pleins d'attraits,
Il n'étoit point de cœurs rebelles à ses traits :
Mais le berger Athis et la bergère Ardène
Soupiroient entre tous une cruelle peine ;
Tous deux d'un pareil trait se virent enflammés ;
Tous deux aimoient beaucoup et n'étoient point aimés ;
Car la bergère enfin, dans son cruel martyre,
Soupire pour Athis, qui pour Isis soupire (2).

En mêlant discrètement des détails de la vie champêtre à des traits d'une psychologie assez fine, Segrais fait une

(1) *Poésies*, p. 49.

(2) *Ibid.*, p. 52.

peinture charmante de l'état d'esprit désespéré de son héros, qui, pauvre berger, ose aimer une nymphe :

Ses brebis, de langueur sèches et dépéries
A la merci des loups erroient dans les prairies ;
Les fruits de ses vergers aux arbres pourrissoient ;
Ses jardins négligés tristement languissoient,
Hors ses verts orangers à la fleur si charmante,
Celle de ses jasmins si douce et si plaisante,
Que son soin curieux gardoit de se flétrir
Dans l'espoir qu'à sa nymphe il en pourroit offrir ;
De stériles chardons ses moissons étouffées ;
En herbes jaunissoient ou séchoient échauffées ;
Quelquefois s'il semoit, c'étoit hors de saison,
Et laissoit aux oiseaux à faire sa moisson.

Un heureux hasard permet à Athis de sauver la vie à sa nymphe. Il ose se déclarer mais elle, en parfaite précieuse, le bannit de sa présence. Il s'en va conter ses malheurs aux bois et aux ruisseaux, tandis que le cruel Marmion, roi très puissant, courtise sa belle. Finalement la fière Isis, après un combat intérieur que Segrais analyse avec finesse (2), va à la rencontre d'Athis à qui elle avoue discrètement son amour.

Hélas ! parfait berger, dans ce plaisant séjour,
Hélas ! tu n'es pas seul qui te plains de l'Amour (3).

Puis viennent les rivaux, Ardène et Marmion, qui « se jettent à la traverse d'une inclination établie ». Ardène inspire aux parents d'Isis des soupçons sur la conduite de leur fille, qui devient prisonnière chez elle. Echappée un instant à la surveillance de sa jalouse rivale, elle écrit à Athis et lui fixe un rendez-vous dans la forêt, mais un messenger perfide la trahit en montrant sa lettre à Marmion. Le soir du rendez-vous, après avoir enlevé la barque dont Athis aura besoin pour traverser l'Orne, Marmion se cache dans les bois pour surveiller sa victime. Il n'est nullement ému des efforts désespérés du

(1) *Ibid.*, p. 55.

(2) *Ibid.*, p. 85.

(3) *Ibid.*, p. 89.

pauvre berger dont Segrais dépeint la douleur dans des accents virgiliens :

Sur un ton moins touchant, moins lugubre et moins tendre
Aux ormeaux écartés fait ses plaintes entendre
Le triste rossignol qui trouve avec douleur
Ses petits enlevés par le jeune pasteur (1).

Enfin, malgré

Le souffle impétueux des bruyans Aquilons
le valeureux berger, se jetant dans l'Orne, la traverse à la nage, tout en écartant les glaçons qu'elle charrie. Il touche à l'autre bord quand Marmion

D'une tremblante main, d'un regard éperdu,
De son arc contre lui perfidement tendu (3),
vise, tire,
... fait sonner la corde relâchée,
Et voler en son cœur la flèche décochée (4).

Suivant les traces de sang qu'elle voit sur la neige, Isis trouve son berger mort. Avec la flèche arrachée de son corps, il avait tracé sur la neige un adieu touchant. Elle veut se donner la mort avec cette flèche fatale, mais quand elle croit la tenir, elle ne trouve en sa main

...qu'un frêle et vert rameau
Fraîchement arraché d'un naissant arbrisseau (5).

Devant ses yeux étonnés le corps de son berger se transforme en if. Elle veut aller implorer le secours de Diane, mais elle ne peut plus marcher ; elle lève les bras au ciel,

Mais ses bras élevés ainsi que ses cheveux
Soudain sont convertis en rameaux ombrageux (6).

(1) *Ibid.*, p. 99.

(2) *Ibid.*, p. 100. Après avoir fait pousser en Normandie de « verts orangers », Segrais n'hésite pas à écrire, afin de faire bien ressortir le courage de son héros :
Le Dieu d'Orne voyoit endurcir ses deux bords,
Et les glaçons épais flottans dessus ses ondes.

(3) *Ibid.*, p. 101.

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*, p. 108.

(6) *Ibid.*, p. 109.

C'est ainsi que Segrais explique poétiquement la présence de deux ifs séculaires au hameau d'Athis.

Il aimait sincèrement les champs et les plaisirs simples, chose rare, à une époque où la plupart des poètes étaient dépourvus du sentiment de la nature. Cela ne les empêchait pas de s'essayer à des vers bucoliques qui, chose curieuse, étaient fort à la mode. La poésie pastorale a le don de plaire, non seulement aux esprits champêtres, mais encore à ceux que les plaisirs et les passions du monde privent du repos et de la douce paix décrite en termes si attrayants. Voilà le secret de la vogue des bergeries chez les courtisans, qui idéalisait une vie que leur existence leur rendait impossible. Aucune n'aimait moins la vraie campagne que Fontenelle, ce qui ne l'empêcha pas de faire des poésies pastorales que Voltaire mettait bien au-dessus de celles de Segrais.

Même chez notre auteur, une certaine afféterie, une recherche trop continuelle et trop évidente du bel esprit gâtent un peu le charme des peintures auxquelles les beaux sites de sa chère Normandie forment toujours un fond de tableau. Il a en un mot, les défauts de ses qualités : sa facilité dégénère souvent en longueur et en monotonie, sa délicatesse en préciosité, sa simplicité en abandon et en négligence, sa douceur en mollesse, sa naïveté en prosaïsme. A côté de l'honnête et fin Normand, candide enfant de la Nature, qui garde au fond de son cœur l'amour de son sol natal qu'il voudrait rendre illustré, il y a le Segrais des salons, qui vit continuellement dans la familiarité des beaux esprits. Son œuvre pastorale s'en ressent. *Athis* n'est qu'à moitié champêtre. Les personnages, d'abord, sont trop civilisés. Les distinctions sociales s'y font sentir : Marmion est roi, *Athis* simple berger ; Isis est une nymphe, Ardène n'est que bergère. Nous sommes déjà loin de la naïve simplicité des premières bergeries.

Ces personnages complexes s'analysent à la manière des habitués de salon que fréquentait Segrais à Paris. Lui qui a

étudié tous les replis du cœur humain, il est spécialiste de psychologie amoureuse. Dans les trois premiers chants d'*Athis*, il s'en tient à une peinture de l'amour précieux. Le berger Athis, avec une politesse bien au-dessus de son rang, sait trop bien « pousser le doux, le tendre et le passionné », et sa recherche reste trop parfaitement « dans les formes ». Mais ce poème n'est pas uniquement une bergerie fade et banale, consacrée à l'étude quintessenciée de l'amour précieux. Dans les derniers chants le poète s'élève au véritable amour passionné et tragique qui ne touche plus seulement l'esprit, mais l'âme.

En lisant l'œuvre bucolique de Segrais, ses églogues ou son *Athis*, on sent que s'il était resté aux bords de l'Orne auxquels il dut parfois d'heureuses inspirations, s'il n'eût écouté que son cœur, son amour de la Nature et ses souvenirs virgiliens, il aurait mérité l'honneur, que d'ailleurs on lui attribue parfois, d'avoir enrichi la littérature française de la pastorale, genre qu'elle ne possédait pas encore, qu'elle ne possède pas encore pleinement aujourd'hui.

On ne lit plus *Athis*. C'est à ses *Eglogues* que Segrais doit le peu de réputation qui lui reste de nos jours, grâce, sans doute, à l'éloge du difficile Boileau à qui elles eurent le bonheur de plaire (1). S'il faut en croire Huet, c'est à lui que revient l'honneur d'avoir révélé à Segrais le charme des *Bucoliques* de Virgile et des *Idylles* de Théocrite. « Pour moi, lui disait-il, un jour de printemps, je suis si ravi de Théocrite, que j'ai recours à lui chaque année, aux premiers jours du printemps ». Il ajouta qu'il voulait faire un semblable plaisir à Segrais. « Il le goûta si bien, raconte complaisamment Huet, qu'il se mit aussitôt à imiter le poète grec, et cela avec un succès qui lui assure la palme, parmi tous ses compatriotes, dans ce genre de poésie délicat et gracieux » (2). Mal-

(1) « Que Segrais dans l'églogue en charme les forêts » ; (*Art Poétique*, Chant IV).

(2) Huet, *Mémoires*, p. 91.

heureusement pour Huet, nous avons de la peine à admettre que Segrais, élevé chez les Jésuites et par conséquent très versé dans la littérature classique, grand admirateur de Virgile dès ses premières années, ait attendu, pour goûter le charme de la poésie pastorale de cet auteur, que son jeune ami l'appelât à son attention.

« Quoique les beautez naturelles, disait Huet, soient préférables aux beautez de l'art, ce n'est pas pourtant le goût de ce siècle. Rien ne plaît s'il ne coûte. » (1). Segrais, s'il n'avait écouté que ses propres goûts et son admiration des anciens, se serait borné à une imitation exacte des bucoliques latines et grecques, « comme à la règle la plus juste que l'on puisse choisir » (2). Pour plaire à son siècle, il essaya de renouveler le genre ; ses églogues ne sont plus entièrement naturelles et champêtres, mais le plus souvent amoureuses, avec une teinture de préciosité qui ne sied pas au genre. Il le sent, et s'en excuse : « Si la plûpart des pensées qui les composent sont plus amoureuses que champestres, je ne l'ay fait qu'après avoir remarqué que le goust de mon siècle s'y portoit, et qu'elles plaisoient davantage de cette sorte aux Dames, et aux Gens de la Cour : En cela, je leur ai fait un sacrifice volontaire de mes propres sentimens... C'est un assez grand déplaisir d'estre assuré qu'on fait bien, et d'avoir le malheur de ne pas plaire ; c'est neantmoins celui où l'on s'expose bien souvent, quand on s'attache au jugement du petit nombre qui dédaigne la multitude... Il semble qu'il soit incompatible d'écrire pour ce Siècle cy, et pour ceux qui sont à venir : Mais quoy, c'est une folie de s'amuser à avoir raison quand on dispute devant des Juges qui ne l'entendent pas » (3). Ce sacrifice de ses propres goûts, quelque condamnable qu'il nous paraisse, lui valut l'approbation de Richer, qui disait : « il faut considérer ce qui

(1) *Huetiana*, p. 119.

(2) Segrais, *Poésies* ; éd. Somnaville, 1660 ; Avis au Lecteur.

(3) *Ibid.*

plaît à présent », en jugeant les églogues de Segrais « de parfaits modèles en ce genre » (1).

La société pour laquelle il écrivait, polie jusqu'au raffinement, concevait difficilement la vie champêtre telle qu'elle existe en réalité, et s'en désintéressait complètement. La poésie pastorale, pour ces dames et gens de la Cour à qui Segrais s'efforçait de plaire, n'avait rien de rustique. C'était la peinture d'une vie tranquille, affranchie des luttes, des rivalités et des passions de la Cour, et occupée uniquement de l'amour. Les champs n'étaient plus qu'une mise en scène de convention où des courtisans déguisés en bergers chantaient leurs amours en conduisant des troupeaux hypothétiques. Il n'est donc pas étonnant que les églogues de Segrais, à l'exception des deux dernières, qu'il faudra considérer à part, soient à peu près uniquement amoureuses.

Dans des vers qui eurent le bonheur de trouver grâce auprès de Despréaux (2), la première, que Segrais avait soignée particulièrement, raconte les peines amoureuses de Tircis.

Ce berger, accablé de son mortel ennui,
Ne se plaisoit qu'aux lieux aussi tristes que lui,

Des « tendres accents de sa mourante voix », il fait retentir les bois des beautés de sa « trop belle Climène ».

Où vous portez vos yeux les forêts reverdissent ;
Où vous disparaissez toutes choses languissent ;
Les fleurs ne peuvent naître ailleurs que sous vos pas,
Et le printemps n'est point où l'on ne vous voit pas.

Mais cette bergère est fière, et Tircis regrette d'avoir irrévocablement fixé son choix sur elle. D'autres auraient été moins hautaines.

Mais Iris m'assuroit d'un empire plus doux ;
Et je me sens si las de votre tyrannie,

(1) *Discours sur l'églogue*, p. 103-4.

(2) *Bolaeana*, p. 99.

Que presque j'ai regret à la fière Uranie.
 J'ai regret à Philis, encor qu'elle aime mieux
 L'indiscret Alidor, la honte de ces lieux ;
 Qu'elle soit mille fois plus changeante que l'onde,
 Qu'elle soit brune encore, et que vous soyez blonde.

Ogier, dans la lettre qu'il écrivit à Lenquestz sur cette première églogue, croyait entendre dans ce passage un écho de Sannazar, ou du moins de Buchanan. La fantaisie n'est pas moins belle, dit-il, et n'a pas moins de mérite, « pour être tirée du fonds de l'Ecosse sauvage ». Segrais, dans sa réponse adressée à Huet, affirme ne rien devoir à deux auteurs « que vous sçavez bien que je n'ai lûs que depuis que cette églogue fut faite, puisque ce fut vous avec qui [j'en] fis la première lecture ». Par contre, le dernier vers que nous venons de citer, contient un souvenir de Virgile ; *Quamvis ille niger, quamvis tu candidus esses*. Dans le passage suivant, des souvenirs virgiliens réapparaissent, mêlés bizarrement au jargon précieux de l'amour :

Hélas ! de quel espoir est ma flamme suivie,
 Si, lorsque dans les pleurs je consume ma vie,
 Celle pour qui je souffre un sort si rigoureux
 Trouve tant de plaisir à me voir malheureux !
 En mille et mille lieux de ces rives champêtres,
 J'ai gravé son nom sur l'écorce des hêtres (1) :
 Sans qu'on s'en aperçoive, il croîtra chaque jour :
 Hélas, sans qu'elle y songe, ainsi croît mon amour.

Segrais, qui cultivait le genre bucolique plutôt afin d'exprimer ses sentiments, que dans l'espoir de quelque approbation (2), finit par s'identifier avec son berger. S'adressant directement au lecteur, il l'invite à venir écouter sa chanson :

Sous ces feuillages verts venez, venez m'entendre :
 Si ma chanson vous plaît, je vous la veux apprendre.
 Que n'eût pas fait Iris pour en apprendre autant,
 Iris que j'abandonne, Iris qui m'aimoit tant ?

(1) Virgile, *Ecl* 10, v. 52.

(2) Traduction de l'*Enéide*, Préface.

Ces vers plurent particulièrement au galant critique qu'était M. Ogier. Ils sont « tout nectar, et toute Ambroisie », et à eux seuls valent deux mille écus de pension. Le surintendant des Finances étant malheureusement bien moins généreux, Segrais ne toucha jamais un sou de pension, bien qu'il vît plusieurs de ses amis, poètes des plus faibles, « gratifiés » par le roi.

Segrais, devenu courtisan, se laisse entraîner à glisser dans ses ouvrages des compliments bien tournés, mais nuisibles à l'illusion. Ogier ne l'excuse pas de terminer cette églogue sur l'éloge de Mademoiselle, « la chaste Pallas », du « généreux Montausier », et de Julie d'Angennes. Segrais accepte en fort honnête homme les critiques qu'on lui adresse. Dans sa réponse à Huet, il lui signale la seule chose qui puisse le blesser dans la dissertation d'Ogier : « C'est le seul doute qu'il semble avoir, que je ne reçoive pas sa Lettre comme je le dois ». Il faut lui faire comprendre : « ...que je ne recherche dans ces sortes de productions qu'un honnête amusement ; que comme je ne voudrois être loué que par des gens comme lui, et qu'il est bien difficile de le mériter ; j'en tiens la gloire trop pénible, et fais peu de cas de celle que tant de gens reçoivent de toutes mains... Il est impossible de rien faire de parfait. Qui ne sçait d'ailleurs la différence des goûts ? et quand on se sera bien gêné pour contenter la plus saine partie du monde, où va cette renommée ? à diminuer nôtre fortune, et bien souvent à nous faire passer en récompense... pour des arrangeurs de Syllabes ».

Malgré son mépris de la gloire, Segrais persiste à faire des églogues. La deuxième est dédiée à Clarice-Angélique d'Angennes, sœur cadette de Julie. Un petit dialogue s'engage entre le berger Eurilas et sa bergère Timarette :

Tour-à-tour ils plaignoient leur amoureux souci :
La muse pastorale aime qu'on chante ainsi.

C'est un petit drame de jalousie, dont le ton est presque celui de la comédie à la Marivaux. Eurilas, pâle et blême, « d'amour tout consumé » a découvert qu'il y a un plus grand malheur que de n'être pas aimé :

Hélas ! qui sait aimer, sait que ce mal extrême
Est d'en savoir un autre aimé de ce qu'il aime.

Timarette, gémissant de l'infidélité de son amant, croit qu'il y en a encore un plus grand :

Dis plutôt que ce mal, ô volage Eurilas,
Est de se croire aimée et de ne l'être pas.

Croyant que sa maîtresse a donné son cœur à un autre, le pauvre Eurilas est dans un état vraiment lamentable :

Comme on voit quelque fois par la Loire en fureur
Périr le doux espoir du triste laboureur,
Lorsqu'elle rompt sa digne, et roule avec son onde
Son stérile gravier sur la plaine féconde :
Ainsi coulent mes jours depuis ton changement ;
Ainsi périt l'espoir qui flattoit mon tourment.

Timarette, rendue cruelle par la jalousie, n'est aucunement touchée du désespoir d'Eurilas, ni de ses flatteries :

Garde pour Araminte un si flatteur discours,
Araminte ta vie et tes seules amours :
Moins qu'elle avoit d'attraits la reine de Cythère ;
Nul esprit, que le sien, n'est digne de te plaire ;
Ajoute et dis aussi qu'elle aime mieux Daphnis,
Daphnis plus beau cent fois que le bel Adonis.

Et le reste à l'avenant. Chaque fois que les choses semblent sur le point de s'arranger, un mot malheureux que laisse tomber l'un des interlocuteurs gâte tout, et la comédie des erreurs recommence. Timarette finit par se laisser adoucir par les vers de son fidèle berger et l'églogue s'achève sur une note pastorale. Eurilas devine la transformation qui s'est opérée dans les sentiments de sa belle, en voyant un changement dans

la nature ; ce n'est d'ailleurs pas la première fois que Segrais fait réfléchir par la nature les vicissitudes de sentiment de ses personnages.

Un Zéphyre plus lent agite ces roseaux,
Il sort un vif éclat du cristal de ces eaux,
L'air devient pur et net ; ma divine bergère,
Si j'en crois ces objets, apaise sa colère ;
De ces prompts changemens les signes gracieux
Marquent qu'un trait plus doux est parti de ses yeux.

La troisième églogue raconte les espoirs, les craintes, les doutes de l'amoureux Cléandre qui va à la rencontre de sa chère Amire, sur les bords du *Celtique Méandre*, l'Orne. Ici encore, cependant, l'illusion est détruite par le compliment, adressé cette fois à Mlle de Vertus. Il se termine par un jeu de mots adroit, mais tout à fait étranger à la nature du genre pastoral :

Daignez prêter l'oreille à ma muse rustique,
Digne sang de nos Dieux et des Dieux d'Armorique,
Dont toutes les vertus ont le grand cœur orné,
A qui, jusqu'à leur nom, elles ont tout donné.

La quatrième églogue, dédiée à la marquise de Gama-ches, est un simple chant d'amour, un hymne à l'amour idyllique, entonné par Silvandre pour apprivoiser sa nymphe Aminte. Timide, elle le fuit,

Comme le faon peureux de la biche sauvage
Qui va cherchant sa mère aux rochers écartés,
Y craint du doux Zéphyre les trembles agités :
Le moindre oiseau l'étonne ; il a peur de son ombre,
Il a peur de lui-même et de la forêt sombre.

Craindrait-elle l'amour ?

Bienheureuse langueur ! agréable tourment !
Doux et beaux sont les jours que l'on passe en aimant.
Soit pour ce seul plaisir notre verte jeunesse,
Et pour les tristes soins la chagrine vieillesse.

Vois ce beau jour, Aminte ; et vois de toutes parts
 Le Soleil l'embraser de ses plus chauds regards ;
 Vois l'âpre moissonneur, de la prairie si belle
 Ranger à pleines mains la dépouille en javelle.
 N'est-ce pas un avis aux cœurs les plus contens
 Que nos jours les plus beaux ne durent pas longtemps,
 Et que, si l'on ne cueille et tes lis et tes roses,
 L'hiver moissonnera de si divines choses ?

.....
 Qui craint l'ennui d'aimer, toute chose l'ennuie ;
 Celle qui fuit l'amour mérite qu'on la fuie,
 Comme on fuit justement ces climats malheureux
 Dont détourne le ciel ses regards amoureux.
 Quiconque se voudra faire une vie heureuse,
 Que, content, il s'attache à la vie amoureuse ;
 Qu'il quitte pour jamais l'ambitieuse cour ;
 A ses jeunes désirs son âme abandonnée,
 Qu'il vienne dans ces bois, borné de son amour,
 Se faire une innocente et libre destinée.

On sent que le berger exprime dans ces vers la philosophie du poète qui, fatigué de la Cour, ne demanderait pas mieux que de se faire une « innocente et libre destinée » dans quelque coin paisible de sa chère Normandie.

Dans l'*Avis au Lecteur*, Segrais nous prévient qu'il y a quelques traits dans la cinquième églogue dans lesquels il s'est élevé au-dessus du style propre à ce genre, et que la sixième en est encore beaucoup plus éloignée. Il met en scène dans la cinquième deux bergers amoureux, Eurilas et Lisidor, qui, dans des chansonnettes où les mètres lyriques sont fort adroitement variés, expriment à l'envi leur tendresse. Ils trouvent souvent des tours très heureux, très naturels :

Mais je l'aimois plus que ma vie,
 Et je la voyois tous les jours.

D'autres vers, dont le brillant devait plaire dans les salons, sont plutôt étonnants dans la bouche d'un simple berger :

Qu'en ses plus beaux habits l'Aurore au teint vermeil
 Annonce à l'univers le retour du Soleil,
 Et que, devant son char, ses légères suivantes
 Ouvrent de l'Orient les portes éclatantes ;

Depuis que ma bergère a quitté ces beaux lieux,
Le ciel n'a plus ni jour ni clarté pour mes yeux.

L'idée que les lois immuables de la nature peuvent être troublées par la beauté d'une bergère, se trouve encore exprimée dans la chanson de Lisidor :

Un gai zéphyre nous caresse ;
Tout nous charme, tout plait et tout rit dans ces lieux :
Berger, tu crois que l'hiver cesse ;
C'est le moindre effet des beaux yeux
De ma belle maîtresse.

Comme il arrive toujours dans la poésie pastorale de Segrais, la nature est subordonnée aux personnages. Elle ne forme en général qu'un fond de toile, parfois dessiné avec soin, mais servant uniquement à mettre en relief les passions humaines. Les bergers de Segrais se laissent rarement influencer par la beauté de la nature ; c'est elle qui prend part à leur douleur, qui reflète leurs passions.

La sixième églogue, dépouillée des grâces naïves qu'on attendait, ne nous offre, à leur place, qu'une peinture de l'amour passionné. Le sujet ne convient pas au genre pastoral, et son développement paraît manquer de sincérité, défaut que l'éloge final du marquis de Gamaches ne fait que souligner d'une façon assez malencontreuse.

De l'aveu de Segrais lui-même, la septième églogue est une des pièces qu'il travailla avec le plus de soin. C'est une allégorie sur le sujet de la Paix des Pyrénées (1) ; il y rachète ses vieilles erreurs de la Fronde, contre la royauté et contre Mazarin. Des deux interlocuteurs qu'il met en scène, on a identifié Acante avec Pellisson ; Eurilas serait Segrais lui-même (2). Afin de donner un parfum champêtre à un sujet qui ne s'y prête guère, il métamorphose ses personnages en ber-

(1) 1659. Cette pièce de Segrais est mentionnée par Loret dans la *Muze historique* du 20 janvier 1661, (T. III, p. 313).

(2) Segrais, *Poésies diverses*, éd. 1733 ; p. 215.

gers, et la paix en une délivrance « de la fureur des loups ». On la doit, cette paix, aux prières d'Anne d'Autriche :

La mère de Louis qui, dès ses premiers jours,
Domptoit les sangliers et terrassoit les ours,
La mère du berger dont les grands pâturages
De l'une et l'autre mer bordent les longs rivages,
Anne a fait ce miracle, elle a fléchi les Dieux
Par les dévots soupirs d'un cœur humble et pieux.

Le fougeux berger Louis, s'animant au bruit des combats, les aurait poussés jusque sur la terre étrangère si sa mère alarmée n'eût pas fait appel à Mazarin, ce « sage pasteur » qui cent fois

Consola les bergers et sauva les troupeaux.

En louant sa modération Segrais veut-il le remercier de ne pas avoir tiré des Frondeurs une vengeance sanglante ?

Son âme humaine et douce et ses mains innocentes
Du sang de nos agneaux furent mêmes exemptes.

Acante, la paix enfin venue, aura des loisirs pour célébrer les charmes de Timarette, mais Eurilas, guéri de ses passions amoureuses, préfère consacrer sa Muse tout entière à la louange de Mazarin, car

Nommer une bergère aimable, jeune et belle,
Acante, c'est souvent la nommer infidelle.
Guéri, grâce au ciel, de ma triste langueur,
Ainsi qu'en ces beaux lieux la paix en mon cœur.
Acante, consacrons et nos cœurs et nos veilles
Aux grands labeurs de Jule, à ses rares merveilles.

Telle est la septième églogue, qui valut à son auteur les éloges rimés de Moisant de Brieux (1). En traitant ainsi un sujet bien peu pastoral par sa nature, Segrais n'offensait pas

(1) Moisant de Brieux, *Recueil de pièces*, p. 96.

les lois du genre telles qu'on les comprenait à son époque. Le voile allégorique dont il recouvrait ses personnages illustres était fort transparent, mais on avait le droit, à condition de maintenir l'illusion, de métamorphoser en bergers des personnages de la Cour : Virgile lui-même en avait fait autant.

Il fallait leur faire soutenir le double caractère de grands et de bergers. Segrais a su leur donner un air champêtre tout en leur attribuant la délicatesse des sentiments et la politesse des mœurs qui conviennent aux princes et aux courtisans. Le récit auquel il donne un cadre pastoral n'est pas plus véritablement champêtre que les personnages. Là encore il écoutait le goût de son siècle et les habitudes anciennes, qui permettaient une grande latitude dans le choix du sujet. Dans les *Réflexions sur l'églogue* qui paraissent dans les *Poésies diverses* de Segrais, on lit : « Suivant les principes que je viens d'établir, les Pastorales seront aussi utiles que les autres espèces de poèmes : il n'y aura rien de grand qu'elles n'embrassent. Elles adouciront les passions violentes ; elles feront connaître le désordre et le tumulte qu'elles portent dans l'âme ; sous le voile Pastoral elles insinueront les plus grandes vérités ; elles inspireront les maximes de la plus douce morale ; elles rendront hommage à la Divinité... ; elles inspireront d'innocens plaisirs, l'amour pour la vertu, l'horreur pour le vice » (1).

Le sujet de la huitième églogue n'est pas plus éloigné que celui de la septième, de ce qu'on considérerait au xvii^e siècle comme la province du genre pastoral. C'est un éloge, sous forme de dialogue entre Sapho et Eurilas, de l'Electrice de Bavière (2). Encore une fois, l'auteur se peint lui-même sous les traits du berger Eurilas ; ici encore, on voit apparaître son amour de la nature, de la tranquillité, du repos. Dépouillé de son patrimoine, il demeure content, car il sait

(1) Paris, 1733 ; VIII^e réflexion.

(2) Comme cette églogue semble être restée inédite, nous la reproduisons en entier, dans l'appendice.

jouir de la beauté d'un champ même s'il ne lui appartient plus :

Se plaigne qui voudra d'un destin rigoureux,
 Puisque je suis content, Sapho, je suis heureux.
 Si je voy moyssonner par des mains étrangères
 Les fertiles sillons que Jabouroient mes Pères ;
 Libre des tristes soins de l'avarre desir
 Je jouis en repos d'un honneste loisir.
 L'ombre m'est aussi douce au pied de ces grands hestres,
 Que s'ils étoient plantez des mains de mes ancestres ;
 Je me laisse endormir par le bruit des ruisseaux,
 Je me laisse éveiller par le chant des oyseaux.
 J'admire encore, Sapho, tes ravissans discours,
 Source des doux attraits, et des tendres amours.
 De ton art enchanteur les diverses merveilles
 Ravissent mon esprit, et charment mes oreilles.

Oserions-nous hasarder l'opinion que sous le pseudonyme consacré de Sapho, Segrais représente ici sa vieille amie, Mlle de Scudéry ? Son admiration pour les œuvres de cette romancière un peu proluxe est bien connue. Et n'est-il pas probable que le poète Acante, fidèle à Sapho, c'est encore une fois Pellisson, ami intime de Segrais ? C'est sous ces noms d'Acante et de Sapho que Mlle de Scudéry a rendue éternelle l'amitié réciproque qui était entre elle et Pellisson.

Pour accommoder le sujet à son cadre pastoral. Segrais a de nouveau recours à l'allégorie : Sapho et Eurilas deviennent une bergère et un berger qui chantent à l'envi les louanges de la nymphe Adelayde :

Vois comme à son nom seul déjà cesse la guerre
 Que les vents mutinez déclaroient à la terre !

Leurs éloges sont excessifs, à notre gré ; mais à côté de certaines exagérations, de certains traits précieux, il y a quelques vers qui respirent un amour sincère de la nature et de la simplicité.

Telles sont les huit églogues que nous devons à la plume

de Segrais. Bien qu'elles ne soient lues aujourd'hui de personne, elles ne sont pas dépourvues de mérite ; dans l'histoire littéraire, leur auteur reste par excellence le poète des églogues. S'il faut en croire le *Bolæana* (1), Boileau soutenait que l'églogue était un genre de poésie dans lequel la langue française ne pouvait réussir qu'à demi, et que presque tous les auteurs français y avaient échoué. Ils « n'avoient pas seulement frappé à la porte de l'Eglogue », selon son expression. Cependant, il exceptait de la règle générale Racan et Segrais, qu'il jugeait assez heureux pour avoir attrapé quelque chose du style pastoral. Pour Victor Hugo aussi Segrais est uniquement le poète des *Eglogues* :

J'aime, et je suis Segrais qu'on nomme aussi Tircis ;
Nous sommes sous un hêtre avec Virgile assis (2).

Les critiques l'ont jugé par le côté le plus saillant de son œuvre. Segrais ressuscitait un genre qui depuis Racan avait été à peu près inexistant ; il le renouvelait, il l'accommodait si bien au goût de son siècle que des savants fort distingués louaient sa naïveté gracieuse en le proclamant le digne émule de Théocrite et de Virgile.

Aujourd'hui même, en tant que poète bucolique, on ne placerait guère que Chénier au-dessus de Segrais. Sachons-lui donc gré d'avoir ouvert la voie à Chénier, et même à Alfred de Musset ; de nous avoir épargné les subtilités sentimentales et la métaphysique amoureuse des pastorales italiennes ; d'avoir sincèrement aimé la nature et d'avoir donné à ses bergers de convention des sentiments, non pas de galanterie pure, mais d'amour et même parfois de désespoir.

(1) p. 99.

(2) *Légende des Siècles* ; T. IV, p. 823.

II. Segrais poète galant

En publiant ses *Diverses Poésies* en 1658, Segrais prévient les critiques ; il est prêt à défendre ses églogues, qu'il a travaillées avec soin, mais il abandonne les autres ouvrages au « jugement qu'on en voudra faire », en disant : « Beaucoup de personnes qui les ont vû naistre, peuvent estre témoins qu'il y en a tel que i'ay fait dans une fort grande jeunesse ; et que ce n'estoit point dans la pensée qu'ils deussent jamais voir le jour. Mais, ayant vû que le libraires en avoient desia imprimé quelques-uns pleins de fautes, j'ay cru qu'il valoit encore mieux prendre le soin de les mettre en un meilleur estat, que de les abandonner de la sorte » (1). Nous avons déjà jeté un coup d'œil sur ceux qui paraissent antérieurs à son entrée chez Mademoiselle. Si nous remarquons « quelque élévation » dans les autres, « ce ne peut estre, dit Segrais dans sa dédicace à Mademoiselle, que par quelque participation des belles lumières que je découvre tous les jours dans les moindres paroles de Votre Altesse Royale » (2). Elles sont nombreuses, ces pièces galantes, et de qualité fort inégale. Certaines, comme la plupart des élégies, sont froides et monotones ; on les passera sous silence. D'autres, au contraire, font preuve d'une finesse malicieuse mais élégante, qui est de très bon ton. Pour nous, cependant, le plus grand intérêt de ces bagatelles, c'est que Segrais y peint une cour élégante et portée au plaisir ; grâce à lui, nous devinons comment on s'amusait dans l'entourage de Mademoiselle et du jeune Louis XIV.

Les sonnets ne valent guère mieux que les élégies : on s'arrête à certains à cause de leur sujet. Dans celui qui commence :

Sous les verts oliviers dont, par sa vigilance,
L'heureux Jule enrichit nos champs délicieux (3),

(1) *Au lecteur.*

(2) *Ibid.*

(3) *Poésies*, éd. 1823 ; p. 189.

il loue Mazarin et le jeune roi d'avoir donné la paix à la France. Dans un autre qui paraît parmi les *Elogia Julii Mazarini Cardinalis* (1), mais qui n'a pas été recueilli dans les éditions de Segrais, notre auteur exprime encore une fois son admiration du ministre qu'il a autrefois chansonné. Il le compare à un pilote qui, évitant tous les écueils, a su garantir du naufrage la barque qu'on lui a confiée et qui, en mourant, tend au jeune roi victorieux le timon du navire. Le sonnet qui commence :

Daphnis vient de mourir, Daphnis de qui l'enfance
Donnoit déjà les fruits de l'âge le plus mûr (2),

fut fait en 1654, à l'occasion de la mort de Pierre, fils de son ami Moisant de Brioux ; ce garçon, en sortant du collège, fut assassiné dans les rues de Caen. Dans des vers qui font plus d'honneur à son cœur qu'à son talent de poète, Segrais, vivement touché, tient à exprimer sa douleur au père éprouvé. Quant aux autres sonnets, ils ne réussissent qu'à être vides et ennuyeux.

Certains des madrigaux seraient dignes d'un Mascarille ou d'un Trissotin. Quelques-uns nous rappellent les relations de notre auteur avec des personnages fort importants, Mme de Sévigné, Mlle de Montpensier, la comtesse de Fiesque, mais la plupart n'ont plus aucun intérêt. C'est de telles bagatelles qu'étaient faits les « jolis commerces de prose et de vers » que le xvii^e siècle goûtait si fort. Les Précieuses qui se passionnaient pour « ..un madrigal sur une jouissance, ..des stances sur une infidélité », trouvaient sans doute grand plaisir à lire des madrigaux qui avaient pour prétexte une rêverie, une personne endormie, des cheveux donnés, une maladie. Pour nous, ils sont simplement fades et souvent stupides. Nous leur préférerions la verve parfois un peu hardie des épîtres galantes de la première manière. L'oreille déli-

(1) publiées à Paris en 1664.

(2) *Poésies*, éd. 1823, p. 196.

cate d'une parfaite Précieuse y trouvait peut-être ici et là un mot, une allusion susceptible de la choquer. Assagi par la fréquentation des salons, Segrais échangea la gaieté badine de sa jeunesse contre une élégance raffinée jusqu'à devenir artificielle. A notre avis, il ne gagna pas au change.

Faisons exception pour ses *Stances sur la Carte de Tendre*, qui parurent dans le *Recueil* de Sercy, au commencement de 1656. N'oublions pas que Segrais avait été lui-même victime de cet engouement pour la géographie amoureuse. Il en était cependant bien revenu, et, ne se laissant pas aveugler par son amitié pour Mlle de Scudéry, il saisit cette occasion d'exercer, fort à propos, son esprit railleur. Dans son genre, ce badinage élégant est une véritable réussite.

Estimez-vous cette Carte nouvelle
Qui veut de Tendre enseigner le chemin ?

demande le poète qui ne l'a pas trouvée très efficace :

Pour adoucir une beauté cruelle
Je m'en servois encore ce matin ;
Mais croyez-moi, ce n'est que bagatelle.

La route est trop longue, et mal indiquée ; on risque de s'égarer :

Car Petits Soins ne va qu'à Révérence,
Et Jolis Vers, pris souvent pour chansons,
Malaisément mène à Reconnoissance,
Et va plus droit aux Petites Maisons.

Mlle de Scudéry passe sous silence la route la plus évidente et la moins dangereuse :

Le grand chemin et le plus sûr de tous,
C'est par Bijoux.

Plus aucun souci amoureux, aucune incertitude, à qui connaît cette ville magique :

Oubliez donc cette trop longue route,
Ne retenez que le nom de Bijoux,

Avec lui seul vous parviendrez sans doute ;
Car si d'abord Tendre ne s'offre à vous,
Séjournerez-là, quoique le séjour coûte,
Tendre viendra jusques au rendez-vous ;
Le grand chemin et le meilleur de tous,
C'est par Bijoux.

Jusque dans ses chansons, nous préférons le Segrais légèrement sceptique et malicieux au Segrais doucereux, amant toujours malheureux d'Isis, de Philis, d'Isménie, de combien d'autres ! S'il faut prendre à la lettre l'épilogue qu'il a fait paraître à la fin de ses poésies, il aurait été

Plus possédé d'Amour qu'inspiré des Neuf Sœurs.

Quoi qu'il en dise, quoi qu'en dise Brédif, la plupart de ses chansons ne nous frappent pas par leurs accents de sincérité. Elles sont bien trop fortement marquées de l'empreinte de l'amour précieux qui régnait alors en souverain dans les salons, où l'on s'ingéniait à quintessencier les sentiments. Il serait difficile de soutenir, par exemple, que cette bagatelle soit l'œuvre d'un homme « possédé d'amour » :

Quoi donc ! jamais vous n'entendrez
Que je languis, que je meurs, que j'espère !
Ah ! n'en croyez, Philis, que ce que vous voudrez ;
Mais laissez-moi le plaisir de le dire.

Les amoureux de Segrais sont presque toujours des amoureux de salon, qui languissent en prison, chargés de fers, de chaînes, consumés par des feux, par des flammes, qui se plaignent de leur martyre, pleurent, soupirent, gémissent, condamnés par le respect à un silence éternel et qui restent malgré tout d'une fidélité vraiment touchante.

Que tes lois, Amours, sont cruelles !
Malheureux sont les cœurs que tu peux enflammer !
Plus malheureux encor ceux qui se sont fidèles ;
Mais qui peut vivre sans aimer ?

Voilà en quelques vers la philosophie sentimentale de Segrais. Les chansons ne sont, pour la plupart, que des adaptations ingénieuses de ce refrain, ce qui n'empêche pas qu'elles soient parfois charmantes.

Celle qui commence :

Depuis qu'à Philiste
Mon cœur j'engageai (1).

est musicale, avec une douceur très heureuse.

On pleure, on s'ennuie,
On souffre en aimant ;
Mais quelle autre vie
Passe plus gaïement ?

demande le tendre poète, qui conclut philosophiquement :

Ainsi s'en vont mes amours
Avecque mes plus beaux jours.

Dans une petite chanson qu'on trouve parmi les manuscrits de Conrart (2), Segrais revient de nouveau sur ce thème :

Je sais le martyre
Qu'on souffre en aimant ;
Mais on a beau dire
Ce cruel tourment
Est toujours charmant.

Son talent de versificateur se manifeste encore très heureusement dans l'éloge, adroitement tourné, de Mme de Thianges :

Les cyprès
D'ici près
Soudain
Ont fleuri de jasmin ;
Toute chose
Se change en rose,

(1) *Poésies*, p. 205.

(2) T. XI, p. 543. V. APPENDICE.

Et les eaux
De ces ruisseaux
Sont la fleur d'orange,
Depuis le jour
Qu'on voit Thyange
Dans ce beau séjour.

Les vers suivants, paraît-il, plaisaient même à Despréaux :

Doux ruisseaux, coulez sans violence ;
Rossignol, ne vante plus ta voix ;
Taisez-vous, zéphyrs, faites silence :
C'est Iris qui chante dans ces bois.

Toutes les chansons de Segrais ne valent certainement pas celles que nous venons de citer. Il y en a beaucoup de plus fades, d'artificielles, de banales. Elles portent trop sûrement l'empreinte de la société où elles sont nées, société raffinée jusqu'à l'affectation, préoccupée de métaphysique amoureuse trop peu sincère. Sachons gré à notre poète si un naturel talent de versificateur, sa douceur de cœur, sa délicatesse d'esprit lui permettent d'échapper parfois à cette ambiance un peu trop précieuse pour nous donner de petits badinages charmants.

III. Segrais poète dramatique

Cet esprit léger n'avait aucun talent pour le théâtre. Il paraît que sa tragédie sur la *Mort d'Hippolyte*, restée inédite, fut présentée sur la scène : elle n'eut aucun retentissement. Comme elle est aujourd'hui introuvable, il nous faudra juger du talent dramatique de notre auteur par l'*Amour guéri par le temps*, « tragédie lyrique » qui ne fut jamais représentée et ne fut imprimée qu'après sa mort. Une lettre d'un certain des Champs à Condé (1), fixe à peu près la date de la composition de cette pièce :

« Mme de Lafayette m'a dit..... que dans peu de jours elle me donneroit trois actes d'un opéra de Roland commencé par M. de Segrais il y a 8 ou 9 ans et qu'il n'a point achevé. S'il l'avoit esté elle croit qu'à en juger par ce qui est fait il auroit esté fort au dessus de celui de Quinault... »

Quelques jours plus tard, des Champs lui expédie l'opéra, avec la recommandation de le rendre, car il n'en existe pas d'autre copie (2).

L'abbesse de Fontevrault, sœur cadette de Mme de Montespan, s'y intéressait très vivement. Elle écrivait le 7 janvier 1687 à Segrais :

« ... J'ai veu la fin de vostre opéra où i'ai trouvé beaucoup d'invention, et le mesme agrément que dans le reste de la pièce, qui est beaucoup dire comme vous savés, ie m' imagine que vous avés fait quelque autre entreprise nouvelle, quand on a le goust et le talent que vous avés on ne demeure point oisif et on auroit grand tort de l'estre, il me semble Monsieur que vous me devriez un peu mieux informer la dessus que vous ne faites, quand vos ouvrages devroient estre cachés vous ne doutés pas ie croi de ma discrétion et vous savés d'ailleurs que j'ai tant de goust pour ce qui vient de vous que je mérite tout au moins par là d'en avoir connessance... » (3).

(1) Publiée par H. Ashton, *Mme de La Fayette*, p. 109 (Paris 23 janvier 1685).

(2) *Ibid.*

(3) B. N. *ms. fr.* 24, 991, f^o 217.

Deux ans plus tard (1) elle lui écrivait encore sur ce même sujet :

« Je croy Monsieur que Mme de la Fayette vous aura témoigné l'envie que j'ai de revoir vostre petite opéra que le roland qui se publie à l'heure qu'il est fait admirer de nouveau à ceux à qui vous l'aviés fait voir, sy vous voulés bien m'en confier une copie Mme de La Fayette me l'a pourra faire venir très sûrement et je vous promets d'estre fidelle jusqu'au scrupule à n'en faire que l'usage que vous me voudrés prescrire... »

Le 20 juin 1689, elle le remercie de la communication de cet ouvrage :

«... Je renvoye le petit opéra à Mme de la Fayette après en avoir tiré une copie suivant vostre permission, je vous supplie de ne pas craindre que j'en fasse jamais un mauvais usage, j'observerai au pied de la lettre ce que vous m'avés prescrit la-dessus et pour rien du monde je n'i voudrois manquer, j'ai esté plus charmée encore que la première fois de ce petit ouvrage et je trouve aussi bien que Mme de la Fayette que celui du Quinault lui a donné un nouveau lustre, j'avoüe que j'aurois de la joie qu'il devint public... » (2).

Nous comprenons, sans le partager, leur enthousiasme pour cet ouvrage. Le goût du temps était aux allégories doucereuses, et aux panégyriques outrés des actes les moins louables de Louis XIV. Lulli, du moins, n'admirait pas outre mesure cette tragédie, mais c'était, d'après le *Segraisiana*, pour des raisons toutes personnelles. Le célèbre musicien, qui avait cru autrefois recevoir un affront de Segrais, se vengea de la manière suivante : quand le poète lui demanda de composer la musique de sa pièce, il la garda trois mois entiers avant de la renvoyer, disant qu'il n'avait pu y travailler, les vers étant durs et rebelles au chant. Cette vengeance assez mesquine découragea Segrais qui ne s'obstina pas à faire présenter son ouvrage.

Ce ne sont pas les vers que nous critiquerions spéciale-

(1) *Ibid.*, f° 221 ; 13 fév. 1689.

(2) *ibid.*, f° 223.

ment. C'est plutôt la disposition de toute la pièce. Le sujet est pris, soi-disant, dans l'histoire ; Nebelon, le protagoniste, est fils de Childebrand, frère légitime du bâtard Charles Martel. Grâce à ce personnage, Segrais, habile courtisan, saura amener adroitement un éloge du roi. Comme il lui est souvent arrivé ailleurs, il sacrifie l'illusion, quelque faible qu'elle soit, à des flatteries qui nous semblent serviles.

Ainsi le Temps annonce à Nebelon :

Tu vois dans le passé tes illustres aïeux
Des aïeux de ton roi tirer leur origine ;
Je n'oserois finir cette race divine,
Moi qui mets fin à tout.

Nebelon, le temple du Temps ouvert devant lui, voit cependant que la lignée de Charles Martel s'éteint ; le Temps lui révèle que c'est la descendance légitime qui accèdera au trône :

Bien loin d'anéantir un sang victorieux,
Vois ce sang épuré, ce sang plus glorieux,
En toi renouveler une tige plus belle,
Une tige éternelle.

Parmi tous ses descendants, l'un d'eux se distingue particulièrement ; Nebelon, émerveillé, demande son nom, et le Temps répond par un panégyrique du roi immortel :

En Louis seul tu vois
Le modèle parfait des héros et des rois.
Jamais mortel n'aura le Temps plus favorable.
Pour lui seul complaisant, pour lui seul immuable,
Mon vol devancera ses vœux,
Et pour faciliter ses exploits glorieux,
Je forcerai les destinées.
Les momens seront jours, les jours seront années.
Il ne sera pour lui ni neige ni glaçons ;
Il se rendra l'arbitre des Saisons,
Et de son règne illustre écartant tous obstacles,
Des siècles ne sauroient faire autant de miracles.

Il fallait être habile pour introduire ainsi l'éloge du roi Louis XIV dans une action qui se place au VIII^e siècle, pendant les guerres contre les Sarrasins. L'unité d'action est à peu près inexistante. Le thème principal est la rivalité amoureuse des deux héros Renaud et Roland, épris tous deux de la belle Angélique qui n'aime que le beau guerrier Médor et est aimée de lui. Comme dans tous les romans de l'époque, la situation se complique par l'amour de Zoraïde pour ce même Médor. Voilà les principaux personnages humains ; les autres seront des personnifications allégoriques de la Discorde, du Temps, du Dédain, etc.

La belle Angélique, sous les ordres du magicien Atland, sème la discorde dans le camp français en excitant la rivalité de Renaud et de Roland. Renaud jugeant impossible de gagner le cœur de sa belle, enfin appelle à son secours le Dédain, qui descend du ciel pour le consoler.

Le cas de Roland est plus grave. Il est tourmenté par ce monstre détestable qu'est

.....la jalousie aux yeux toujours ouverts,
Pour voir tout de travers.

Cependant, le Temps et l'amour de la gloire finissent par le guérir :

L'Amour règne absolu sur tout ce qui respire ;
Mais le Temps tient l'Amour sujet à son empire.

Dans ce récit s'intercale l'histoire d'Angélique et de Médor. Atland, le magicien, à la prière de Zoraïde, la rend semblable à sa rivale :

Du moins rends-moi semblable
Au seul objet que Médor trouve aimable.
Que je paroisse Angélique à ses yeux,
Je l'entendrai me dire qu'il m'adore.

La vraie Angélique voit son fidèle Médor faire la cour à Zoraïde, mais grâce à un anneau qu'elle possède elle peut

faire disparaître l'enchantement. Médor quitte alors la fausse Angélique en disant brutalement :

Vous êtes Zoraïde et je vois Angélique.

Cette dernière l'accueille par ces mots singuliers :

Rentre en mes fers, Médor !

et la pauvre Zoraïde, dépitée, préfère la mort aux tourments de l'amour.

Voilà, au milieu de palais enchantés qui apparaissent et disparaissent avec une étonnante facilité, des grottes magiques où l'on voit tantôt les âmes torturées des amants infidèles, tantôt le spectacle de toute l'histoire de France, avec des troupes de démons, d'âmes en peine, des chœurs de Zéphyr, d'Heures, de Saisons, de Plaisirs, pour ne rien dire des troupes de Paladins, de rois captifs, de Catalans et de Catalanes, une pièce qu'il aurait été bien difficile de monter. Avec cela, l'intrigue est très décousue, les différents épisodes sont mal enchaînés, les personnages tant humains qu'allégoriques, ne sont que des pantins. Les ballets dont la pièce est abondamment pourvue, la musique, les vers assez coulants auraient peut-être valu à cet opéra quelque succès sur la scène du xvii^e siècle. Ils ne justifient pas à notre avis, l'admiration des amis de Segrais ; nous dirions au contraire que la poésie dramatique n'est assurément pas son fort, et que ce genre ne lui doit rien.

IV. Segrais nouvelliste

Les longs romans héroïques avaient été en pleine vogue pendant la première moitié du xvii^e siècle. Un tel engouement ne fut pas sans entraîner une réaction. On note aux environs de 1650, une véritable poussée vers le roman réaliste qui, depuis de longues années déjà, se développait lentement au second plan. Il ne craint pas de nous montrer le revers de la médaille ; au lieu de nous présenter sous un transparent voile antique les brillants dehors de la vie de la cour, au lieu de nous faire entrer incessamment dans la compagnie des héros, des princes et des empereurs, il dépeint la canaille des quartiers populeux de Paris. Ces romans étaient relativement courts et donnaient, mieux que les grands romans, l'illusion de la vie. Pas plus que les autres, cependant, ils n'y réussissaient pleinement : ils ne représentaient qu'un aspect de la vie, ne disaient qu'une partie de la vérité.

A peu près simultanément il se produisit à l'intérieur même des grands romans une évolution intéressante. On commençait à comprendre que le roman devait être une peinture de mœurs contemporaines ; afin de donner plus de vie à leurs productions romanesques, sans toutefois rompre avec les vieilles traditions, certains auteurs y présentèrent des courtisans de Louis XIV affublés à l'antique, et firent parler des Grecs et des Romains comme des Précieux de 1650 ou 1660. Voilà donc une première modification.

Segrais franchit la deuxième étape. Il voit que le roman est trop long, trop loin de la vie, et qu'on commence à le trouver ennuyeux. Les héros de la Fronde avaient mené une vie turbulente, pleine de péripéties romanesques, qui leur avait fait goûter les aventures extravagantes des héros de roman. Depuis que la paix est venue, ces récits d'aventures héroïques ne répondent plus à l'expérience personnelle des lec-

teurs. Segrais avait assisté à la lecture du *Roman Comique* de son ami Scarron, qui s'exprimait ainsi sur les romans (1) :

« ...De la comédie on vint à parler des romans. Le conseiller dit qu'il n'y avait rien de plus divertissant que quelques romans modernes ; que les Français seuls en savaient faire de bons ; mais que les Espagnols avaient le secret de faire de petites histoires, qu'ils appellent Nouvelles, qui sont bien à notre usage et plus à la portée de l'humanité, que ces héros imaginaires de l'antiquité, qui sont quelquefois incommodes à force d'être honnêtes gens : enfin, que les exemples imitables étaient pour le moins d'aussi grande utilité que ceux que l'on avait presque peine à concevoir. Et il conclut, que si l'on faisait des nouvelles en français, aussi bien faites que quelques-unes de celles de Michel de Cervantes, elles auraient cours autant que les romans héroïques ».

C'est Segrais qui mettra les nouvelles à la mode. Il n'est cependant pas le premier en France à aborder ce genre. Bien avant l'introduction des nouvelles tirées de l'espagnol, depuis le xvi^e siècle même, il y avait eu en France de courts récits historiques imités de l'italien de Bandello. Segrais n'est pas non plus le premier à faire des nouvelles spécialement *françaises*, car dès 1623 Sorel avait publié un recueil de *Nouvelles Françaises*. Leur auteur, cependant, qui n'y reconnaissait presque rien excepté le titre ne voulait pas les donner sous son nom (2). Segrais au contraire prendra le nouveau genre très au sérieux, lui donnera, dans la préface de ses *Nouvelles Françaises ou Divertissements de la Princesse Aurélie* (3), des règles et une forme, et dressera, dans les discussions qui suivent le récit de chaque histoire, ce qu'on pourrait appeler la *poétique de la nouvelle*, en la séparant définitivement de celle du roman.

Dans ce recueil d'histoires, Segrais joue le rôle qu'il aimait toujours à remplir, celui de conseiller littéraire des

(1) *Roman Comique*, p. 129. ,

(2) Sorel, *Nouvelles Françaises* ; Avis au Lecteur.

(3) L'édition *princeps* est de 1656.

grandes dames. Le théâtre de l'action, c'est le château des Six-Tours, autrement dit le château de Saint-Fargeau, à l'époque de « la première année de la majorité du Prince victorieux qui gouverne aujourd'hui la France », c'est-à-dire en 1652, puisque les rois atteignaient la majorité à l'âge de 14 ans. Six grandes dames, exilées à la campagne, passent six jours de suite à raconter des histoires. De cet Hexaméron, imité de l'Heptaméron de Marguerite de Navarre, Segrais voudrait passer pour n'être que le metteur en œuvre.

N'osant nommer les illustres interlocutrices, il les fait connaître, dans un avant-propos, sous des noms empruntés. La princesse Aurélie, qui possède au plus haut point toutes les qualités, et qui donne son nom au recueil, est bien entendu la Grande Mademoiselle. Pour l'identité des autres il ne faut pas se fier à la clef de la *Bibliothèque des Romans* (1), qui est évidemment fausse. L'agréable Gélonide, avec son air galant et sa gaité spirituelle, est l'ancienne protectrice de Segrais, la comtesse de Fiesque ; la charmante Fronténie, belle, gaie et nonchalante, est Mme de Frontenac ; Mme de Valençay paraît dans cette galerie de portraits sous le nom de l'aimable Aplanice ; Mme de Choisy y figure comme l'incomparable Uralie, dont Segrais loue le jugement ; la marquise de Mauny est la spirituelle Silérîte qui « sçait ce qu'elle n'aprit jamais », comme les gens de qualité de Mascarille. Dans une campagne charmante, qu'elles comparent au pays de l'*Astrée*, ces grandes dames se mettent à parler romans.

Aurélie déclare que jusqu'ici cette lecture ne l'a pas beaucoup occupée, mais qu'elle ne voudrait pas la censurer, voyant qu'elle fait les délices de tant de gens d'esprit. Les romans ont de l'utilité surtout quand la couleur locale et les faits de l'histoire y sont consciencieusement rapportés :

« Les beaux Romans ne sont pas sans instruction, quoy

(1) Août, 1775 ; p. 156-161.

qu'on en veuille dire, principalement depuis qu'on y mesle l'Histoire, et quand ceux qui les escrivent, sçavans dans les mœurs des Nations, imaginent des aventures qui s'y rapportent, et qui nous en instruisent » (1). Elle louait particulièrement l'*Astrée*, le *Polexandre* et la *Cassandre* ; les caractères variés et les aventures surprenantes de *Cléopâtre* lui plaisaient, comme ils devaient plaire plus tard à Mme de Sévigné ; l'admirable variété et les « délectables et tout à fait instructives conversations » du *Grand Cyrus* attiraient ses éloges, comme aussi les portraits, ces « différentes images où chacun peut se contempler » (2). Cependant, elle est choquée par le manque de vraisemblance de certains romans : « Les grands revers que d'autres ont quelquefois donnez aux vérités historiques, ces entreveües faciles, et ces longs entretiens qu'ils font faire dans des Ruelles entre des hommes, et des femmes, dans des Pays où la facilité de se parler n'est pas si grande qu'en France, et des mœurs tout à fait Françaises qu'ils donnent à des Grecs, des Persans, ou des Indiens, sont des choses qui sont un peu éloignées de la raison » (3). Sous un travestissement à l'antique ou à l'orientale les personnages, de cœur, d'esprit, de mœurs, sont presque toujours des Français. Pourquoi ne le seraient-ils pas aussi de nom ? « Le but de cet art étant de divertir par des imaginations vray-semblables et naturelles, je m'estonne que tant de gens d'esprit qui nous ont imaginé de si honnestes Scythes, et des Parthes si généreux, n'ont pris le même plaisir d'imaginer des Chevaliers, ou des Princes François aussi accomplis, dont les aventures n'eussent pas esté moins plaisantes » (4). Fronténie proteste : « Il n'y auroit guère plus d'incongruité de donner des mœurs Françaises à un Grec, que d'appeler un Français M. Pisandre, ou M. Ormedon,

(1) *Nouvelles Françaises*, T. I, p. 18.

(2) *ibid.*, p. 19.

(3) *ibid.*, pp. 19-20.

(4) *ibid.*, p. 26.

comme ces gens dont on n'a jamais ouï parler à Poitiers dans la Comédie du Menteur » (1). Quant à donner aux personnages français des noms français, il n'en pourrait être question car, affirme-t-elle, « naturellement les François aymeroient mieux un nom d'Artabaze, d'Iphidamante ou d'Orosmane qu'un nom de Rohan, de Lorraine ou de Montmorency » (2).

Gélonide, qui n'admet pas cette objection, dépasse la pensée même d'Aurélie. Non seulement elle voudrait ramener le roman en France, mais elle voudrait le rapprocher de la vie journalière et contemporaine en y introduisant des événements de l'histoire moderne. Elle allègue l'exemple des Espagnols, dont les nouvelles ne sont pas plus désagréables pour avoir des héros qui s'appellent Richard ou Laurens. « Je vous assure, dit-elle que ce n'est que faute d'invention ; nous avons des noms de terminaison françoise aussi agréables que les Grecs ou les Romains, et qui pourroit venir à bout de trouver des aventures extrêmement naturelles, tendres et surprenantes, je croy que nous les aymerions autant passées dans la guerre de Paris que dans la destruction de Troye » (3).

Uralie croit qu'il serait difficile de réconcilier le romanesque avec la vraisemblance. Comme ses contemporains, elle est incapable de comprendre que la vérité du roman soit universelle : elle la comprend comme une vérité particulière. « Il me semble, dit-elle, que comme l'éloignement des lieux, l'antiquité du temps rend aussi les choses plus vénérables, outre que si l'on nous racontoit quelque chose de ce temps icy, qui fust un peu mémorable, il y auroit à craindre que personne n'en voulust rien croire ; parce que si l'on décrivoit ces Héros comme des gens que nous voyons dans le

(1) *ibid.*, p. 21.

(2) *ibid.*, p. 20.

(3) *Ibid.*, p. 22.

monde, on s'estonneroit de n'en avoir point ouï parler » (1). C'est justement cela. Uralie voyait toujours se débattre dans les romans ou des héros de l'antiquité dont les exploits étaient consacrés par l'histoire, ou, déguisés à l'antique, des héros modernes dont tous les lecteurs bien informés connaissaient les aventures. Cette conception du héros avait été léguée au roman par le poème épique, en même temps que ses fameuses règles. Pour remédier aux difficultés qui en résultent, Aplanice suggère qu'on introduise comme héros de roman de simples particuliers, dont l'exemple sera très salutaire : « Comme ces choses sont escrites, ou pour divertir, ou pour instruire, qu'est-il besoin que les Exemples qu'on propose, soient tous de Roys ou d'Empereurs, comme ils le sont dans tous les Romans ? Un particulier qui les lira, conformera-t-il ses entreprises sur des gens qui ont des Armées, dès qu'il leur plaist ? ou sa libéralité sur des personnes qui prodiguent les Pierreries ; car les Diamans ou les grosses Perles ne manquent jamais aux Héros mesmes qui ont perdu leur Royaume » (2). Elle permettrait au roman d'aborder hardiment tous les sujets d'actualité : « Combien... est-il venu d'avantures à nostre connoissance qui ne seroient point desagrees si elles étoient écrites ? Sçait-on toutes les actions particulières ? Je ne voudrois pas faire donner une Bataille où il ne s'en est point donné : Mais a-t-on publié tous les accidens qui sont arrivez dans celles qu'on a donnéez ? A-t-on divulgué toutes les galanteries qui se sont faites dans la vieille Cour, et sçaura-t-on toutes celles qui se font aujourd'huy ? » (3). Voilà, avec un réel souci de vérité, un champ nouveau ouvert au roman, ou, si l'on veut, à la *nouvelle* qui, supplantant le vieux roman, se développe à son tour pour former le roman moderne.

Les interlocutrices de Segrais s'engagent à « raconter

(1) *Ibid*, pp. 22-23.

(2) *Ibid*, p. 24.

(3) *Ibid*, p. 23.

les choses comme elles sont, et non pas comme elles doivent être » (1), distinguant nettement ainsi entre le roman et la nouvelle. Le roman, dérivé de l'épopée, en conserve en partie le caractère : il « écrit ces choses comme la bienséance le veut, et à la manière du Poète » (2). Son but étant d'instruire, il doit garder « une Justice exacte pour honorer chacun selon son mérite » (3). Le vice y doit être toujours châtié, la vertu inévitablement récompensée. « Laissons à l'Histoire, dit en 1734, Lenglet du Fresnoy, à traverser les hommes vertueux, à détrôner les bons Princes, à faire prospérer les Tyrans... elle n'a que trop l'occasion de s'en acquitter : Mais le Roman doit faire tout le contraire, la vertu y doit être honorée, la probité s'y doit faire estimer des Princes, la sagesse y être récompensée » (4).

Le but de la nouvelle de Segrais est plus réaliste. Aurélie est d'avis que « la nouvelle doit un peu davantage tenir de l'histoire et s'attacher plutôt à donner des images des choses comme d'ordinaire nous les voyons arriver, que comme nostre imagination se les figure » (5). Segrais a donc la prétention de faire des nouvelles historiques vraisemblables. Au xvii^e siècle les auteurs n'étaient aucunement d'accord sur ce qui constituait la vraisemblance. La plupart d'entre eux s'imaginaient, comme Georges de Scudéry (6), en avoir rempli toutes les conditions dès que les fondements de leurs ouvrages étaient appuyés sur l'histoire, et que les choses étaient présentées d'une telle manière qu'on ne pût y

(1) *Ibid.*, p. 165.

(2) *Ibid.*

(3) Sorel, *Connaissance des bons livres*, p. 177.

(4) Lenglet du Fresnoy, *Usage des Romans*, T. I, p. 210.

(5) *Nouvelles Françaises*, T. I, p. 166.

(6) En 1641, dans sa Préface d'*Ibrahim*, il formule une théorie de la vraisemblance obtenue par le moyen de l'histoire :

« J'ai essayé de ne m'en esloigner jamais : j'ay observé pour cela les mœurs, les costumes, les loix, les religions et les inclinations des peuples : et pour donner plus de vray-semblance aux choses, j'ay voulu que les fondemens de mon Ouvrage fussent historiques, mes principaux personnages marquez dans l'histoire véritable comme personnes illustres, et les guerres effectives. C'est sans doute par cette voye que l'on peut arriver à sa fin : car lorsque le mensonge et la vérité sont confondus par une main adroite, l'esprit à peine à les démesler, et ne se porte pas aisément à détruire ce qui luy plaist ».

contredire. Dans la pratique sinon dans la théorie, Segrais subit encore l'influence de cette conception. Sorel montrera, en 1671, à quel point elle est fausse. Pourvu que le romancier présente, sans miracles ni magie, les aventures d'un personnage historique, il s'imagine faire preuve d'un grand attachement à la vérité historique, dit Sorel. Qu'on se méfie de chercher à apprendre l'histoire dans ces livres ; c'est le bon moyen de l'oublier, quand on la sauroit, car tout, sauf le cadre, y est faux. « La plupart nomment des villes qui ne furent jamais, et font aller des hommes d'un lieu à un autre dans la vingtième partie du temps qu'il y faudroit. Quelques-uns leur font faire des voyages continus par mer, sans penser à l'interposition de la Terre, comme celui qui fait passer un vaisseau de la mer Caspienne dans la Méditerranée... De plus, ils joignent des hommes qui n'ont point esté d'un même temps, ny d'un même païs, déguisant leur naissance et leur condition, et quoy qu'ils les fassent passer en diverses contrées, on ne voit point qu'ils soient en peine d'entendre le langage des Gens avec qui ils conversent, comme s'ils avoient sceu toutes langues... Au reste les Auteurs de tels livres savent si peu les coutumes des Nations, qu'ils les décrivent toutes de mesme manière, donnant de la douceur et de la civilité à des Scythes et à des Indiens » (1). En choisissant des sujets modernes, les romanciers pourraient faire des ouvrages vraisemblables ; ils se gardent cependant de le faire, parce que leurs défauts sauteraient aux yeux de tous : « On pourroit dire que s'ils savent si peu comment il faut composer des livres à l'antique, ils en devraient faire qui fussent entièrement à la moderne, sans les troubler par un mélange monstrueux. Mais ils n'ont garde de l'entreprendre pour la difficulté qu'ils y trouvent ; s'ils vouloient raconter des choses comme arrivées en ce temps-cy, ils auroient beaucoup de peine à garder la bienséance. Cha-

(1) Sorel, *Connoissance des bons livres*, p. 105.

cun s'en establiroit juge, et en connoistroit les défauts ; au lieu qu'en décrivant des choses anciennes et hors de connoissance, observées mesmes dans des païs qui ne furent jamais, ils y employent des Loix et des Coustumes si bizearres qu'ils veulent, sans craindre d'en estre repris » (1). Segrais est un des rares esprits hardis qui prennent l'initiative de ramener le roman, par l'intermédiaire de la nouvelle, à la vie française contemporaine ; il n'y réussit qu'à demi.

Le roman, fondé sur l'histoire, était vrai pour le fond, mais invraisemblable ; la nouvelle, entièrement imaginée et quant à la fiction et quant aux personnages, pouvait être vraisemblable sinon vraie. Celles de Segrais ne le sont pas toujours, bien que ses contéuses enveloppent leur récit d'un léger cadre historique. Cependant, dans ces *Nouvelles Françaises* se trouve esquissée déjà la théorie de tout le roman moderne, avec ses événements contemporains, ses personnages de moyenne condition, ses situations tirées de la vie réelle et intime, son souci de vérité et d'actualité. Un coup d'œil sur le détail des *Nouvelles* nous montrera dans quelle mesure Segrais applique au genre romanesque les principes qu'il énonce ainsi dans sa préface.

C'est à Aurélie que revient l'honneur de conter la première nouvelle, *Eugénie, ou la force du destin*. Au cours d'un voyage en Italie, le comte d'Aremberg, un Allemand, est attaqué par des bandits et un jeune Français, le comte d'Almont, vient à son secours. Il naît entre eux « une des plus parfaites amitez qui jamais ait esté entre deux jeunes gens » (2), et ils voyagent partout ensemble jusqu'au moment où Aremberg est rappelé par ses parents. Almont, ne se plaisant plus à Rome depuis le départ de son ami, revient à Paris. A la cour tout le monde lui conseille de se marier ; il s'y résout, mais contre son gré : « Il eut un peu de peine à se

(1) *Ibid*, p. 109-110.

(2) *Nouvelles Françaises*, T. I, p. 31.

résoudre d'accepter si jeune un joug qu'il avoit tousjours ouy dire qu'on ne peut trop longtemps éviter ; mais enfin songeant qu'il estoit nécessaire pour le bien de ses affaires,... plein d'estime et de respect pour la belle personne qu'on luy proposoit, il se résolut de s'engager à sa recherche. C'étoit une des plus belles personnes de la Cour, héritière d'une riche famille et de qualité, comme luy : Si bien que n'ayant de son costé aucun de ces défauts qui peuvent donner de l'aversion à une femme, et sa maîtresse estant sous le pouvoir de son Pere, ce fut une chose qui ayant esté goustée par leurs communs amis, fut conclüe et arrestée en fort peu de temps » (1).

Sur ces entrefaites, Aremberg arrive à Paris accompagné d'un gouverneur qui l'installe dans le quartier du Louvre, juste devant Saint-Germain-l'Auxerrois, le jour même où son ami se mariait et au moment précis de la cérémonie. Entrant dans l'église, il tombe éperdument amoureux de la mariée et devient affreusement jaloux de celui qui l'épouse. Voilà une coïncidence très heureuse pour la conduite de l'intrigue, mais fort difficile à admettre. Il s'engage alors dans le cœur d'Aremberg entre l'amitié et la jalousie un combat dont Segrais nous fait une peinture tout à fait poignante. La raison s'oppose en vain à la passion, car « l'homme n'est pas libre d'aimer ou de n'aimer pas comme il lui plaît » (2). Il se résout à ne plus revoir Almont, mais hélas ! l'homme ne peut rien contre sa destinée. Le lendemain même il rencontre la jeune comtesse à la messe. Une troisième coïncidence le décide à ne plus lutter contre le sort qui a voulu que la belle comtesse soit assise dans une loge à côté de la sienne au théâtre. « Depuis ce temps-là son amitié eut beau combattre, elle n'en put revenir. Ah ! dit-il soudain en luy-mesme, il faut que l'amour triomphe, puisque le destin s'en

(1) *Ibid.*, p. 33.

(2) *Ibid.*, p. 45.

mesle ! » (1). Toutes ces coïncidences outrées sont indispensables à l'action ; Segrais essaie de les mettre sur le compte du destin, sentant combien le procédé est dangereux.

Sur ces entrefaites, le roi part pour Saint-Germain, avant le siège de Paris. Almont suit la cour et Aremberg, déguisé en jeune fille, entre sous le nom d'Eugénie au service de la comtesse. Segrais ne se défait donc pas de l'emploi des travestissements conventionnels. Toutefois il prend la peine d'expliquer qu'il n'était pas impossible pour Aremberg de se faire passer pour une femme ; il n'avait pas encore de barbe, et ses traits avaient encore la finesse du jeune âge.

La comtesse prend Eugénie pour confidente ; elle lui raconte ses amours avec Florençal, qui a toujours eu pour elle la plus tendre affection, qui lui a rendu de très grands services mais qui, parce qu'il manquait de fortune, n'avait osé prétendre à sa main. Désolé par le mariage de la comtesse, il sollicite la faveur d'une dernière entrevue avant de partir pour la Suède où l'appelle « le mérite de cette grande Reyne qui la gouverne aujourd'huy » (2). Son mari ne devant rentrer que le lendemain, elle lui fixe un rendez-vous pour le soir même dans une lettre qu'elle confie à Eugénie, mais que le jaloux, au cours d'une promenade aux Tuileries, déchire en mille morceaux. Reprenant son propre personnage, il se présentera lui-même au rendez-vous.

Voici que le mari rentre plus tôt qu'on ne l'attendait. En se promenant aux Tuileries, il retrouve les morceaux de la lettre de sa femme ! Fou de jalousie, il se poste le soir au coin de la petite rue tandis qu'Aremberg arrive au rendez-vous donné à Florençal. Dans la demi-obscurité Almont ne reconnaît pas son ami. L'épée à la main, il saute sur lui ; l'autre tire aussi la sienne, sans avoir l'intention de blesser son ami, mais le comte d'Almont s'abandonne tellement à

(1) *Ibid.*, p. 51.

(2) *Ibid.*, p. 95.

son ressentiment que de lui-même il s'enferme sur l'épée d'Aremberg. Avant de succomber à sa blessure, il dit avoir reconnu la voix de son assaillant. La comtesse, pensant naturellement que c'est Florençal, raconte tout au pauvre mourant.

Aremberg, au désespoir de ce fâcheux accident, fait profession dans un monastère en Italie, tâchant d'expier son crime involontaire en pleurant incessamment ses fautes. Avant de mourir, Almont lui pardonne pleinement ; il prie sa femme de ne pas le poursuivre après sa mort « ajoutant qu'au reste on ne peut éviter son destin, et leur racontant qu'à Rome un fameux Astrologue qu'Aremberg et luy avoient consulté séparément leur avoit dit sur leur horoscope qu'il avoit étudiée (*sic*), à luy qu'il sauveroit la vie à celui qui luy donneroit la mort, et au comte d'Aremberg, qu'il auroit le plus grand malheur qu'un homme puisse avoir en sa vie, puisqu'il tueroit son meilleur amy » (1). Un religieux qui se trouve près de son lit de mort lui remontre la vanité de cette science et allègue « de fortes raisons pour faire voir comment souvent Dieu permet que la sotte curiosité des hommes soit punie par elle-même » (2).

Jusqu'à la fin, persiste l'élément de fatalité qui avait marqué le début du drame. Almont et Aremberg sont punis pour avoir voulu pénétrer les secrets du destin. Florençal et la comtesse sont plus heureux. « Après son deuil finy » elle l'épouse, et ils se retirent en province « où ils vivent encore aujourd'huy dans une union et dans une félicité digne de l'envie des plus heureux et des mieux établis de la Cour » (3).

Jusqu'à quel point des théories de Segrays sont-elles mises en pratique dans cette nouvelle ? Les personnages sont contemporains, ils portent des noms qui conviennent à leur rang et à leur nationalité Ce ne sont ni des demi-dieux ni des

(1) *Ibid.*, pp. 143-4.

(2) *Ibid.*, p. 144.

(3) *Ibid.*, p. 154.

« braves à toute épreuve » comme les héros des grands romans idéalistes, mais des gens de moyenne condition qui ont des sentiments, des qualités et des défauts très humains. Voilà, au sein du roman aristocratique, un grand pas vers le réalisme. En même temps, avec un souci fort louable d'actualité, l'auteur fait entrer dans le récit des détails de l'histoire contemporaine. Gelonide, dans la discussion qui suit le récit, déclare même qu'on n'est pas encore allé assez loin dans cette direction. On aurait pu éviter un cliché, dit-elle, si au lieu d'enfermer d'Aremberg dans un monastère, on lui avait fait subir un autre sort : « Je serois contente, si plutost que de se faire religieux, il s'alloit faire tuer au siège de Cambray, qui fut, ce me semble, la mesme année, et où il y eut assez d'Allemands tuez pour faire croire qu'il fut du nombre ». Un tel souci de vraisemblance était, pour l'époque, une chose bien nouvelle.

Autre nouveauté, *Eugénie* est une histoire de femme mariée ; c'est en grande partie « l'histoire rétrospective des amours de l'héroïne alors qu'elle était jeune fille » (1), si l'on veut, mais elle marque une grande innovation quand même. Depuis le commencement du siècle les histoires de femmes mariées qui, au xvi^e siècle n'ont pas manqué, deviennent, grâce aux progrès de la moralité, très rares. La jeune fille passe au premier plan et y reste jusque vers 1666, moment où revient avec des romans d'amour passionné le personnage de la femme mariée. Bien que Segrais ne sache pas tirer grand profit de son idée, il ne faut pas lui refuser le mérite de cette innovation capitale, imparfaitement esquissée déjà dans l'histoire de Zénobie, et réalisée à moitié dans celle d'Eugénie.

« Ce que j'ai raconté est véritable » (2) fait-il dire à Aurélie. Il a donc l'illusion de faire une œuvre non seulement

(1) Raynal, *Mme de La Fayette*, p. 116.

(2) *Les Nouvelles Françaises*, T. I, p. 166.

vraisemblable, mais foncièrement vraie. Seulement, pour contrebalancer un style simple et naturel, un louable souci de vérité et d'actualité, et un certain nombre de traits réalistes, il y a encore malheureusement dans cette nouvelle beaucoup trop de moyens romanesques : déguisements, lettres perdues et retrouvées, coïncidences extraordinaires, qui lui viennent en héritage du vieux roman héroïque. Ici encore Segrais a eu peur d'aller suffisamment loin dans la voie qu'il a tracée, et qu'il croit pourtant être la bonne.

Dans la deuxième nouvelle, *Adelayde*, il s'en éloigne encore plus. Il met ce récit dans la bouche d'Uralie, qui trouve que les choses sont plus « vénérables » si elles se sont passées il y a plusieurs siècles. Elle place par conséquent la scène de son histoire en un temps très éloigné. « Il regnoit un Prince en Provence, il y a si longtemps que je ne suis pas même bien certaine si c'étoit un Comte de Provence, ou un Roy d'Arles » (1). Voilà le cadre historique très légèrement indiqué. Uralie se contente d'affirmer l'authenticité de son histoire, sur la foi de ceux qui la lui ont racontée, sans se soucier d'apporter de preuves ni de détails qui lui donneraient de la vraisemblance.

Nous sommes ici devant la situation classique de deux jeunes gens qui s'aiment, mais dont les tuteurs, pour des raisons d'intérêt, voudraient empêcher le mariage. *Adelayde* écrit à Carloman : « Je vous permets de m'aimer. Quoi n'êtes-vous point content ? Sans mentir vous êtes bien difficile. Pour vous dire donc quelque chose de plus, je ne vous hai point ; mais il me semble que ce terme vous offense : Vous êtes le plus importun de tous les hommes, et il faut bien se débarrasser de vous : eh bien je vous aime ; c'est maintenant un peu trop, et du moins de la moitié » (2). Voilà une retenue et une simplicité qui méritent les louanges d'Uralie : « Vous voyez bien... qu'elle

(1) *Ibid.*, p. 172.

(2) *Ibid.*, pp. 191-2.

ne se servoit point de ces ridicules alliances, de ma Vie, de mon Cœur, mon Astre, mon Ange ou mon Soleil » (1). On veut marier Adelayde au vieux duc de Calabre, en Italie. Elle feint de s'y résigner en disant : « Si son âge peut m'inspirer de l'aversion, il peut aussi me donner l'esperance d'un plus prompt veuvage ! » (2) Et la voilà partie pour l'Italie. Surviennent les péripéties les plus invraisemblables. Déguisée en homme, elle est attaquée par des corsaires, mais elle fait des actions si merveilleusement héroïques que leur chef est touché, et que, voyant sa tristesse, il « tâcha de la consoler... avec toute la civilité dont un Corsaire peut-être capable » (3).

En ce moment-là Carloman, à la suite d'une série d'aventures extraordinaires, se trouve dans une barque sans avirons que le vent pousse vers la pleine mer. Il vogue ainsi deux jours sans espoir en pleine Méditerranée quand — le hasard fait si bien les choses, — Adelayde qui était par bonheur sur la proue, voit sa misérable chaloupe, et le sauve. Sans que Carloman la voie, elle le questionne sur ses amours, qu'il raconte en détail, mais sans mentionner le nom de sa maîtresse. Adelayde, jalouse, s' imagine qu'il est amoureux d'une autre femme et c'est seulement quand il est sur le point de la quitter qu'elle demande à voir le portrait de celle qu'il aime. C'est le sien. Elle se découvre, la réconciliation se fait, ils se marient et rentrent ensemble dans leurs états.

Voilà une histoire bien invraisemblable qui cependant n'attire la censure d'aucune des conteuses. La soi-disant critique dégénère en panégyrique quand Mademoiselle fait la remarque qu'elle se persuaderait facilement qu'elle est descendue de Carloman et Adelayde, « comme la maison d'Anjou a succédé aux droits des anciens comtes de Provence, et que les restes de cette maison d'Anjou sont tombez en celle de Mont-

(1) *Ibid.*, p. 195.

(2) *Ibid.*, p. 220.

(3) *Ibid.*, p. 231.

pensier » (1). Les autres interlocutrices, qui retrouvent chez Mademoiselle toutes les qualités des deux héros de cette nouvelle, sont naturellement de son avis.

La conversation tourne ensuite sur de petits problèmes de psychologie amoureuse : l'effet de l'absence en amour, la fidélité des hommes en amour comparée à celle des femmes, les effets de la jalousie sur l'amant qui est aimé, sur celui qui ne l'est pas, et ainsi de suite. Aucune condamnation de l'invraisemblance, des conventions amoureuses, des péripéties romanesques, des travestissements, des enlèvements qui indiquent dans cette nouvelle un sérieux retour en arrière.

De toutes ces histoires c'est la troisième, *Honorine*, renouvelée des *Divers Amants* de Sorel (2), qui se rapproche le plus de l'idéal que Segrais s'est proposé. C'est l'étude, gaie et spirituelle, des petites manœuvres surnoises d'un cercle bourgeois. Rien d'épique, rien de follement romanesque ni d'héroïque, mais des traits justes et amusants, et une psychologie finement étudiée qui ont valu à leur auteur une comparaison flatteuse avec le *Misanthrope* de Molière. Faguet voit une ressemblance assez forte entre Honorine et Célimène, entre Lucrèce et Arsinoé : comme dans le *Misanthrope*, après avoir fait la cour successivement aux deux coquettes, les trois prétendants finissent pas s'entendre pour déjouer les intrigues de ces dernières, et se retirent tous les trois. « Il y a là, conclut Faguet, une petite observation d'homme du monde, qui n'est pas d'un grand moraliste, mais qui mérite d'être signalée. Car, des deux parties du *Misanthrope*, de celle qui est la peinture très forte et très complexe d'un caractère, et de celle qui est la peinture du monde, la première ne pouvait être l'œuvre que de Molière, mais la seconde avait déjà été dans cette nouvelle esquissée par Segrais » (3). Jugeons plutôt.

Il nous raconte ici une histoire contemporaine, dont les

(1) *Ibid.*, p. 296.

(2) *Nouvelles choisies*, pp. 351-405.

(3) *Rev. Cours et Conf.*, 19 nov. 1896 ; p. 53.

événements se sont passés « il y a trois ou quatre ans ». Un certain marquis amena à la cour sa fille unique Honorine, afin qu'elle pût choisir un mari. Il lui laissait beaucoup de liberté en quoi, dit Segrais, il ressemblait plutôt à un mari commode qu'à un père qui devait songer à l'établissement de sa fille (1). Sa richesse attirait les prétendants ; Honorine était bien embarrassée pour choisir entre trois jeunes gens, dont chacun avait un grand défaut qui la faisait hésiter. La situation de Montalban était convenable, mais il n'était ni sincère ni discret : il lui faisait la cour par vanité. Egeric, un des hommes les plus riches de France, était mal fait de sa personne, il manquait d'esprit. Un réfugié anglais, Lord Orton, avait beaucoup d'esprit et de discrétion, mais il était inconstant en amour, et très pauvre. Voilà donc des personnages de roman qui ne sont ni des héros parfaits, ni des monstres de vice, mais des hommes ordinaires.

Toute l'action se passe en visites chez Honorine ou chez Lucrèce, une vieille coquette qui réussit à lui enlever ses adorateurs. Tous trois après avoir fait à Honorine une déclaration d'amour qui a été repoussée, vont chez Lucrèce se consoler de cette déception. Chacun, en apprenant que les deux autres ont été aussi bien reçus que lui chez cette personne, retourne à Honorine, et le jeu recommence, avec des ruses d'amants jaloux, des médisances, des vers à tout propos, etc. Finalement Orton repart pour l'Angleterre, laissant Honorine choisir entre « un sot riche et un galant homme fort indiscret » (2). La Fronde et la destinée s'en mêlent. Honorine donne rendez-vous à Egeric dans une maison près de l'Hôtel de Ville, « le propre jour où il y a eu tant de tumulte » (3) ; Montalban, poursuivi par la foule, se réfugie dans la même maison, et les découvre. Le père d'Honorine, averti enfin des pratiques de sa fille, la fait entrer en religion, juste punition de sa coquetterie.

(1) *Nouvelles Françaises*, T. I, p. 320.

(2) *Ibid.*, p. 437.

(3) *Ibid.*, p. 455.

Quant à Montalban, il est « passé en Amérique avec la compagnie nouvelle qui s'y est allée établir » (1).

Pour la peinture des petites intrigues de la vie de tous les jours, pour la délinéation des caractères, pour la simplicité et la vraisemblance des événements, pour l'emploi ingénieux de certains détails de l'histoire contemporaine, cette nouvelle mérite une attention qu'on ne lui a pas toujours accordée en retraçant le développement du roman de mœurs. Ce n'est pas un chef-d'œuvre, car Segrais s'étend trop longuement dans des détails superflus. Mais il raconte simplement une histoire simple, et c'est là un grand progrès.

Pour donner à la quatrième nouvelle, *Mathilde*, une apparence de vérité, Segrais nous assure qu'elle est tirée des archives de l'ancien château de Montafilant, à trois lieues de Caen. Nous sommes ici sur le sol natal de Segrais qui nous donne des détails très précis de géographie locale. Cela n'empêche pas l'histoire d'être dans la vieille tradition romanesque. Malgré les théories audacieuses avancées par Aplanice, qui la raconte, ce ne sont qu'enlèvements, prises de corsaires, — écosais, cette fois, — déguisements (2), reconnaissances, bref, toutes les péripéties traditionnelles. Et pourtant ces dames s'accordent pour louer la vraisemblance de l'histoire. « Il faut avouer, dit Silerite, que quand tous ces incidents seroient imaginez, il seroit difficile que le vray-semblable et la bien-seance y fussent mieux observez : chose très-rare dans les événemens que nous voyons tous les jours » (3). Les interlocutrices de Segrais ont eu beau exprimer sur la vraisemblance les idées nouvelles qu'il leur a soufflées, elles n'ont pas pu se défaire des théories courantes ; elles reviennent, dans la critique de cette nouvelle, aux « agréables mensonges » des romans. « Notre fantaisie ne s'y laisse emporter, dit l'une,

(1) *Ibid.*, p. 461.

(2) « Je croy, dit Roger de Montafilant, què depuis le Boëmien et le Pelerin jusques aux plus relevez déguisements, il n'y en a point que je n'aye pratiquez. »

(3) *Ibid.*, T. II, pp. 163-4.

que pour corriger, pour ainsi dire, les erreurs de l'histoire, dans laquelle pour le plus souvent les temeritez du hasard et les injustices de la fortune regnent avec tant d'empire. Il vaut mieux en effet, dit Gelonide, se laisser abuser par un agréable mensonge que de s'ennuyer, et de s'affliger même par un recit veritable des choses qui ont toujours leur succez contre notre inclinaison : car sans chercher d'autres histoires que celles qui nous sont familières, qui est la personne à qui il arrive quelque aventure comme on souhaiteroit qu'elle fût arrivée pour être agreable en toutes ses circonstances ?... Car, ou la vertu n'y aura jamais la recompense dont elle est digne, ou rarement le crime y sera puni comme il le mérite » (1). Ne nous étonnons pas trop de voir chez des personnes qui croyaient raconter les choses « comme elles sont » ce retour aux vieilles idées, car celles-ci persistent longtemps encore.

On a voulu voir, dans la cinquième nouvelle, *Aronde, ou les Amans déguisés*, sous le voile des querelles des maisons de Bourbon et de Bourgogne, des allusions à la Fronde. Agnès de Bourgogne serait, paraît-il, la Grande Mademoiselle, le comte de Clermont, Condé, et le duc de Clarence, le Prétendant anglais, futur Charles II. L'analogie est poussée fort loin par Brédif (2). Quoi qu'il en soit c'est, en bref, l'histoire d'un jeune homme et d'une jeune fille de maisons ennemies qui, voyageant incognito, se rencontrent, s'aiment et se mariaient sans l'intervention d'un rival, le duc de Clarence. Celui-ci fait croire à Clermont, *alias* Aronde, au moyen de lettres contrefaites, que sa maîtresse lui est infidèle. Agnès se retire à la campagne où elle meurt en quatre jours du « déplaisir » que lui cause la crédulité de son amant. Dans une scène touchante les rivaux se rencontrent près du cercueil de leur maîtresse ; Clarence avoue sa trahison, et l'innocence d'Agnès.

(1) *Ibid.*, T. II, pp. 165-7.

(2) *Segrais*, p. 181.

Segrais, bien embarrassé pour tirer ses personnages de cette situation, adopte le dénouement que lui propose Mme de Choisy (1). Le père d'Agnès, se croyant déshonoré par la conduite de sa fille, l'avait enfermée dans une pièce secrète du palais, en répandant le bruit de sa mort. Persuadé enfin de son innocence par l'aveu de Clarence, il donne son consentement au mariage d'Agnès avec le comte de Clermont. Clarence, comme punition de ses crimes, est obligé d'assister à la cérémonie. Afin de donner une apparence de vérité à son récit, Segrais affirme de nouveau avoir travaillé sur des documents authentiques : « L'histoire de ces Amans fut pourtant écrite dès ce tems-là ; et il n'y a que fort peu de tems qu'elle a été trouvée en Auvergne, dans un vieux château qui a appartenu longtemps aux Ducs de Bourbon » (2).

Les sources de la sixième histoire, *Floridon*, la seule qui n'ait pas un cadre français, sont vraiment historiques. Segrais a appris du comte de Césy, ambassadeur à Constantinople, les détails de cet épisode du sérail. En recueillant ainsi le récit d'un voyageur, récit qu'il reproduit tel quel, il fait preuve d'un goût assez vif pour le réalisme. C'est l'histoire du sultan Amurath, de la sultane Validé sa mère, de Bajazet son demi-frère dont Validé est amoureuse, et d'une fille de compagnie de la sultane, Floridon, pour qui Bajazet a une véritable tendresse. La sultane, chose extraordinaire, consent au partage : elle permet à Bajazet de voir Floridon une fois par semaine, en le menaçant des pires supplices s'il la voit plus souvent. Il ne se laisse pas intimider ; et sa belle-mère, folle de jalousie, surprend ses rendez-vous clandestins.

Amurath, parti pour le siège de Babylone, craint une révolte de ses troupes en faveur de Bajazet. Il envoie à sa mère l'ordre d'étrangler son frère ; elle y consent, sa jalousie l'emportant sur son amour. Après sa mort, cependant, pour des

(1) Et non pas, comme le dit Brédif (p. 184), l'abbé de Choisy, qui avait exactement 12 ans à la date de la publication des *Nouvelles Françaises*.

(2) *Nouvelles Françaises*, T. II, p. 339.

raisons d'intérêt et de prudence elle se réconcilie avec sa rivale, et élève le fils de Floridon et de Bajazet.

Si vraiment Segrais croyait que le ressort de la fiction, c'est d'embellir l'histoire, il y aurait, ce nous semble, bien des embellissements à apporter à celle-ci. Il serait injuste cependant de lui reprocher de s'être trop attaché à la vérité historique, en suivant trop fidèlement le récit de l'ambassadeur. Racine, à qui M. de Nantouillet raconta la même histoire quelques années plus tard, ne fit pas de même. En écrivant son *Bajazet*, il y apporta de notables modifications (1) : sans se soucier de couleur locale extérieure, il fait une œuvre universelle, l'analyse des passions de l'homme qui varient peu selon les pays et les temps. Segrais vise moins haut. Ne lui cherchons pas querelle d'avoir transcrit fidèlement l'anecdote telle qu'on la lui avait racontée. C'était son devoir de romancier, Condamnons-le plutôt de ne pas s'être tenu assez exclusivement au récit de l'ambassadeur, mais d'avoir introduit au sérail des mœurs de la cour et des cercles précieux. C'est là son véritable tort.

En somme, les théories romanesques que Segrais met dans la bouche de ses belles conteuses sont intéressantes et, au moins en ce qui concerne le roman aristocratique, assez nouvelles en France. Nous ne nous imaginons pas qu'elles soient toutes nées dans son propre esprit. Segrais était un homme qui se laissait beaucoup influencer par son milieu, ce qui nous donne à supposer que les idées suscitées dans les discussions des *Nouvelles Françaises*, étaient courantes dans une certaine partie de la société de l'époque. Segrais n'est ni un grand innovateur ni un grand artiste ; c'est au fond un courtisan. Il voit juste, mais il veut plaire. Il n'ose pas trop s'éloigner du sentier battu ; trop souvent il fait le sacrifice volontaire de ses propres principes afin de se ménager les suffrages de ses

(1) Brédif en fait une étude détaillée, pp. 197 et suiv.

contemporains. C'est pour cela que nous insistons sur ce point : les *Nouvelles Françaises* de Segrais contiennent tout le germe du roman moderne, mais ce n'en est que le germe, leur auteur n'ayant pas pu s'affranchir suffisamment de l'at-tirail romanesque traditionnel. Néanmoins, cet ouvrage, avec ses théories sensées sur le roman, son style coulant, sa prose facile et simple, un peu trop abondante sans doute, ses petits tableaux de la vie intime et contemporaine, marque dans l'histoire du roman de mœurs une importante étape ; il pré-pare le champ à Mme de Lafayette.

CHAPITRE VI

Segrais chez Madame de Lafayette

Chassé par Mlle de Montpensier, Segrais accepta l'offre que lui avait faite Mme de Lafayette d'un appartement chez elle. Elle aussi avait soutenu contre Lauzun le fils de Mme de Longueville ; de plus, n'ayant aucune sympathie pour Mademoiselle, elle n'était pas fâchée de lui faire pièce en recevant le poète que celle-ci avait disgrâcié ; elle avait d'ailleurs pour lui une franche et solide amitié qui remontait à plusieurs années.

C'était Segrais qui lui avait persuadé, en 1658, de donner pour les *Divers Portraits* de Mademoiselle un portrait de Mme de Sévigné, le seul ouvrage qui, de son vivant, ait jamais été imprimé sous le nom de Mme de Lafayette. Depuis ce moment, il était resté en très bons termes avec la comtesse. En 1662, quand elle avait consenti, pour faire plaisir à un de ses écuyers, Pierre Collet, à tenir sur les fonts baptismaux de Saint-Sulpice la petite fille de celui-ci, Marie-Madeleine, l'obligeant Segrais, qui est qualifié dans l'acte de baptême de « chevalier, gentilhomme ordinaire de la maison de Mademoiselle », lui servait de parrain (1).

Le 14 novembre de la même année, quand Segrais fut contraint de quitter ses amis parisiens pour suivre la princesse disgrâciée dans un nouvel exil, elle écrivit à leur ami

(1) Jal, *Dictionnaire critique*.

commun, Huet : « Ce pauvre Segrais aura tout le loisir de brûler à Saint-Fargeau : il ne lui manquera que du feu ; mais je ne crois pas qu'il en puisse trouver là pour allumer une allumette. Toutes les lettres que je lui ai écrites en Normandie ont été perdues. Depuis qu'il est à Saint-Fargeau notre commerce est rétabli » (1). Elle renseigne Huet sur les allées et venues de leur ami, elle se charge de donner à Segrais des livres que Ménage laisse en dépôt chez elle, bref, elle tient avec le savant Huet, le pédant Ménage et le poète galant, Segrais, un commerce suivi, et très agréable. Ils sont tous les trois jeunes encore, et leur amour-propre très susceptible n'a pas encore troublé leur amitié mutuelle. Il est vrai que le 25 février 1663, Mme de Lafayette avertit Huet : « Vous devenez poète françois, il me semble que vous vous en deviez tenir à la latine ; c'est trop d'être à la fois et latin et françois. M. de Segrais trouvera mauvais que vous couriez sur son marché » (2). Elle le dit avec un sourire, et les deux hommes restent très bons amis. Au mois de juillet de la même année elle écrit encore à Huet : « C'est à M. de Segrais et à vous que s'adresse cette lettre ; ma paresse ne veut point désunir ce que l'amitié a joint, et pour cela elle vous met ensemble » (3). Une autre fois, elle les invite à dîner ensemble : « Si M. Huet et vous n'avez rien de meilleur à faire, venez demain dîner avec moi ; je vous donnerai de bons perdreaux et vous ferai voir, l'après-dinée, l'expérience du feu artificiel dont on se chauffe tout le jour pour deux sols ». Segrais passa la lettre à Huet, après y avoir ajouté : « J'ai répondu pour vous et pour moi. Trouvez-vous pour midi chez elle, ou me prenez en passant dans l'antichambre de Mademoiselle » (4).

Le 25 mai 1664, Mme de Lafayette raconte à Huet la vie tranquille qu'elle mène dans la société de « l'ami Segrais »,

(1) Bibli. Caen, ms. in-4° 206, p. 3.

(2) *Ibid.*, p. 6.

(3) *Ibid.*, p. 10.

(4) Henry, *Erudit homme du monde*, p. 11.

qui menace de supplanter Ménage comme confident. « Demandez à M. de Segrais quelle vie nous faisons ; la seule vue de la couverture d'un livre nous fait mal à la tête, les écritures nous donnent la migraine, et la lecture du plus bel ouvrage du monde nous incommoderait à entendre, si elle excédoit la longueur d'un madrigal. La seule occupation que la paresse nous permet, c'est le jeu ; encore voudrions-nous bien trouver quelqu'un qui donnât les cartes. Vous jugez bien qu'avec ces belles dispositions nous ne sommes guères propres à M. Ménage ; aussi ne m'aime-t-il plus du tout » (1). Segrais, qui est habitué à la servitude, et qui est d'ailleurs de nature beaucoup plus complaisante, s'accommode bien mieux que Ménage des humeurs et caprices de sa grande amie.

L'Amour Echappé (2) nous fait le portrait de Mme de Lafayette telle qu'elle était à cette époque :

« Hypéride a la taille agréable, et beaucoup d'agrémens dans le visage, surtout lors qu'elle se peut empescher de rougir. Jamais on n'eut plus d'esprit, et plus de discernement qu'elle en a. Elle sçait non seulement tout ce que les femmes d'esprit doivent sçavoir, mais encore tout ce qui peut faire passer les hommes pour galants et habiles. Outre sa langue où elle se fait admirer, elle en sçait cinq ou six autres, et a leu tout ce qu'il y a de beaux Livres en toutes ces langues. Elle écrit parfaitement bien, et n'a nul empressement de montrer ses ouvrages. » Méfions-nous de ce grand savoir qu'on lui impute, car ses lettres à Ménage prouvent abondamment combien est fausse la légende de ses connaissances étendues des langues étrangères. Il est vrai cependant qu'elle écrivait bien déjà, et qu'elle n'avait « nul empressement » à montrer ses ouvrages. Bien au contraire. Mlle de Scudéry avait déjà parlé du préjugé qui existait alors con-

(1) Tronchon, *Huet* ; *Correspondant*, 25 déc. 1876, p. 1099.

(2) T. III, p. 6.

tre les personnes qui faisaient ouvertement œuvre d'écrivain : « ...Dès qu'on se tire de la multitude par les lumières de son esprit et qu'on acquiert la réputation d'en avoir plus qu'un autre, et d'écrire assez bien en vers et en prose, pour pouvoir faire des livres, on perd la moitié de sa noblesse si on en a, et l'on n'est point ce qu'est un autre de la même maison et du même sang qui ne se mêlera point d'écrire... On vous traiste tout autrement » (1). C'était compréhensible, à une époque où les auteurs ne jouissaient encore d'aucune espèce d'indépendance. Afin de gagner leur vie par leur plume ils étaient obligés, comme Segrais, de s'attacher à quelque grande maison dont ils n'étaient en somme que des domestiques, ou bien, comme Scarron, de mendier auprès des grands par des épîtres dédicatoires bien fleuries.

Mme de Lafayette avait donc horreur de passer pour un auteur de profession. En publiant sa *Princesse de Montpensier*, elle prit grand soin de cacher son nom. Il n'est cependant pas vrai que cet ouvrage ait paru sous celui de Segrais, comme on l'a soutenu. N'oublions pas qu'au moment de sa publication, Segrais était encore attaché à Mademoiselle. Mme de Lafayette aurait vraiment risqué de le compromettre en lui faisant endosser la responsabilité d'un livre qui déjà risquait d'indisposer Mademoiselle en prenant pour son héroïne le nom illustre de Montpensier (2). L'ouvrage parut sans nom, à une date que nous n'avons pu déterminer avec exactitude, mais probablement dans le dernier trimestre de 1661, puisque le 15 octobre Mme de Lafayette écrivait à Huet (3) :

« Je vous avois bien donné une *Princesse de Montpensier* pour Araminte (4) ; mais je ne vous l'avois pas remise pour la lui donner comme une de mes œuvres. Elle croira

(1) Cité par Ashton, *Mme de La Fayette*, p. 81.

(2) Magne, *Le Cœur et l'esprit de Mme de Lafayette*, p. 51.

(3) Bibl. Caen, ms. in-4° 206, p. 1.

(4) Mme de Plenneville, sœur de Huet.

que je suis un vrai auteur de profession, de donner comme cela de mes livres. Je vous prie, raccommodez un peu ce que cette imaginative pourroit avoir gâté à l'opinion que je souhaite qu'elle ait de moi ». Quand un des domestiques de Mme de Lafayette lui en vola un exemplaire qui, par son intermédiaire, courut le monde, elle s'en consola en pensant que cette œuvre n'était pas signée. Craignant qu'on ne surprît son secret, elle écrivait à Ménage : « ie vous conjure si vous en entendés parler de faire bien comme si vous ne lavés jamais veue et de nier quelle vienne de moy si par hasard on le disoit » (1).

Est-ce bien Segrais qui a été son collaborateur ? Brédif avait cru que oui : « En 1660 quand elle eut composé *Mlle de Montpensier* elle n'osa s'en avouer l'auteur. Segrais qui l'avait aidée à composer l'ouvrage le publia sans la nommer » (2). M. Ashton ne partage pas l'opinion de Brédif ; et tandis que celui-ci n'appuyait sur rien son affirmation, M. Ashton cite des lettres de Mme de Lafayette à Ménage, dans lesquelles elle parle de « nostre Princesses », réclame des nouvelles de l'impression, et lui demande de traiter avec son libraire (3). C'est à lui aussi qu'elle s'en prend d'une « grande faute d'impression qui ôte tout le sens », reproche qui aurait été bien injustifié si vraiment Segrais avait été le collaborateur responsable.

Il est vrai cependant que la *Princesse de Montpensier* offre quelques points de ressemblance avec la première des *Nouvelles Françaises*, *Eugénie*. La situation, les principaux personnages sont comparables : une femme mariée à un homme qu'elle estime mais qu'elle n'a jamais aimé, l'ami de jeunesse dont elle est toujours amoureuse, et finalement, l'ami du mari qui, installé dans la maison, tombe amoureux de la femme. Cette ressemblance extérieure ne doit pas trop nous

(1) Ashton, *Mme de La Fayette*, p. 82.

(2) Segrais, p. 65.

(3) Ashton, *Mme de La Fayette*, p. 83.

étonner. Mme de Lafayette avait certainement dû lire les nouvelles de Segrais. Elle avait très probablement discuté avec lui de ses théories sur la nouvelle, puisqu'elles sont exactement mises en œuvre pour la première fois dans l'œuvre de Mme de Lafayette. Tout y est : noms français, faits exacts, cadre historique précis et assez récent. Segrais n'avait pas réussi à isoler *Eugénie* du cadre romanesque traditionnel ; Mme de Lafayette développe l'étude psychologique, élimine la plupart des coïncidences, réduit de beaucoup l'élément romanesque, pour créer avec la *Princesse de Montpensier* la véritable nouvelle française. Son œuvre est comme le couronnement des efforts de Segrais. Rien cependant ne nous autorise à supposer qu'il y ait travaillé personnellement.

Segrais ne semble pas avoir eu plus de part à un autre ouvrage qu'on lui a longtemps attribué : nous voulons parler du discours placé en tête de la première édition, 1665, des *Maximes* de La Rochefoucauld, et qui fut supprimé dès la seconde édition, de l'année suivante. Une *Notice* (1) dans l'édition des Grands Ecrivains de la France rassemble des documents qui jettent sur cette question une certaine lumière. C'est d'abord un passage intéressant de la *Promenade de Saint-Cloud*, de Guéret. On vient de parler de La Chapelle, quand un des interlocuteurs répond : « Si je ne me trompe, il ya deux beaux esprits de ce même nom. Mais je ne pense pas que vous entendiez parler de l'auteur de la Préface des *Maximes* de M. D. L. R., car il me semble que celui-là n'est pas encore assez connu dans le monde, et que même cette Préface n'est pas une Pièce à donner une grande réputation à sa plume. Je sçais bien au moins, que le Libraire s'est imaginé qu'elle portoit malheur à son livre ; et je me souviens qu'en l'achetant, il me fit remarquer comme une circonstance de la bonté du volume, que la Préface n'y étoit plus » (2).

(1) La Rochefoucauld, *Œuvres*, T. I, pp. 351 et suiv.

(2) Guéret, *Promenade de Saint-Cloud*, p. 225.

Une lettre que La Rochefoucauld écrivit au P. Rapin le 12 juillet 1666, nous fait penser que l'auteur des *Maximes*, inquiet sur le sort de son ouvrage, avait accepté la plume de La Chapelle comme apologiste, mais qu'il avait voulu supprimer cette pièce inutile dès que le succès de ses *Maximes* fut assuré. A aucun prix il ne voudrait offenser l'excellent M. de La Chapelle, et dans cette lettre il semble demander indirectement son consentement à la suppression qu'il est presque décidé à faire : « Ce n'est pas assez pour moi de tout ce que nous disions hier : il me vient à tous moments des scrupules, et l'on ne saurait jamais avoir trop de délicatesse pour un ami du prix de M. de La Chapelle. C'est pourquoi, mon Très-Révérend Père, je vous supplie très humblement de vous mettre précisément en ma place, et de vouloir être mon directeur... N'ayez, s'il vous plaît aucun égard à l'intérêt des *Maximes*, et ne songez qu'à ne me laisser manquer à rien vers l'homme du monde à qui je veux le moins manquer... » (1).

Mais, si Segrais n'était encore le collaborateur ni de Mme de Lafayette ni de La Rochefoucauld, il ne devait pas tarder à le devenir. Du temps où il appartenait à Mademoiselle il avait toujours trouvé un accueil chaleureux rue de Vaugirard, dans les rares intervalles où les fréquentes disgrâces et les caprices de sa protectrice ne lui interdisaient pas le séjour de Paris. Sa douceur, sa finesse, sa gracieuse rectitude d'esprit lui attiraient les sympathies de Mme de Lafayette et de La Rochefoucauld. Segrais de son côté appréciait les qualités de Mme de Lafayette, dont il louait volontiers l'esprit et le jugement. Il nous dit dans le *Segraisiana* (2) : « De toutes les louanges qu'on lui avait données, rien ne lui avoit plû davantage que deux choses que je lui avois dites ; qu'elle avoit le jugement au-dessus de son es-

(1) La Rochefoucauld, *Œuvres*, T. II, p. 187.

(2) p. 36.

prit, et qu'elle aimoit le vrai en toutes choses, et sans dissimulation ». Lui qui avait reproché à Mme de Rambouillet de ne pas savoir régler sa maison, il admirait le sens pratique de Mme de Lafayette, qui avait, dit-il « l'esprit plus solide. Elle ne savoit pas seulement gouverner sa maison ; elle s'entendoit parfaitement bien en procès, et elle conduisoit elle-même ceux qu'elle avoit pour ses affaires particulières » (1). Elle conduisait aussi ceux de La Rochefoucauld, s'il faut en croire le passage suivant : « Mme de Lafayette, qui s'entendoit en toutes choses sans ostentation, s'entendoit aussi en procès, et ce fut elle qui empêcha, que M. de La Rochefoucauld ne perdît le plus beau de ses biens, lui ayant fourni les moyens de prouver qu'ils étoient substitués : Leur amitié a duré vingt-cinq ans » (2).

Un goût commun pour la littérature resserrait les liens d'amitié. On les voit tous les trois discutant Virgile ou Horace (3), ou penchés sur un gros volume de l'*Astrée*. « M. de La Rochefoucauld, dit le *Longueruana* (4) a été toute sa vie fidèle aux romans. Tous les après-midi il s'assemblait avec Segrais chez Mme de la Fayette, et on y faisoit une lecture de l'*Astrée* ». Souvent le cercle s'élargit. Mme de Sévigné vient égayer la compagnie par sa vivacité d'esprit et alimenter la causerie de tous les bavardages qu'elle a recueillis chez les uns et chez les autres. Elle y rencontre parfois le cardinal de Retz, Mme de Coulanges, ou Mme de Thianges, dont la beauté a inspiré des vers à Segrais. Mme de La Sablière, Mme Scarron, l'évêque Lavardin, Corbinelli, Gourville et le duc d'Enghien sont tous admis dans ce cercle intime, brillant, distingué sans être exclusivement aristocratique, qui se réunit tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. La réputation des membres est telle que les meilleurs écri-

(1) *Segraisiana*, p. 22.

(2) *Ibid.*, p. 82.

(3) *Ibid.*, p. 29.

(4) 1^{re} partie, p. 105.

vains, soucieux d'obtenir leur approbation, viennent leur lire leurs productions nouvelles. Corneille, qui était à l'Académie le voisin de Segrais, et pour qui tout le groupe avait une admiration qui allait presque jusqu'à l'idolâtrie, lut sa tragédie *Pulchérie* ; La Fontaine leur faisait la lecture de ses fables nouvelles, Molière ne dédaigna pas de leur présenter ses *Femmes Savantes*, et Boileau leur communiquait quelques chants de son *Art Poétique* (1).

Les lettres de Mme de Sévigné nous font entrevoir des réunions plus frivoles, où la gaieté naturelle de Segrais lui permet de briller. Auteur d'un recueil de « tout ce qui a jamais été dit de plus fin », il a toujours une histoire à raconter, comme celle de cette mère Normande qui, parlant à Segrais de son fils qui était abbé, lui avait dit que ce fils avait bien l'intention d'étudier, mais qu'il commençait toujours à prêcher en attendant (2). Ces dames examinent le recueil que Segrais a fait des couplets gaillards, cyniques et blasphématoires du chansonnier Blot. Mme de Sévigné dit à sa fille, en riant, qu'ils ont « le diable au corps » : Mme de Lafayette n'en paraît nullement choquée.

Un jour, chez Mme de Coulanges, la conversation tourne sur l'esprit de Mme de Grignan. Sa mère, réjouie, lui fait une liste des personnes présentes : « il y avait Mme de La Fayette, Mme Scarron, Segrais, Caderousse, l'abbé Têtu, Guilleragues, Brancas » (3). Un autre jour, assistant à une réunion chez « la Saint-Loup » qui venait de perdre son mari, Segrais reprend une dame qui l'agace en parlant toujours de son étoile. Mme de Sévigné raconte la scène : « Segrais se réveilla comme d'un sommeil, et lui dit : Mais, Madame, pensez-vous avoir une étoile à vous toute seule ? Je n'entends que des gens qui parlent de leur étoile ; il semble qu'ils ne disent

(1) Magne, *Le vrai visage de La Rochefoucauld*, pp. 156 et 157.

(2) Mme de Sévigné, lettre du 1^{er} mai 1671.

(3) Lettre du 6 janv. 1672.

rien. Savez-vous bien qu'il n'y en a que mille vingt-deux ? voyez s'il peut y en avoir pour tout le monde ! Il dit cela si plaisamment et si sérieusement, que l'affliction en fut déconcertée » (1)

Toujours discret, agréable, serviable, Segrais jouissait de l'amitié et de l'estime de tout ce monde brillant. Sa souplesse de caractère lui valut de rester l'ami et le confident de Mme de Lafayette sous le règne de La Rochefoucauld, à une époque où Ménage, plus fier ou plus amoureux, se retirait en boudant. Malgré de grandes différences de goût, Huet restait aussi en très bons termes avec le groupe d'amis. Il disait, encore vers 1668, dans le *Discours sur l'origine des romans* qu'il écrivait à la demande de Segrais : « comme notre ancienne et étroite amitié vous donne droit de me demander toutes choses, elle m'ôte aussi la liberté de vous rien refuser. » Un léger nuage ne tarda pas cependant à venir troubler leur amitié. Pour une raison que nous ignorons, Huet accuse Segrais de lui témoigner de plus en plus de froideur, de réserve, d'impatience, et de finir par lui « jeter à la face les expressions les plus insultantes », dans les sociétés les plus respectables. Considérons un instant l'urbanité bien connue de Segrais, regardons simplement son portrait, avec les grands yeux rêveurs, le regard doux et serein, la bouche spirituelle, légèrement moqueuse ; et nous verrons combien les accusations de Huet s'accordent mal avec l'amabilité et la politesse de son ami. Huet a beau protester de ses bons sentiments ; nous n'avons pas oublié le jugement que Montausier et Ménage avaient porté sur lui. « Je suis convaincu, dit ce dernier (2), que vous êtes le plus opiniâtre des hommes, et comme dit M. Montausier, le Roi des opiniâtres. J'ajouterai même si déraisonnable et de si mauvaise foi, que sans le

(1) Lettre du 4 mars 1672.

(2) Caen, ms. in-4° 206, p. 121. Lettre de Ménage à Huet.

plaisir que j'ai à vous faire condamner, je n'entrerois jamais en contestation avec vous ».

Mme de Lafayette fait de son mieux pour remettre les choses. Quand Huet est nommé à une place que Segrais aurait souhaitée, elle le félicite, mais en insistant sur la générosité dont Segrais a fait preuve : « Je dois dire à la louange de M. de Segrais... que le monde l'ayant nommé pour cette place, et même ayant je crois été proposé, il a fait pour vous, en ce qu'il a pu, tout ce qu'un véritable ami pouvoit faire, et qu'il a loué les qualités de votre âme et de votre esprit autant qu'elles le méritent » (1). Pour le consoler, elle l'emmènera à la campagne : « Je suis à la campagne il y a quinze jours. Je crois que je débaucherai M. de Segrais pour y venir faire un petit tour avec moi. » Grâce à ses efforts, ils se réconcilient, mais la paix ne fut pas durable. Huet, qui se querellait avec Boileau, avec Bochart et avec Ménage, devait chercher querelle encore à Segrais, et sa haine implacable le poursuivait même après sa mort, à propos de sa collaboration à *Zayde*.

Voilà une question qui a fait couler déjà beaucoup d'encre, qui en fera couler encore, et sur laquelle il est très difficile de donner un jugement définitif. Contentons-nous, après tant de juges qualifiés, d'exposer les faits indiscutables que nous avons pu rassembler.

Mme de Lafayette ne voulait pas passer pour auteur, nous l'avons déjà vu à propos de la *Princesse de Montpensier*. Segrais lui était très dévoué, il avait beaucoup de discrétion, et il avait déjà pris soin des publications de Mademoiselle. De plus, c'était un homme du métier, qui faisait paraître des livres sous son nom. Quoi de plus naturel que de lui permettre, comme une grande faveur, de signer *Zayde* ? Et qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'il dise « ma *Zayde* » puisqu'elle a paru sous son nom et que Mme de Lafayette ne veut pas s'en

(1) *Ibid.*, p. 25, Mme de Lafayette à Huet ; 19 sept. 1670.

avouer l'auteur ? Il savait garder le secret, voilà tout. Ne l'accusons pas de vouloir accaparer des louanges qui ne lui sont pas dues. Au contraire, il profite de l'occasion pour rendre un discret hommage à Mme de Lafayette (1) :

« Après que ma *Zaïde* fut imprimée, Mme de La Fayette en fit relier un exemplaire avec du papier blanc entre chaque page, afin de la revoir tout de nouveau, et faire des corrections, particulièrement sur le langage ; mais elle ne trouva rien à y corriger, même en plusieurs années, et je ne pense pas que l'on y puisse rien changer, même encore aujourd'hui ». Ce ton élogieux est très différent de celui que l'honnête Segrais prenait en parlant des ouvrages qui étaient vraiment siens.

Même parmi les intimes de la comtesse, personne ne se doutait que cet ouvrage fût d'elle. Bussy disait : « Je ne lis plus de romans depuis le collège, mais je me prépare à lire avec un grand plaisir celui de Segrais. Il ne peut rien écrire qui ne soit joli » (2). Huet lui-même, dans l'*Origine des romans* propageait la fiction en s'adressant ainsi à Segrais : « Quel succès ne devez-vous pas espérer de *Zaïde*, dont les aventures sont si nouvelles, et si touchantes, et dont la narration est si juste et si jolie ? » Comme pour la *Princesse de Montpensier*, comme plus tard pour la *Princesse de Clèves*, Mme de Lafayette voulait qu'on gardât le secret à tout prix. Voilà pourquoi Segrais, avec un sourire, accepta les louanges qu'on voulait bien donner à sa *Zayde*. L'abbé Belin nous dit que c'est l'ouvrage sur lequel il souffrait le plus volontiers d'être loué : il le souffrait d'autant plus volontiers, qu'en louant *Zayde* on louait sa grande amie et protectrice. En honnête homme qu'il était, cependant, quand la mort de la comtesse l'eût libéré du secret, il admit que *Zayde* n'était pas de lui, pas plus que la *Princesse de Clèves* qu'on lui

(1) *Segraisiana*, p. 53.

(2) *Correspondance*, T. I, p. 231. Lettre du 22 déc. 1669.

avait aussi attribuée : « *La Princesse de Clèves* est de Mme de la Fayette, qui a meprisé de répondre à la *Critique* que le P. Bouhours en a faite. *Zaïde*, qui a paru sous mon nom, est aussi d'elle. Il est vrai que j'y ai eu quelque part, mais seulement pour la disposition du Roman, où les règles de l'Art sont observées avec grande exactitude » (1).

Ce démenti ne fut imprimé qu'une dizaine d'années après sa mort : en attendant, le public lui attribuait toujours *Zayde*. Huet, avec son opiniâtreté ordinaire, soutenait qu'elle n'était pas de lui.

Il le dit d'abord en 1702, dans ses *Origines de Caen*. Les Caennais, sachant que leur cher M. de Segrais, avant sa mort, s'était brouillé avec lui, interprétèrent cette affirmation comme une injure que Huet avait voulu faire à sa mémoire. Huet affecta d'être insensible aux « coups de bec et aux langues venimeuses de [sa] chère patrie » (2). Il essaya néanmoins de se justifier : « Plusieurs personnes de Caen ont ouï dire à M. de Segrais que Mme de La Fayette avait composé cet ouvrage, et qu'il n'avoit fait que lui prêter son nom. Plusieurs personnes à Paris ont ouï dire la mesme chose à Mme de La Fayette ; mais sans avoir recours à ces preuves, qui peut mieux être informé de la vérité que moy, qui ay esté dans une étroite liaison avec cette Dame, qui luy ay vu composer ce livre, et à qui elle l'a communiqué pièce à pièce, à mesure que son travail avançoit. Je vous feray voir quand il vous plaira, Monsieur, des lettres de Mme de La Fayette, par lesquelles elle me mande qu'elle m'envoye quelques parties de *Zahyde*, qu'elle me prie de les lire, de lui en dire mon sentiment ; et d'y faire des marques avec le crayon » (3).

Il prend le soin de montrer ces lettres à l'intendant Foucault et à Mme de Vandœuvre, grande admiratrice de Segrais. Le 19 nov. 1705 il écrivait à François Martin :

(1) *Segraisiana*, p. 7.

(2) Caen, ms. in-4°, 205 ; p. 341. Lettre à Clinchamp d'Anisy.

(3) *même lettre*, 17 août, 1705.

« Je fis voir à Aunay, à M. l'Intendant et à Mme de Vandœuvre, des lettres que Mme de La Fayette m'avoit écrites dans le tems qu'elle composait *Zahyde* par lesquelles il paroist qu'elle m'envoioit ce Roman pièce à pièce, pour l'examiner. Elle n'en parle point dans ces lettres, comme de l'ouvrage de M. de Segrays, mais comme estant d'elle. Outre que M. de Segrays avec qui j'estois lié alors d'une amitié très étroite, logeant, mangeant, et couchant presque toujours ensemble, n'auroit pas eu besoin de l'entremise de Mme de La Fayette pour me prier d'examiner son ouvrage » (1).

A ses intimes, Segrays avait bien avoué qu'il n'était pas auteur de cet ouvrage. Huet rapporte le témoignage d'un de ceux-ci : « M. Morin me dist hier qu'il a ouï dire cent fois à M. de Segrays que c'estoit Mme de La Fayette qui avoit fait *Zayde* » (2). Mais en public il avait toujours dit « ma *Zayde* » et Huet ne nie pas qu'il y eût un certain droit : « Je répondis que puisqu'il l'avoit bien imprimé, il le pouvoit bien dire, mais que je ne m'en rapportois ny à luy, ny à personne du monde, puisque j'en savois la vérité par moy mesme » (3). Une quinzaine d'années plus tard le « roi des opiniâtres » revient une dernière fois dans ses *Mémoires*, sur cette question ; il allègue, outre le « témoignage irrécusable » de ses yeux, les lettres que la comtesse lui écrivait en lui envoyant les différentes parties de son ouvrage à réviser (4). Ces lettres sont parvenues jusqu'à nous, et elles prouvent abondamment que Huet disait la vérité. Seulement, il est probable qu'il n'est pas l'unique réviseur de l'ouvrage, car Mme de Lafayette lui écrit : « Quand nous l'aurons corrigé vous y repasserez encore » (5). Ce « nous » semble bien indiquer qu'elle n'est pas seule à son travail. Ce n'est pas Ménage qui l'aide ; il s'est retiré depuis quelque temps de la rue de Vau-

(1) B. N. ms. fr. 15187. Huet à Martin.

(2) Gasté, *Lettres de Huet à Charsigny*, p. 228.

(3) *Ibid.*

(4) Huet, *Mémoires*, pp. 132-133.

(5) Caen, ms. in-4° 206, p. 17. Mme de La Fayette à Huet.

girard. Serait-ce Segrais ou La Rochefoucauld ? Peut-être tous les deux. En tout cas, qu'il ait eu ou non beaucoup de part à la correction du roman, Segrais se chargea de l'impression : Huet nous l'affirme.

Reste à déterminer la part que Segrais a eue à la composition de *Zayde*. Il nous apprend qu'il en a fourni la « disposition », c'est-à-dire l'enchaînement des divers épisodes. Mme de Lafayette qui n'a fait encore que de courtes nouvelles, se sent tout à fait inexpérimentée dans son nouveau métier de romancier. Segrais lui vient en aide ; il lui suggère un plan qui, dit-il en s'en félicitant, est parfaitement conforme aux « règles de l'art ». Nous ne partageons pas sa satisfaction, car en l'adoptant Mme de Lafayette fait faire au roman un pas en arrière. *Zayde* est une histoire hispano-mauresque, dans l'ancienne et pure tradition romanesque. Elle a seulement le mérite d'être plus courte que ses devancières, d'être écrite d'un style plus correct, et de mettre au premier plan, non pas des descriptions éclatantes et des événements extraordinaires, mais une suite d'études psychologiques.

Le décor historique semble bien être la contribution de Segrais ; quant à Mme de Lafayette, pense M. Magne, « la stérilité de son esprit lui défend toute invention. Elle excelle à fixer le thème central du récit, d'ailleurs toujours le même. Le plan, les alentours de l'intrigue, la documentation historique ne semblent pas de son domaine. Elle participe à leur ordonnance, non à leur recherche » (1). L'ami Segrais, grand lecteur d'ouvrages espagnols, emprunta les données historiques du roman, soit à l'*Histoire des guerres civiles de Grenade*, de Ginès Perez, dont une traduction avait paru en 1608 à Paris, soit à l'*Histoire générale d'Espagne* de Louis de Mayerue-Turquet, dont il existe un exemplaire relié aux ar-

(1) *Le Cœur et l'esprit de Mme de Lafayette*, p. 139.

mes de Mlle de Montpensier (1). Sur le canevas que lui prépare Segrais, Mme de Lafayette se charge ensuite de « camper au moral ses personnages », selon l'expression de M. Magne (2). C'est elle aussi qui rédige le premier brouillon, qu'elle donne à corriger à Huet. Des corrections autographes attestent la collaboration de La Rochefoucauld. N'aurait-on pas passé ensuite le manuscrit à Segrais, qui, ayant fourni le plan du roman, était tout indiqué pour mettre la dernière main à cette œuvre avant de la donner à l'imprimeur ?

Le premier volume de *Zayde* parut en 1669, au mois de novembre, dit M. Magne (3) ; le second ne fut imprimé qu'en 1671 et dans l'intervalle, le 3 juin 1670, Madame mourut. Beaunier pense que Mme de Lafayette, attristée par cette mort tragique, ne devait pas avoir le cœur à s'occuper de la publication du deuxième tome de son ouvrage, et qu'elle s'en remit à Segrais (4). Il est possible même qu'il l'ait aidée à composer la fin du roman ; du moins, on le disait dans l'entourage de Mlle de Montpensier. En 1705 M. d'Anisy-Clinchamp écrivait à Huet : « J'ay sceu chez Mademoiselle par feu le comte de Tanesre, mon cousin germain, ...amy de Mme de La Fayette que le livre de *Zayde* n'estoit point l'ouvrage de M. de Segrais, que ce qui est de luy dans la fin estoit facile à connoistre, n'ayant ny la force ny la grâce de ce qui estoit de Mme de La Fayette » (5).

En somme, Segrais doit dire vrai en nous racontant qu'il a fourni la « disposition » du roman : il a bâti un plan un peu suranné où, dans l'ancienne tradition romanesque, la marche des événements est constamment entravée, mais où les « règles de l'art », telles qu'il les comprend, « sont observées avec la plus grande exactitude ».

(1) Lejeune, *Zayde*, p. 5.

(2) *Le Cœur et l'esprit de Mme de La Fayette*, p. 140.

(3) *Ibid.*, p. 146.

(4) *L'Amie de La Rochefoucauld*, p. 127.

(5) Lettre appartenant à la collection de Formigny de la Londe ; publiée par l'abbé Alix, *Mém. Ac. Caen*, 1914, p. 31.

La *Princesse de Clèves*, qu'on a aussi attribuée à Segrais, mais qu'il n'a pas signée, quoi qu'en aient dit certains critiques, quoi qu'en disent encore bien des manuels d'histoire littéraire, parut sans nom d'auteur en 1678. M. Magne a démontré qu'on en avait conçu le projet dès la fin de l'année 1671 ; à la date du 4 janvier 1672, le *Registre de la Communauté des Libraires* porte la mention d'un privilège accordé par le roi à Claude Barbin pour le *Prince de Clèves* (1). « On l'avait annoncé longtemps avant sa naissance », déclare l'auteur des *Lettres à Mme la marquise *** sur la Princesse de Clèves* (2). Peu de temps après la publication du second tome de *Zayde*, Mme de Lafayette, encouragée par son succès, envisageait donc un écrit nouveau. Son collaborateur Segrais, installé rue de Vaugirard jusqu'au mois de juin 1676, s'y intéressa très vivement, participa peut-être à son élaboration. Un passage du *Segraisiana* semble renforcer cette supposition, bien que le conteur confonde Nemours avec le prince de Clèves : « Celui qui a critiqué la *Princesse de Clèves* a trouvé mauvais que la première entrevue de M. de Nemours et de la princesse de Clèves, se soit faite chez un joaillier, et il auroit mieux aimé qu'elle se fût faite dans une Eglise... Si le critique est celui que bien des gens ont crû, et tel qu'il y a lieu de le croire par son style, que peut-on penser de son sentiment ? (3). La raison pourquoi je ne voulois pas prendre la peine de lui répondre, c'est qu'il n'avoit aucune connoissance des regles de ces sortes d'ouvrages, ni de l'usage du monde ; et que je faisois beaucoup plus d'état de l'approbation de Mme de Lafayette et de M. de la Rochefoucauld qui avoient ces connoissances en perfection » (4).

Il semble bien, ici, que Segrais revendique une part au roman, et en effet, il serait difficile de soutenir qu'il n'y en

(1) *Le Cœur et l'esprit de Mme de La Fayette*, p. 195.

(2) p. 2.

(3) Segrais croyait que les *Lettres à Mme la marquise *** sur la Princesse de Clèves*, qui sont de Valincour, étaient du P. Bouhours.

(4) *Segraisiana*, p. 59.

eut aucune. Comme dans le cas de *Zayde*, il rend service à son amie en assumant devant le public la paternité de la *Princesse de Clèves*, et ce n'est qu'à un moment où le secret ne le lie plus, qu'il ose dire que cet ouvrage est de Mme de Lafayette. D'après une lettre publiée par M. Ashton, il semblerait que Ménage lui-même ne savait pas qu'elle en était l'auteur. Il lui écrivait : « Je vous demande premièrement, Madame, si vous voulez bien qu'on dise que vous avez fait des livres, et je vous demande en second lieu si vous avez fait cette Histoire de la Duchesse de Clèves comme je l'ay dit et comme j'en suis persuadé, car quelques-uns disent que c'est M. de la Rochefoucauld qui l'a faite et d'autres que c'est M. de Segrais... Je vous supplie donc, Madame de me faire savoir la vérité de la chose » (1). C'était en 1691. Etant près de la mort elle n'avait plus de raison pour cacher la vérité à son vieil ami, et elle lui répondit : « ie ne croy pas que les deux personnes que vous me nommés ayent nulle part qu'un peu de correction les personnes qui sont de vos amis n'advouent point y en avoir mais à vous que n'advoueroit-elle point » (2). Ménage, jusqu'en 1691, n'osait donc pas avouer que Mme de Lafayette avait fait acte d'écrivain ; il ne savait pas encore qu'elle était l'auteur de la *Princesse de Clèves*.

Mme de Lafayette accorde à Segrais « un peu de correction » à la *Princesse de Clèves* : voilà à quoi semble se borner son rôle. Tant qu'il resta sous le toit de sa bienfaitrice, il l'aida de ses conseils ; lorsqu'il la quitta, pour aller s'établir à Caen, le travail ne semble pas avoir été fort avancé, et il aurait été difficile pour lui de continuer sa collaboration de si loin. Il paraît d'après les *Registres de l'Académie Française* qu'il revint à Paris au mois d'avril 1677, pour y rester quelques semaines ; l'année suivante il visita de nouveau la capitale, mais ne se présenta à l'Académie que le 23 mai. Comme

(1) Ashton, *Ménage et ses élèves*, Soc. roy. du Canada, T. XIII, p. 73.

(2) *Ibid.*, (v. aussi Ashton, *Correspondance Lafayette-Ménage*, p. 151).

il y était toujours très assidu, il est à peu près certain qu'il n'était pas à Paris au moment de la publication de la *Princesse de Clèves*, qui parut le 16 mars 1678.

Sans ignorer la difficulté qu'il y aurait à assigner d'une manière précise, à chacun des collaborateurs d'une œuvre de ce genre, la part exacte qui lui revient, nous croyons pouvoir affirmer que rien ne fait sentir que Segrain y ait joué un rôle important. Au moment où Mme de Lafayette y mettait la dernière main, probablement dans l'hiver de 1677, il était déjà loin de Paris, et il ne devait y revenir qu'après la publication de l'ouvrage. Ne nous obstinons pas à revendiquer pour lui un honneur qui ne lui est pas dû.

Il resta néanmoins en très bons termes avec la comtesse, et quand il eut l'occasion de visiter à nouveau la capitale, il descendit toujours chez elle. Il paraît d'après les lettres de Gabrielle de Rochechouart de Mortemart, abbesse de Fontevrault, que ces voyages avaient lieu une fois par an, le plus souvent au printemps. Le 27 avril 1686, elle écrivait à Segrain : « Le commerce de mes amis est ma consolation la plus sensible et vous jugés bien, Monsieur, à quel rang je mets celui de Mme de Lafayette ; on trouve en elle tous les esprits avec une attention, une exactitude et une sûreté qui n'est assurément pas ordinaire. Vous connessés tout ce mérite là, Monsieur, pour le moins autant que moi et vous n'en estes pas moins touché ; vous avés de plus le plaisir de la voir tous les ans, et c'est ce que je vous envie » (1). Quelques semaines plus tard, il est de nouveau parti ; l'abbesse offre des condoléances au sujet de cette séparation de deux vieux amis : « Je fais mes compliments à Mme de Lafayette sur votre départ de Paris et je crois Monsieur qu'il faut vous en faire aussi de l'avoir quittée ; c'est apparemment la seule chose que vous ayez regrettée véritablement, le reste du monde est un spectacle que vous venés voir de temps en temps pour n'en pas perdre tout à fait l'idée et peut estre aussi pour en tirer quelqu'instruc-

(1) B. N. ms. fr. 24,991 ; f° 208. La plupart de ces lettres à Segrain ont été publiées par Clément, dans *Une abbesse de Fontevrault au XVII^e siècle*.

tion » (1). Dans toutes ses lettres, l'abbesse insiste sur la continuité de son propre commerce avec Mme de Lafayette, sachant faire plaisir à Segras, qui avait toujours espéré les voir unies. L'absence ne rompt pas les amitiés de la comtesse, écrite à Segras : « Je ne puis vous exprimer à quel point je continue d'estre contente de Mme de Lafayette ; c'est une personne capable de remplir tous les gouts et qui escrit avec tant d'exactitude et d'agrément que l'absence n'empesche pas qu'on ne jouisse de son commerce. Je croi que vous vous en aperçevés comme moi » (2). Il s'en aperçoit si bien que, voyant la possibilité de rendre service à sa bienfaitrice, il s'empresse de le faire, ne fût-ce que pour lui envoyer des poulardes de Caen (3).

Il paraîtrait même, si on peut ajouter foi à une singulière lettre adressée à Mme de Maintenon par le marquis de Lassay que Segras aurait prêté son concours à Mme de Lafayette dans une affaire de grande importance — un projet d'établissement du jeune comte de Lafayette. Le marquis devenu veuf, partit pour la Hongrie, en confiant à la comtesse tous ses papiers, la conduite de ses affaires, et le soin de sa fille unique. Trouvant le parti bien meilleur qu'elle ne l'avait cru, et désireuse à tout prix de bien marier son fils, Mme de Lafayette usa de tout son crédit auprès de Louvois pour obtenir une lettre de cachet, laquelle, défendant à Lassay de disposer de sa fille, le privait de toute autorité paternelle. Ensuite, elle lui écrivit la lettre « la plus belle qu'on puisse imaginer », exprimant sa douleur de la nouvelle extraordinaire qu'elle vient d'apprendre de la disgrâce de Lassay. « Dans le même temps, écrit celui-ci à Mme de Maintenon, après avoir parlé de la lettre de Mme de Lafayette, je reçus une Lettre de Segras son ami intime, et qui étoit aussi fort de ma connoissance, qui me mandoit, (après m'avoir fait des complimens sur le malheur qui m'étoit arrivé) qu'il lui étoit

(1) *Ibid.*, f° 212. Lettre du 22 mai, 1686.

(2) *Ibid.*, f° 223. Lettre du 20 juin, 1686.

(3) Ashton. *Correspondance Lafayette-Ménage*, p. 171.

venu une pensée dans l'esprit, qui étoit de faire le mariage de ma fille avec le fils de Mme de la Fayette ; qu'outre qu'il étoit très honnête homme et que le parti étoit fort convenable et par le bien et par la qualité, que cela me tireroit de tous ces embarras, Mme de la Fayette ayant beaucoup de crédit et beaucoup d'amis, et même que je trouverois de la facilité avec elle pour le compte de tutelle que j'avois à rendre, et que nous passerions doucement notre vie ensemble ; que si je le voulois il lui en feroit la proposition, qu'il attendoit mes ordres là-dessus avec bien de l'impatience, désirant fort ce mariage étant notre ami commun, et que peut-être même n'ayant point d'enfans il feroit les nôtres ses héritiers » (1).

Malheureusement pour le complot si habilement monté, le marquis n'envisageait pas les choses ainsi ; il dénonça à Mme de Maintenon l'intrigue dont il croyait avoir été victime. Le comte d'Haussonville nous avertit que ce Lassay étoit un grand fou, un peu visionnaire, et fort capable de se forger des chimères (2). Nous voudrions bien croire qu'il ait tout inventé.

Il est, certes, très regrettable de terminer le récit des relations de Segrais avec sa plus brillante amie sur une note si peu à l'honneur de l'un et de l'autre. Lui qui avait joui pendant cinq ans entiers de l'hospitalité de Mme de Lafayette, avait tenu à lui rendre service quand l'occasion s'en présentait. C'étoit lui qui avait surveillé ses débuts littéraires, avec le portrait de Mme de Sévigné ; qui avait fourni le plan de *Zayde* ; qui avait corrigé et signé ce roman, et qui en avait accepté la paternité devant le public ; lui enfin qui avait assisté aux débuts de la *Princesse de Clèves*, mais dont l'absence de Paris avait rendu difficile sinon impossible une collaboration active. Dans sa triple qualité d'ami, de conseiller littéraire et de collaborateur, Segrais resta plus de trente ans en relations suivies avec la comtesse de Lafayette.

(1) Lassay, *Recueil de différentes choses*, T. I., p. 326.

(2) D'Haussonville, *Mme de La Fayette*, p. 93.

CHAPITRE VII

Segrais traducteur de Virgile

Jusqu'ici nous n'avons étudié en Segrais que l'homme de lettres galant et de bonne compagnie, le conseiller littéraire des grandes dames, le poète élégant, légèrement fade et précieux, le conteur gracieux et spirituel. C'est avant tout un homme de goût et d'esprit, mais c'est en même temps un lettré qui s'intéresse à des questions d'érudition, qui est en correspondance avec plusieurs des grands savants de l'Europe, Vossius, Bochart, et Justel, qui est ami de l'érudit Huet et du docte Ménage. Nourri de la lecture des anciens, et particulièrement de Virgile, Segrais, dès ses premiers essais poétiques, a pris ce poète pour modèle ; il a consacré les loisirs de sa vie entière à la traduction de l'*Enéide* et des *Géorgiques*.

Méfions-nous d'une anecdote qui a couru les *ana*, et qui explique d'une manière invraisemblable comment Segrais aurait été amené à entreprendre sa traduction de Virgile. Il paraîtrait que Segrais songeait à traduire la *Pharsale*, tandis que son ami Brébeuf préférait Virgile à Lucain. Chacun aurait défendu son auteur préféré avec tant d'esprit et d'enthousiasme, qu'il finit par gagner l'autre à sa cause. On voudrait nous faire croire que cette discussion décida Brébeuf à traduire la *Pharsale* et Segrais à entreprendre la traduction de l'*Enéide*. Pour notre part nous préférons nous fier à l'ex-

plication que Segrais nous donne lui-même, dans la Préface de son *Enéide* : « Je ne puis moins accorder au grand amour que j'ay eu dès ma plus grande jeunesse pour le merveilleux génie de Virgile ; que de publier quelques unes des raisons qui ont causé ma passion, et qui m'ont engagé dans la témérité de le traduire » (1). Son admiration s'accrut quand il se hasarda à imiter Virgile : « Cette inclination qui m'a fait donner à la poésie la meilleure partie du loisir de mes premières années ; de quelques petits ouvrages, où je crus d'abord que toute ma capacité pourroit s'estendre, me fit passer aux Eglogues, plus pour exprimer mes sentimens, que dans l'esperance de quelque approbation : Comme dans ce médiocre travail j'imitay quelques endroits de Virgile assez heureusement, à ce que me disoient mes amis ; cela me fit aimer encore davantage la lecture de ce grand Poète » (2).

Les exils successifs de Mademoiselle obligeaient son pauvre secrétaire à la suivre dans ses pérégrinations à travers la province, d'un château à l'autre. Son éloignement de la cour et de ses amis valut à Segrais des loisirs qu'il devait être parfois bien embarrassé pour occuper ; c'est alors qu'il entreprit son *Enéide* : « Me trouvant un jour dans une maison de campagne seul, et dans un grand loisir, écrit-il, sans savoir qu'il y eust d'autre traduction de l'*Enéide* que ce que le Cardinal du Perron avoit commencé du premier et du quatrième livre, et sans avoir d'autres livres qu'un de ces petits Virgiles qu'on porte dans la poche, je voulus essayer de rendre en nostre langue le commencement du premier livre, à dessein de n'y songer pas davantage, dès que je pourrois me procurer un autre divertissement » (3).

Ce n'est pas encore un projet sérieux. Cependant « la facilité que je trouvay à faire mal », comme il le dit avec modestie, l'anima à un tel point qu'il se proposa de finir le pre-

(1) *Traduction de l'Enéide*, T. I, p. 6 ; *Préface*.

(2) *Ibid.*, T. I, p. 61.

(3) *Ibid.*

mier livre. En un mois ce fut fait, et l'auteur était bien décidé à en rester là. Des amis, que Segrais ne nous nomme pas « pour ne les pas charger de la faute qu'ils m'ont fait faire », l'ont fait changer de résolution. Malgré les écueils qui menacent celui qui embrasse un projet aussi audacieux, il s'engage à traduire en vers français toute l'*Enéide*. Il trouve tant de plaisir dans la société de son poète préféré, qu'il n'a jamais regretté sa décision : « Je ne justifie donc point ma témérité d'avoir osé toucher à un ouvrage si parfait, puisque ma seule excuse est le grand amour que j'ay pour luy, et que mesme cet amour se déclare contre moy ; parce qu'il me le fait tellement admirer, que bien loin de me flatter de la creance qu'un genie aussi foible que le mien le pût égaler, je le considère comme la borne de la grande sublimité de l'esprit humain. Ce mesme charme a fait, que tout incapable que j'étois de réussir en ce dessein, je l'ay conceu plutôt qu'un autre ; parce que j'y ay trouvé mon plaisir. Je m'en suis fait sans y penser une occupation sérieuse ; mais je plains si peu le temps que j'y ay employé, que si je n'en ay point d'autre satisfaction, au moins il me reste celle de n'avoir point passé de temps avec plus de douceur » (1).

La perfection même de l'original excusera en quelque sorte la faiblesse de l'imitation ; Segrais prête à son illustre modèle toutes les qualités : « Je ne crains pas de dire après Scaliger, quand je devrois être accusé comme luy, d'avoir aimé ce merveilleux Poème. jusqu'à l'idolatrie ; que je ne l'ay jamais leu sans avoir sujet de devenir meilleur, et que je croy sa lecture aussi profitable que les preceptes des plus sages Philosophes. Je n'y ay jamais rien remarqué, qui ne témoigne partir d'un esprit très bien fait et très-noble, d'un homme sage et modéré, d'un courage libre, d'une humeur portée à une gayeté honneste, d'un cœur tendre et bon, et surtout d'un vray Philosophe fort éloigné de l'ostentation et de

(1) *Ibid.*, T. I, p. 63.

ces affectations vaines qui ne peuvent partir que d'un esprit médiocre » (1). Il voudrait faire partager à ceux qui ne connaissent pas le latin son admiration pour ce merveilleux poème.

Ne lui reprochons pas trop âprement de ne pas avoir pleinement réussi dans son projet ambitieux. Il ne serait que trop facile de l'accuser de s'être montré un versificateur hésitant, incapable de soutenir longtemps le ton héroïque, d'avoir arrangé et interprété les images de Virgile à sa façon, d'avoir eu ce qu'on a appelé « l'épée d'Alexandre » pour les nœuds de la grammaire, et d'avoir, malgré lui, représenté à la manière précieuse les mœurs romaines. Pourtant il se rendait compte de la profonde différence des mœurs dans l'histoire. « Car ceux qui jugent d'un Auteur ancien, des mœurs et des opinions des siècles passez ; et qui les veulent soumettre au goût, aux mœurs et aux sentiments de nôtre siècle, n'en jugent pas mieux que ceux qui reprendroient Marot, ou quelque vieil Auteur François de ne parler pas comme l'on parle aujourd'huy. Il faut se détacher de l'habitude et de la préoccupation ; et pour ainsi dire se défaire de son siècle, pour ne se conformer qu'à la raison qui nous doit faire entrer dans les sentimens de l'Auteur que nous voulons lire » (2). C'est déjà un grand progrès, bien que, dans la pratique, il arrive souvent à Segrais de s'éloigner des excellents principes qu'il énonce.

Il n'est que trop facile aujourd'hui de signaler les défauts d'une traduction qui est plutôt une imitation libre, dans laquelle les traits saillants de l'original ont servi de thème ; le traducteur a exercé son imagination sur ce thème, en essayant de rivaliser avec l'original, sans s'attacher à reproduire servilement ni les paroles ni même les pensées. Son but n'est pas de donner une parfaite copie, de reproduire jus-

(1) *Ibid.*, T. I, p. 23

(2) *Ibid.*, T. I, p. 8.

qu'aux défauts du modèle. Ce n'est pas non plus le procédé d'un Chénier qui s'assimile l'antiquité, qui se fait une âme antique, et qui, imitateur involontaire, peut dire avec confiance :

De ce mélange heureux l'insensible douceur
Donne à mes fruits nouveaux une antique saveur.

Segrais se contente, comme d'ailleurs tous les traducteurs de son temps, d'interpréter les ouvrages de l'antiquité ; tout en reproduisant les grandes lignes, il leur donne une forme nouvelle, française, plus au goût de son siècle.

Brébeuf ne craint pas de dire, dans sa Préface de la *Pharsale*, « j'ay ajouté, j'ay retranché, j'ay changé beaucoup de choses », et il admet que son ouvrage est plutôt une libre imitation qu'une traduction scrupuleuse. Rappelons-nous aussi, dans le *Parnasse Réformé* de Guéret, le premier article de l'ordonnance d'Apollon « par la grâce de Jupiter, roi du Parnasse et de l'Hélicon » : « Voulons que les traducteurs aient recours aux originaux des livres qu'ils traduiront ». Voilà qui en dit long sur les méthodes de certains traducteurs peu scrupuleux !

Vers l'époque où Segrais abordait son *Enéide*, les opinions étaient partagées sur l'art de la traduction. « Les uns, dit-il, veulent qu'on s'attache à la lettre, au style et à toutes les pensées d'un auteur : les autres estiment que les traductions un peu paraphrasées sont les plus belles » (1). Mais toutes les règles données précédemment regardaient plutôt les traductions en prose qu'en vers. Pour ces dernières, Segrais n'a pas vu de règles. Il se voit obligé de dresser lui-même le code des lois et maximes qui le guideront dans sa tâche ardue : « J'avoüeray que si je ne les ay pas suivies, du moins ce sont celles que j'ay voulu suivre. J'ay considéré en premier lieu que la poésie se distingue principalement de la Prose, en ce

(1) *Ibid.*, T. I, p. 64.

que son langage est plus pressé et plus figuré. J'ay resolu d'enfermer le plus de sens que je pourrois en aussi peu de paroles que le désir de la netteté et la contrainte de nostre langue, qui ne peut oublier les articles, me le pourroit permettre ; et j'y tâché de conserver la figure autant qu'il me seroit possible. A l'égard de ce premier poinct, si je ne donne pas la meilleure traduction, je pense au moins donner la plus courte (1). Mais comme les figures ne peuvent pas toujours passer d'une langue dans une autre, ...ç'a esté en cela que j'ay trouvé la plus grande peine ; car j'ay tâché d'égaliser les idées de nostre Poësie Françoisse aux idées de la Latine. Quand je n'ay pû suivre le sens exactement sans faire quelque chose de difforme, j'ay essayé de ne m'y pas opposer ; et pour le dire en peu de paroles, si je n'ay pas pris toute la mesme route, j'ay tâché du moins de ne m'en détourner pas, et d'en trouver une autre aussi courte, aussi aisée et aussi naturelle. Sur ce fondement on ne trouvera dans mon ouvrage, ny une paraphrase, ny une traduction litterale. J'ay crû qu'il estoit meilleur de tenir le milieu entre les deux, en m'approchant toutefois plutôt du sens littéral, que de l'autre extrémité, et peut-estre trop, puisque mon scrupule m'a quelquefois empesché de prendre d'autres sens plus François que Latins, et plus capables par conséquent de briller aux yeux du Lecteur qui ne sauroit pas la langue Latine, pour lequel j'ay principalement écrit... Enfin mettant en usage tous les matériaux de ce divin Auteur, j'ay voulu donner *l'Enéide* en François, comme j'ay conçu qu'il l'eust donnée luy-mesme, s'il fust né sujet de nostre glorieux Monarque ; mais en reconnoissant toujours que j'estois bien éloigné de la sublimité de son génie. J'ay souhaité, selon mon peu de force, que son sujet se trouvast ici tout entier ; qu'on y reconnust Virgile, non seulement par le gros de son ou-

(1) Goujet, dans sa *Bibliothèque Françoisse*, T. 5, p. 114, en discutant la traduction du 4^e livre de *l'Enéide* par Gilles Boileau, signale le fait que Segrais n'a excédé que d'un tiers le nombre de vers de l'original, tandis que Boileau l'a presque doublé.

vrage ; mais par ses moindres parties, qu'on le suivist de période en période, aussi bien que de livre en livre. J'ay fait tous mes efforts, pour conserver dans cette copie quelque chose de l'esprit de son Auteur » (1). Pour l'époque, ce sont d'excellents principes ; la conclusion à laquelle ils aboutissent est, à peu de chose près, celle de Brébeuf : « Quand on m'accuseroit d'avoir plutôt imité Virgile, que de l'avoir traduit, je ne m'en offenserois point, si j'avois assez bien réussi, pour faire dire que mon imitation est exacte dans le sens, dans l'esprit de ce grand homme, et dans sa divine expression » (2).

Il y réussit si bien que certains le confondaient même avec Virgile. En avril 1701, Baillet envoya à l'intendant Foucault l'épigramme suivante, qui a depuis été attribuée tantôt à La Monnaye et tantôt à l'abbé Testu :

Quand Segrais affranchi des terrestres biens
Descendit plein de gloire aux champs Elysiens,
Virgile en beau François lui fit une harangue ;
Et comme à ce discours Segrais parut surpris :
Si je sais, lui dit-il, le fin de votre langue,
C'est vous qui me l'avés appris (3).

Baillet jugeait sa version de l'*Enéide* la meilleure qu'on eût faite, parce que la plus courte. S'il ne revendique pas pour Segrais l'honneur d'avoir imité parfaitement la clarté, la pureté, la facilité et la magnificence de l'original, du moins il lui accorde le mérite d'en être le moins éloigné, de tous ceux qui ont suivi la même carrière (4).

Très inquiet sur le sort de son ouvrage, Segrais en avait envoyé le manuscrit à des juges qu'il considérait compétents ; sur des points difficiles, il avait pris l'avis de certains grands savants de ses amis. A sa demande, Bochart lui adressa de

(1) Préface de l'*Enéide*, T. I, p. 64-5.

(2) *Ibid.*, T. I, p. 70.

(3) Baillet, *Jugemens des Savans*, T. V, p. 400.

(4) *Ibid.*, T. III, p. 181.

Caen une longue lettre (1) hérissée d'érudition. A grands coups de savoir, il démontra qu'Enée n'était jamais allé en Italie. Mais Segrais pardonna volontiers à son auteur préféré une erreur que seul un grand érudit était capable de découvrir. « Il ne seroit pas bien, dit-il, de contredire un point d'histoire connu de tout le monde... Mais dans cette profonde antiquité qu'il faut étudier à fond, pour en tirer les moindres éclaircissemens, le grand poète peut et doit hardiment dire les choses, non comme il peut découvrir qu'elles ont esté ; mais comme elles sont plus capables d'embellir son sujet... Cette exacte recherche de la vérité n'est nullement du Poète » (2).

M. d'Andilly, nous dit Segrais, lui conseilla de faire imprimer le texte de Virgile avec la traduction, afin de faire ressortir la justesse et l'exactitude qu'il y avait observée (3). Cet avis cependant ne fut pas suivi. Huet et Ménage étaient aussi des plus enthousiastes pour le succès de l'entreprise de leur ami ; Mme de Lafayette ne partageait ni leur confiance ni leur admiration. Segrais lui avait envoyé son manuscrit au mois d'août 1663, avec prière d'en dire son opinion. Après avoir consulté le pédantesque Montausier, elle s'aventure à écrire à Huet, dans l'espoir qu'il empêchera leur ami commun de publier un ouvrage qu'elle juge indigne de lui : « Nous avons parlé du Virgile de M. de Segrais, lequel nous n'avons pas tant loué que vous. Assurément cet ouvrage, s'il n'est entièrement corrigé, n'aura pas une grande approbation. J'en viens d'écrire à M. Ménage, et je lui mande de vous en parler sincèrement avec M. de Segrais. C'est dans ces occasions qu'il faut montrer aux gens qu'on est de leurs amis. Cependant comme je défère à vos sentiments et à ceux de M. Ménage, je ne dirai que ce que vous jugerez à propos. Je n'ai pas même dit à

(1) Le 20 décembre 1663.

(2) Préface de l'*Enéide*, T. I, p. 30-31.

(3) *Segraisiana*, p. 157.

M. Montausier tout ce que j'en pense et tout ce que des gens fort connoissans en augurent. Pour n'être pas une amie si tendre ni si flatteuse que de certaines femmes, je n'en suis pas moins une bonne amie » (1).

Cette voix discordante dans le concert de louanges n'empêcha pas Segrais de persister dans son dessein. Quatre années plus tard, il présente au public la première moitié de son ouvrage, précédée d'une dédicace au roi, avec qui sa protectrice est maintenant réconciliée. C'est elle qui l'a encouragé à adresser son livre à Sa Majesté ; car, dit Segrais, « Quelque passion qui fasse souhaiter l'honneur de son estime, je n'eusse osé luy présenter un travail que je ne puis en juger digne, si Mademoiselle ne m'en eust donné l'assurance. Cette grande Princesse a crû, que l'ouvrage le plus héroïque de l'antiquité, et consacré à l'honneur du plus auguste des Césars, demandoit la protection d'un Monarque, en qui l'on void éclatter la grandeur des Césars et la vertu des Héros » (2).

Ce volume trouva auprès du public une faveur qui encouragea Segrais à persister dans ses efforts. « Les Copies », dit l'abbé de Marolles (3), ... ont été acheptées chèrement par les Libraires qui se connoissent en bons Livres, et se sont débitées avec bon-heur ». Il s'agit ici des six premiers livres. La traduction des six autres est terminée, dit l'abbé, mais leur auteur qui est « parfaitement poli » veut les revoir à loisir avant de les publier. Ils ne paraîtront qu'en 1681.

A l'Académie Française, l'enthousiasme était grand. Le jour de sa réception, La Bruyère consacra à son vieux confrère des paroles élogieuses. « Il fait revivre Virgile parmi nous », s'écrie le nouvel académicien ; il « transmet dans notre langue les grâces et les richesses de la latine ». A l'occasion de la double réception de Th. Corneille et de Ber-

(1) Caen, ms. in-4° 206, p. 16 ; Ce jeudy au soir, 1664.

(2) Traduction de l'*Enéide*, Dédicace au roi, T. I.

(3) *Considérations sur une critique judicieuse... de l'Enéide de Virgile*, p. 14.

geret, en 1685, Benserade lut un éloge rimé de ses collègues, parmi lesquels figure fort honorablement

Segrais qui, d'un privilège
Spécial et mal aisé,
Virgile a dépaîsé
Et retiré du collège.

L'abbé Regnier Desmarais ne fut pas moins flatteur. En répondant à Campistron, successeur de Segrais à l'Académie, il loua la chaste beauté et la sage noblesse qui règnent partout dans la copie ainsi que dans l'original. Dans le concert d'éloges, Saint-Evremont élève une voix tant soit peu discordante. Il est d'avis que Segrais « demeure partout bien au-dessous de Virgile » (1) ; ce qui n'est pas étonnant d'ailleurs, « car il seroit fort extraordinaire qu'on pût rendre une traduction égale à un si excellent original » (2). Personne n'a su égaler, même en latin, la beauté d'expression de Virgile. « Segrais doit se contenter d'avoir mieux trouvé le génie de Virgile, que pas un de nos auteurs ; et quelques grâces qu'ait perdu l'*Enéide* entre ses mains, j'ose dire qu'il surpasse de bien loin de tous ces poèmes que nos françois ont mis au jour avec plus de confiance que de succès » (3). Saint-Evremont loue également « la grande application de Segrais à connoître l'esprit du poète » (4). Mais comme Mme de Lafayette et Moisant de Bricux, il est frappé de la lâcheté d'Enée, et critique Segrais d'avoir défendu son héros, même au point de prendre des libertés avec le texte original : « il aime mieux ne pas exprimer le sens de Virgile dans toute sa force, que de découvrir nettement les frayeurs honteuses du pauvre Enée » (5).

Sans être aveuglé par l'engouement général du public

(1) Saint-Evremont, *Œuvres*, T. III, p. 134.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*, p. 136.

qui acclama cet ouvrage à son apparition, sans tomber dans l'erreur d'un Voltaire qui, au contraire, lui refuse tout mérite, Saint-Evremond a su donner de l'*Enéide* de Segrais un jugement équitable. Ce n'est pas un ouvrage négligeable. Certaines tirades, par leur accent épique, méritent qu'on les retienne (1). Mais Segrais, écoutant comme toujours les préjugés contemporains, a eu le tort d'affubler son *Enéide* à la mode du XVII^e siècle. Il ne suffisait pas de donner une *Enéide* telle que Virgile l'eût faite lui-même s'il était né sujet de Louis XIV. C'est pourquoi, sauf pour la Préface et les notes, où Segrais exprime sur la théorie de la traduction des idées intéressantes, sa traduction ne présente aujourd'hui que très peu d'intérêt.

Son succès, passager mais considérable, encouragea Segrais à entreprendre, sur le conseil de l'abbesse de Fontevault, la traduction des *Géorgiques*. Il en est question dans une lettre inédite de notre auteur, lue par M. de Longuemare à l'occasion de l'inauguration du monument de Segrais à Fontenay-le-Pesnel en 1911 (2) : « Puisque vous le souhaitez ie vous envoie encore environ le tiers du premier livre des *Géorgiques*. Plust à Dieu que vos bons connoisseurs se voulassent donner la peine de le critiquer. Je n'ay entrepris ce travail que pour me faire un amusement conforme à mon âge et à mon état. Je suis devenu laboureur de bonne foy et aiant par hazard dépeint à Mme de Fontevault ce genre de vie où je me représentois comme un patriarche avec mes troupeaux et le reste de leur chevance si bien dépeinte dans la Bible : En vérité, m'escrivoit-elle, vous deuries entreprendre la traduction des *Géorgiques*, aiant déjà fait des Eglogues, traduit l'*Enéide*, ... J'estudiois donc la théorie et la pratique des véritables *Géorgiques*. Je trouvois charmant de voir que ce que l'on fait aujourd'huy pour tirer profit d'une terre se

(1) Liv. IV, v. 534 ; liv. X, v. 668, par exemple.

(2) Inauguration du monument de Segrais, p. 32. Lettre du 3 fév. 1693.

faisoit dans ce tems-là et ie me suis fait enfin une occupation sérieuse de ce que ie n'avois regardé d'abord que comme un plaisir. Dans l'espace d'onze mois dans le court de ma 68^e année j'ay fait la traduction des 4 livres dont je vous envoie l'essay » — ce qui fixe à l'année 1692 le commencement de cette entreprise. C'était, paraît-il, son ouvrage de prédilection : il l'estimait plus que son *Enéide*, parce qu'il était plus exact (1).

« J'ai achevé ma Traduction des *Géorgiques* de Virgile ; dit-il. Je n'ai plus qu'à y faire des Notes et une Préface, dont j'ai le projet dans ma tête ; les Notes ne m'arrêteront pas, je les tiens la plus part dans ma mémoire » (2). Le poids des années le priva de l'ardeur que ce travail demandait ; et en 1699 l'abbesse de Fontevrault était étonnée que la traduction ne fût pas encore parue : « Est-il possible, lui écrivit-elle, que vos *Géorgiques* ne soient pas encore imprimées ou qu'elles le soient sans que vous ayés eu la bonté de m'en faire part, je vous supplie de me mander ce qui en est et supposé que vous m'eussiez oubliée dans la distribution des exemplaires, de vouloir bien réparer le plutost qu'il sera possible » (3). Deux années plus tard, son vieil ami mourut, sans avoir fait paraître son ouvrage. Il en avait confié le manuscrit au curé de Blainville qui promit de le faire imprimer, avec une préface. En octobre 1702, le P. Martin écrivait à Huet : « M. le curé de Blainville se promet d'aller à Paris l'hyver prochain et y faire imprimer les *Géorgiques* de feu M. de Segrais » (4). Il ne tint pas sa promesse. En 1705, en prononçant un éloge de Segrais, devant l'Académie de Caen, il regrette que « le malheur des temps, peu favorables aux Muses, ait contraint d'en différer la publication ». En attendant, l'Académie s'efforçait de réviser et de critiquer cette traduction. Segrais

(1) *Segraisiana*, p. 158.

(2) *Ibid*, p. 12.

(3) B. N. ms. fr. 24,991, f° 225. Lettre du 31 janv. 1699.

(4) *Correspondance Huet-Martin*, p. 24.

étant une des gloires de la ville, on veut que l'ouvrage fasse honneur à sa mémoire. C'est ainsi que le P. Martin écrivait à Huet le 22 janvier, 1704 : « Notre nouvelle Académie tint hier sa première séance réglée... M. de Chaulieu lut une Epitaphe honoraire de feu M. de Segras, latine et françoise... Ensuite on mit sur le tapis l'ouvrage de M. de Segras sur les *Géorgiques* ; on en lut la première page, dont bien des endroits furent critiqués. Virgile étoit lû d'abord, puis la traduction qui n'est pas bien exacte. Comme il seroit trop long de retoucher ainsi cet ouvrage, on en distribuera des morceaux à plusieurs, qui en feront la critique en particulier, et qui la soumettront au jugement de l'Académie. On a envie d'en procurer l'impression, mais bien châtiée » (1). D'après le compte rendu des séances de l'Académie de Caen (2) elle jugea à propos en décembre 1707, de « faire son occupation ordinaire » de l'examen de cet ouvrage. Cette étude l'occupa régulièrement jusqu'au mois d'avril 1708 ; elle fut reprise en février 1711. A la séance du 5 février, d'après des documents inédits publiés par Formigny de La Londe (3), « la Compagnie s'est occupée à comparer les deux traductions différentes des *Géorgiques*, l'une par le sieur Martin, l'autre par M. de Segras. Elle a remarqué que la dernière est infiniment plus littéraire, plus concise et plus noble dans ses expressions que la première ».

Ce Martin était un neveu de Voiture. Sa traduction avait été publiée en 1708 par le Bas du Coudray, qui soutenait dans une préface que Segras n'avait pas osé faire paraître ses *Géorgiques* de crainte de hasarder sa réputation. Nous avons vu qu'il n'en était rien ; ce fut simplement la négligence de l'abbé Belin qui priva Segras de l'honneur d'être le premier à publier une traduction en vers des *Géorgiques*. Finalement,

(1) *Correspondance Huet-Martin*, p. 461.

(2) F. de La Londe, *Documents inédits*, p. 57.

(3) *Ibid.*, p. 73.

dit Goujet (1), en parlant des vicissitudes subies par cet ouvrage pour lequel tous professaient une grande admiration, mais que personne ne prenait la peine de publier, un domestique de Segrais, François Parey du Fresne, remit une copie du manuscrit à Hubert le Tors, avocat au bailliage d'Avallon. Celui-ci, après avoir rétabli les lacunes en ajoutant quelques vers qui manquaient, composa un avertissement et une épître dédicatrice à la Maréchale de la Ferté. Il signa cette épître du nom de Parey du Fresne, entré depuis la mort de Segrais dans la maison de cette duchesse.

Quand finalement l'ouvrage parut en 1711, in-8°, les *Mémoires* de Trévoux l'acclamèrent : « Le Public qui a reçu si favorablement la traduction de l'*Enéide* de Virgile en vers que M. de Segrais lui a donnée pendant sa vie ne méconnaîtra point ce grand Poète François, cet habile Traducteur, dans sa version des *Géorgiques* qu'on donne après sa mort » (2). Mais son succès fut aussi peu durable que celui de l'*Enéide*. Pour nous, les traductions de Segrais, souvent inexactes, d'une versification parfois lâche et embarrassée, d'un modernisme quelquefois choquant, n'offrent plus guère d'intérêt. Ce qui nous intéresse aujourd'hui surtout, ce sont les idées sur la théorie de la traduction émises dans l'excellente préface de l'*Enéide* et dans les notes. Comme il arrive si souvent chez notre auteur, pour son malheur, la réalisation est bien inférieure à l'idéal qu'il s'était proposé.



(1) *Bibliothèque Française*, T. V, p. 109.

(2) Trévoux, *Mémoires*, août 1711 ; p. 1474.

CHAPITRE VIII

L'homme des Académies et des succursales des Académies

Il n'est guère nécessaire de rappeler quelle était, au xvii^e siècle, la réputation littéraire et artistique de Caen, capitale intellectuelle de la Normandie. C'était, d'après Mme de Sévigné, « la plus jolie ville, la plus avenante, la plus gaie, la mieux située, les plus belles vues, les plus beaux bâtiments, les plus belles églises ; des prairies, des promenades, et enfin la source de tous nos plus beaux esprits » (1). Loret n'est pas moins flatteur. Après avoir loué

Icelle fameuse Cité,
Admirable pour sa beauté,
Pour sa splendeur, pour sa richesse,
Et mesmement, pour sa noblesse (2),

il fait l'éloge des hommes de lettres qui l'habitent :

Car quoy que ce noble séjour
Ne soit pas voisin de la Cour,
On y voit de bonnes cervelles,
Des Ames galantes et belles,
Et d'aussi délicats Esprits
Que dans le Louvre et dans Paris (3).

Ces beaux esprits « honnêtes gens sans employ », dit Huet, se réunissaient au carrefour de Saint-Pierre pour « s'en-

(1) *Lettres*, T. IX, p. 42 ; 5 mai, 1689.

(2) *Muze historique*, T. IV, p. 104 ; 22 sept. 1663.

(3) *Ibid.*

tretenir des affaires publiques et des leurs particulières » (1). Le concours y était plus grand lundi, jour où la poste apportait les livres nouveaux, les lettres et la *Gazette*, avec des nouvelles du grand monde. Moisant de Brieux, ce jour-là rencontré dans la boutique d'un libraire MM. de Grentemesnil, auteur de divers travaux sur la Grèce, de Prémont-Graindorge, philosophe, A. Halley, professeur royal en Eloquence à l'Université de Caen, et de Viquemand, avec qui il lisait la *Gazette* et feuilletait les œuvres qui venaient de paraître. En 1652, l'un d'eux ayant suggéré qu'on pourrait goûter le même plaisir mais avec « plus de commodité », dans une maison particulière, Moisant de Brieux offrit la sienne, le magnifique hôtel du Grand Cheval, qui tant par son luxe que par sa situation au centre de la ville, était un lieu de réunion idéal. On y était si bien, dit Huet, « qu'après la lecture de la *Gazette*, et le débit des nouvelles, on passait volontiers à des conversations savantes, au grand plaisir et même au profit des assistants. On résolut donc d'en faire une compagnie réglée » (2), se réunissant le lundi de quatre à sept heures. « Nous convinmes aussi, dit Moisant de Brieux, que la première partie de ce temps seroit donnée à l'entretien des Nouvelles ; l'autre aux propositions et résolutions des difficultés, que chacun pourroit avoir trouvées dans les bons auteurs ; et la dernière à la lecture des Ouvrages composés, soit par quelqu'un de la Compagnie, soit par quelqu'autre du dehors. Nous protestâmes encore de ne souffrir point qu'on y list aucuns libelles, ou Pasquins ; ni qu'on y parlast de religion, qu'autant que le permettoient les principes du Christianisme, dont nous convenons tous » (3). Les débuts de cette Académie furent durs, des bruits défavorables s'étant répandus sur la nature des réunions ; ces bruits se dissipèrent peu à peu, le nombre des membres augmenta sensiblement, et enfin, dit son fondateur

(1) Huet, *Origines de Caen*, p. 171.

(2) *Ibid.*

(3) Moisant de Brieux, *Poematum pars altera*, p. 102.

et protecteur, cette Académie est parvenue à un état « que nous pouvons dire glorieux, puisque quantité de Seigneurs étrangers, dont le mérite n'est pas moindre que la naissance, ont recherché d'y être admis » (1).

Une illustre compagnie se réunissait dans le salon de Moisant de Brieux. On nous assure même « qu'il n'y avoit point d'Académie dans le reste de l'Europe, qui fut composée de plus habiles gens que celle-là » (2). Parmi les membres de la première heure, dont le fondateur nous dresse complaisamment une liste, citons l'érudit Bochart, Huet, de Caillières, gouverneur de Cherbourg, de la Luzerne Estienville, Ménage, Le Sueur de Petiville, conseiller au parlement de Normandie, le généalogiste de la Roque, le ministre protestant du Bosc, Louis de Thouroude, docte helléniste, Saint-Clair Turgot, Jacques Savary, qui avait traduit l'*Odyssée* en vers latins, et, enfin, Segrais, « le plus illustre parmi eux », selon Huet (3). Obligé par ses fonctions soit de rester à Paris auprès de Mademoiselle, soit de la suivre dans ses divers exils, notre poète ne peut venir que rarement prendre place parmi ses doctes confrères. C'est là cependant, dans cette académie de province, que se développent des qualités qui lui permettront plus tard de soutenir dignement son rang à l'Académie Française.

Loret annonce son élection à cette Compagnie, en le mettant au rang des plus grands poètes de l'école de Caen :

Des Yveteaux, Bertaud, Malherbe,
Du stile net, rare et superbe,
D'icelle ville étoient extraits
Et mesmes, l'illustre Segrais,
Qui suivant leur divine trace
Par où l'on parvient au Parnasse,
A mérité par ses Ecrits

(1) *Ibid.*, p. 104.

(2) Bayle, *Nouv. de la Rép. des Lettres*, T. I, p. 506 ; juillet 1684.

(3) *Mémoires*, p. 91.

D'être, avec justice, compris
Dans cette sage Académie... (1).

Quand Segrais posa sa candidature à l'Académie, deux places étaient vacantes, celle de Boisrobert et celle de Daniel de Priézac. Il eut pour compétiteur Michel Le Clerc, qui fut élu au fauteuil de Priézac, tandis que lui-même occupa celui de Boisrobert. Il accuse Chapelain d'avoir favorisé la candidature de son rival ; il lui en voulait tellement de cette prétendue injustice qu'il se vengea en racontant des anecdotes peu flatteuses sur l'avarice de ce Chapelain, dont il avait autrefois soigneusement cultivé l'amitié. Pourtant, Chapelain professait pour lui les meilleurs sentiments. Le jour de la réception, le 26 juin, 1662, il écrivit à Huet : « Pour nouvelle je vous diray que nous venons de recevoir M. de Segrais dans nostre Académie en la place de M. de Boisrobert. Cela s'est passé avec honneur et je n'ay pas eu sujet de me repentir des soins que j'ay pris pour cela, et les bons offices que j'y ay rendus à son mérite. Je vous devois cet avis comme à l'un de ses amis intimes et qui s'intéresse du cœur en tout ce qui luy peut arriver de bien et de mal » (2). Sont-ce des phrases hypocrites, ou Segrais s'est-il trompé ? Quoi qu'il en soit, il ne pardonna jamais à Chapelain l'affront qu'il croyait avoir essuyé.

Dans son discours de réception, Segrais rappelle le souvenir de Boisrobert, ce dont il faut lui savoir gré, car l'usage de faire l'éloge de son prédécesseur n'était pas, jusqu'alors, bien nettement établi. Il le loue d'autant plus volontiers, qu'il s'agit d'un de ses concitoyens : « Une même Ville nous avoit donné la naissance, et comme c'est ce même Climat que les Malherbe, les Bertaut et tant de grands Personnages ont fait juger digne de la faveur du Ciel, l'honneur que vous me faites

(1) *Muze historique*, T. IV, p. 104. 22 sept. 1663. Une note précise : *académie des beaux Esprits établie dans Paris*.

(2) Chapelain, *Lettres*, T. II, p. 239.

étant d'ailleurs si fort au-dessus de moy, que sçavons-nous, Messieurs, si ce n'est point seulement quelque effet du bon Genie de cette heureuse Contrée, qui a mieux aimé vous fournir un sujet médiocre, que de laisser prescrire le droit dont il la juge en possession, d'avoir toujours vû jusques icy quel-qu'un de nos Citoyens dans cette célèbre Académie depuis qu'elle est instituée, que de perdre ainsi la plus noble marque qui luy pouvoit conserver la réputation qu'elle a dans les belles Lettres » (1). Son discours est un modèle d'urbanité, de modestie, de dignité ; un passage sur *le quatrième Etat*, est trop intéressant, grâce à son sentiment de la dignité des hommes de lettres, sentiment bien rare à l'époque, pour qu'on puisse le passer sous silence : « J'entens parler, Messieurs, de ces généreux esprits, dont vous êtes la fleur, de ces âmes célestes, qui au milieu des emplois de ce monde se détachent du commerce des hommes, qui marchant sur la terre s'élèvent dans le ciel par la sublimité de leurs pensées, et qui bravant le pouvoir de la fortune, ne peuvent faire leur bonheur des grâces qui dépendent de sa témérité » (2).

L'absence du traditionnel éloge du roi est à noter : en 1662, la protectrice de Segrais vivait en exil, bannie de Paris par les ordres de son royal cousin. La situation était plutôt embarrassante pour notre poète. De bon cœur, il loue l'Académie, son fondateur, son chancelier, ses membres ; il remercie les académiciens de l'honneur qu'ils lui confèrent, ou pour citer ses propres paroles, de « la grandeur de la gloire que vous me faites recevoir ». Il s'en croit tout à fait indigne, mais, ajoute-t-il de façon spirituelle, « je me mettrois peut-être en danger de vous en faire repentir, si je vous faisois trop reconnoître mon peu de mérite » (3). La modestie, la retenue et la parfaite politesse de Segrais font un vif con-

(1) *Recueil de harangues de l'Académie* [1698] ; p. 84.

(2) *Ibid.*, p. 86.

(3) *Ibid.*, p. 88.

traste avec l'orgueil et la suffisance de Michel Le Clerc, qui prononça le même jour son discours de réception.

C'est par sa collaboration aux *Observations de l'Académie Française touchant l'orthographe* que Segrais débute, parmi ses savants confrères, dans un rôle actif. Les cahiers de remarques fournis par Mézeray furent soumis à une commission composée de Perrault, Boyer, les deux abbés Tallemant, Segrais, Doujat, Corneille, Regnier, Bossuet, Fléchier, Pellisson, Cassagne et Chapelain. Le manuscrit devait passer de main en main, chacun étant invité à y consigner ses observations sur les règles d'orthographe proposées (1). La durée du travail est indiquée par une note sur l'un des feuillets : « Cet ouvrage a esté commencé un lundy 14 d'aoust et finy un jeudy 12 d'octobre 1673 ». Segrais y griffonna consciencieusement maintes remarques de cette écriture caractéristique qui par la suite devint si difficile à déchiffrer qu'il dut se servir de la main d'un secrétaire (2).

C'est également à Segrais qu'on confie la tâche délicate de remercier Colbert du rétablissement en faveur de ces Messieurs du droit de *committimus*, c'est-à-dire du privilège, restreint en 1669 aux quatre plus anciens de l'Académie Française, de faire évoquer leurs procès devant des juges spéciaux (3). Il s'en acquitte fort honorablement dans une harangue, prononcée le 4 janvier 1674, qui est un véritable modèle d'urbanité. Dans son discours de réception, il n'avait pu dire un mot du roi ; sa loyauté vis-à-vis de Mademoiselle ne liant plus sa langue, il se consacre maintenant, avec beaucoup de dignité et de mesure, « à la gloire d'un Roy qui est l'honneur du monde, qui, par sa valeur, sa prudence et sa justice, est digne de toutes les louanges » (4).

(1) *Reg. de l'Ac. Fr.*, T. IV, p. 58.

(2) Dans une lettre à Ménage, du 16 août 1689, reproduite par La Ferrière, *La Normandie à l'Etranger*, p. 393, Segrais dit : « Mon écriture devient si mauvaise à ce que me disent mes correspondants que je me sers d'ordinaire de la main d'un autre ».

(3) D'Olivet, *Hist. de l'Ac. Fr.*, T. II, p. 476.

(4) *Reg. Ac. Fr.*, T. I, p. 80.

Elu directeur le 1^{er} avril 1675 (1), Segrais ne tarde pas à encourager les « succursales des académies ». Le 9 mai 1675 deux académiciens d'Arles sont admis et traités comme des confrères ; le directeur les complimente et leur permet de prendre part à la discussion, leur demandant même leur avis, et les priant d'assister régulièrement aux séances pendant leur séjour à Paris (2). Le 27 du même mois, il reçoit les délégués de l'Académie nouvellement établie à Soissons ; à cette occasion, Segrais prononce un discours qui nous donne une idée du culte qu'on rendait alors à Louis XIV, « ce Monarque, plus noble encore, et plus auguste par ses qualités héroïques que par la splendeur de son sang ». Après avoir loué « les qualités sublimes et éclatantes de ce Grand Roy », « l'éloquence et la politesse qui lui sont naturelles, cet air de grandeur répandu en sa personne et en toutes ses actions, *cette phisionomie plus divine qu'humaine* », le directeur s'étend sur « son intrépidité dans les périls, sa vigueur dans l'exécution de ses entreprises, sa prudence heureuse dans le choix de ses Généraux, sa sincérité et son exactitude dans ses paroles, son équité en toutes choses » (3). Ce dithyrambe terminé, Segrais se tourne vers les académiciens de Soissons, disant, presque à la manière d'un prédicateur : « Je ne puis vous inciter à l'amour de la gloire que par elle-même. Si vous fuyez les vices et les vanités qu'elle méprise, si, libres de la fonction de vos charges, ou des devoirs de votre profession, vous ne donnez votre loisir qu'à des choses honnêtes, attendez toutes les suites d'une vie innocente ; prenant la vraie sagesse et le solide honneur pour guides, vous arriverez du moins au terme des malheurs de la vie par la route la plus débarrassée et la plus agréable » (4).

Un an plus tard, Segrais se retire définitivement en pro-

(1) *Ibid.*, T. I, p. 107.

(2) *Ibid.*, T. I, p. 110.

(3) *Rec. des Harangues de l'Ac.* (1698), pp. 255-6.

(4) *Ibid.*, p. 257.

vince et, sauf à de rares exceptions, ne paraît plus à l'Académie. Il laisse à ses confrères le souvenir d'un homme « également recommandable par la beauté de son esprit, et par la douce facilité de ses mœurs » (1), qui ne s'est pas moins fait aimer par sa « candeur naturelle », et par « l'agrément de son humeur », qu'il se faisait estimer par les « rares qualitez de son esprit (2) ».

Il retrouve l'Académie de Caen dispersée par la mort de deux protecteurs successifs, celle de Moisant de Brioux étant survenue en 1674 et celle de M. de Matignon l'année suivante. Segrais, qui vient de se marier fort avantageusement avec une riche héritière sa cousine (3), est installé dans un somptueux hôtel de la rue de l'Engannerie, aujourd'hui le numéro 11, où il fait aménager un lieu de réunion pour les treize académiciens qui restent. Vingt-cinq des portraits qui ornaient cette salle devinrent en 1758 la propriété de l'Université de Caen. Il y avait, entr'autres, ceux de Malherbe, de M. de Bras, d'Antoine Halley, de Huet, de Bochart, de Jacques le Paulmier de Vandœuvre, de Moisant de Brioux, de Ménage, de Pellisson, de Gassendi et de Boileau (4). Segrais possédait en outre une cinquantaine de portraits des personnages qu'il avait connus à la Cour : Pierre Corneille, Le Poussin, Turenne, Condé, Mlle de Montpensier, Mme de Longueville, Mlle de Scudéry, et la comtesse de Fisque (5).

D'après un éloge rimé d'un admirateur de Segrais, cette splendide demeure serait

Comme un aimable nid pour l'arrière-saison
Où l'étude et la paix d'olives couronnées
Adouciront un jour l'hiver de tes années (6).

(1) *Rec. des harangues de l'Ac.*, [éd. 1714], T. III, p. 196. *Réponse de l'abbé Regnier des Marais à Campistron*, 16 juin 1701.

(2) *Ibid.*, p. 197.

(3) V. APPENDICE p.

(4) *Notes Carel*, Dossier J. R. de Segrais.

(5) Trébutien, Caen, p. 110.

(6) Bibl. Caen, *Recueil du P. Martin*, pièce 23, f° 134.

C'était un véritable culte qu'on lui rendait ; ses moindres faits étaient prétextes à des vers élogieux. A la façade de sa maison il fait placer une statue de Malherbe, avec cette inscription :

Malherbe de la France éternel ornement,
Pour rendre hommage à ta mémoire
Segrais enchanté de ta gloire
Te consacre ce monument (1).

Un des académiciens, M. de Betoulaud, saisit l'occasion pour adresser une ode à Segrais :

Cher Segrais l'amour du Pinde
Que tout le sacré vallon
Depuis l'Orne jusqu'à l'Inde
Fasse retentir ton nom.
Qu'on chante avec ton mérite
Jusqu'au delà du Cocite
Les nobles soins que tu prends.
Malherbe dans ces lieux sombres
Se vante aux plus fières Ombres
Des honneurs que tu luy rends (2).

La fontaine même qui se trouve dans son jardin permet à M. de la Douespe de Saint-Ouen, également membre de l'Académie, de composer à la louange du protecteur une idylle des plus flatteuses que l'un de ses confrères, M. de Chaulieu, prendra la peine de traduire en vers latins.

Apollon déclare la guerre à Segrais :

On le prend pour moi sur la terre,
Il m'a ravi mes doctes Sœurs,
Dans sa maison il les retire,
Et les retient par ses faveurs ;
De plus, il a volé ma Lyre
Non, je jure par l'Hyppocrène,
Seul bien que Segrais m'a laissé,
Qu'il portera bientôt la peine
De m'avoir ainsi couroucé.

(1) *Segraisiana*, p. 55.

(2) *Recueil du P. Martin*, pièce 9.

mais Vénus intervient en faveur du téméraire :

Tout jeune il observa tes loix,
Te consacra toujours sa voix,
Sur ta Lyre en sa langue il joue
Les airs du Pasteur de Mantoue ;

et Apollon se laisse fléchir :

Loin de conserver de la haine
Contre votre aimable Segrais,
Pour le combler de mes bienfaits,
Je lui cède encor Hippocrène (1).

Le même écrivain rend encore hommage au « docte et tendre Segrais » dans une *Ode aux Muses sur le soin que M. de Segrais prend de loger l'Académie* (2).

Assistant en 1692 à une séance de cette compagnie, Huet rejeta avec beaucoup de vivacité la correction que Segrais voulait apporter à un passage des *Géorgiques*, en transposant les 290^e et 291^e vers du iv^e livre, afin d'éviter à Virgile une erreur de géographie sur les sources du Nil. Segrais est trop honnête homme pour continuer devant l'Académie une discussion qui risque de s'envenimer. Mais lui aussi se pique d'érudition. Dans une lettre (3) à M. du Quesnay il expose les raisons que Huet n'avait pas voulu entendre, qu'il n'espère pas encore lui faire approuver, car « ce serait faire descendre le ciel à la terre » (4). Huet répond, avec force protestations d'amitié, par une grande lettre hérissée d'érudition, dans laquelle il traite de « gentilleses de son esprit » les raisons de Segrais en flétrissant cette « méthode nouvelle pour déchiffrer les secrets des vieux Auteurs, et éclaircir leurs tenebres :

(1) *Trésor de littérature*, T. I. p. 232.

(2) D'après une note manuscrite du *Recueil du P. Martin*, pièce 11, f^o 75, cette ode serait de 1686.

(3) Toutes les lettres concernant cette discussion ont été recueillies par l'abbé de Tilladet, dans ses *Dissertations sur diverses matières de religion et de philologie*, T. II.

(4) *Ibid.*, p. 33.

n'avoir aucun égard à ce qu'ils ont dit, mais seulement à ce qu'ils ont dû dire » (1).

Le paisible Segrais fut étonné de cet acharnement sur un point d'érudition ; dans une lettre du mois de février 1693 il écrivit : « Au reste je ne sçay, Madame, si vous savés le malheur qu'il m'est arrivé et la guerre que j'ay à soutenir. Il est vray que c'est innocemment que ie me suis attiré mon infortune. Auriez-vous crû, Madame, qu'en tâchant de donner un sens clair et naturel à un passage du 4^e livre des *Géorgiques*, j'aurois sapé les fondemens du Paradis terrestre, cependant c'est ce que monsieur d'Avranches s'est imaginé et ce qui avec une sortie très déraisonnable que ce grand Prélat me fist en passant par icy m'a attiré des volumes qu'il escrit jour et nuit contre moy... Si le bruit de nostre querelle a esté jusques à vous, j'ay escrit les raisons de mon opinion en deux feuilles de papier, j'en ay envoyé une copie à Mlle de Scudéry et une à Mme la marquise d'Avaré. Elles se feront honneur et plaisir de vous les communiquer s'il vous prend quelque fantaisie d'en régaler vostre savante court, j'aimerois mieux son suffrage que celuy des docteurs les plus fameux des universitez. De cent personnes de bon sens, j'en ai 99 pour moy » (2).

Ni l'un ni l'autre ne voulant en démordre, la brouille fut amère et définitive. Elle se raviva même, vers 1700, quand les deux adversaires se trouvèrent de nouveau aux prises à l'Académie de Caen, sur la question de savoir pourquoi on disait la haute et la basse Normandie (3). En écrivant à son neveu, M. de Charsigné, Huet accuse Segrais d'« empoisonner » sa conduite, « pour la faire trouver mauvaise à tout le monde » (4), et d'essayer de le brouiller avec ses amis : « Je ne saurois... assez m'estonner, écrit-il, de cet acharnement de M. de Segrais contre moy, et que plus il me fait d'offenses,

(1) *Ibid.*, T. II. p. 97.

(2) Lettre communiquée par M. de Longuemare, *Inauguration du monument de Segrais*, pp. 35-6.

(3) Bibl. Caen, ms. in-4° 205, p. 347. Notes de M. de Clinchamp-d'Anisy.

(4) Gasté, *Lettres de Huet à Charsigné*, p. 67 ; 18 mars 1700.

plus il cherche à m'en faire, sans que je lui en aye donné aucun sujet sinon de n'estre pas aussi misérable qu'il voudroit que je fusse » (1).

Pendant la dernière maladie de Segrais, Huet oublie suffisamment son ressentiment pour prendre des nouvelles de la santé de son ancien ami, mais après la mort de ce dernier, son animosité éclate de nouveau à propos de *Zayde*, comme nous l'avons constaté précédemment. Il lui concède cependant d'avoir été « homme de bon esprit et de bon commerce » (2).

Non content d'être sa vie durant le bienfaiteur de l'Académie de Caen, Segrais avait pris, avant de mourir, des dispositions pour que les membres pussent continuer à se réunir chez lui après sa mort. Huet trouvait cette condition impraticable : « L'assujettissement, dit-il, est plus grand qu'il ne paroist car il ne consiste pas seulement en bois et bougie mais en meubles, et en un valet fixe pour le service de l'Académie, et cela à perpétuité, et tant qu'il se trouvera des gens de loisir qui voudront se qualifier l'Académie » (3). Aussi ces conditions ne furent-elles pas observées : l'Académie ne se réunit plus jusqu'en 1704, époque où elle fut recueillie par Jean-Claude de Croisilles, beau-frère de Segrais. A la séance d'ouverture, le 7 janvier, l'abbé Jacques Belin lut un éloge de Segrais qui est imprimé dans le *Trésor de littérature*, rarissime publication dont la Bibliothèque de Caen possède un exemplaire. Huet, à qui le P. Martin avait envoyé un compte rendu de la séance, déclara dédaigneusement « que c'est la plus belle Académie du monde et qu'il n'y manque que du savoir » (4), et que les « gens de l'Université » à part, il ne connaissait pas un seul homme de lettres à Caen.

Ce n'était pas une simple expression de dépit. L'abbé Le Grand avait déjà signalé, dans une lettre à Galland, la déca-

(1) *Ibid.*, p. 78. Lettre du 26 mai 1700.

(2) B. N. ms. fr. 15187. Lettre de Huet au P. Martin, 11 avril 1701.

(3) *Ibid.*

(4) Gasté, *Lettres de Huet à Charsigné*, 17 janv. 1704.

dence de la poésie à Caen. Ce dernier, qui avait longtemps logé dans l'hôtel de Segrais, répondit : « Quant à la flûte et aux chalumeaux de l'illustre M. de Segrais, qui les a fait retentir si glorieusement dans les campagnes et dans les forests... il y a longtemps qu'il les a suspendus au Temple d'Apollon, espérant que quelque autre Berger de la contrée... auroit la noble hardiesse de les y aller prendre... Mais sur le declin de son âge où l'on est ravi de voir de dignes successeurs, il a le déplaisir de les y voir inutiles, et servir de retraite aux araignées » (1). C'est toute une époque qui disparaît avec lui.

(1) B. N. *ms. fr.* 6138, p. 35 ; 2 juin 1700.

CHAPITRE IX

Le citoyen de Caen

Bon courtisan, bon académicien, Segrays, établi à Caen, se montre bon citoyen. Le 13 mars 1683, la ville, reconnaissante, l'élut au poste très honorable de premier écrivain (1), et ses nouvelles fonctions lui donnèrent fort à faire. La plupart des détails de cette vie municipale présentent pour nous peu d'intérêt : tantôt il assiste, avec les cinq autres échevins, à un service célébré en l'église Saint-Pierre pour le repos de l'âme de la reine Marie-Thérèse (2), tantôt il surveille l'aménagement de certains carrefours, tantôt il complimente quelque hôte distingué de la ville de Caen. En 1690 quand Jacques II d'Angleterre, obligé de fuir son royaume après la perte de la bataille de la Boyne, passa par Caen, il dîna chez l'intendant Foucault. A cette occasion, « M. de Segrays l'entretint de choses agréables et de l'Académie des Sciences de Londres » (3). Repassant par Caen deux années plus tard, le roi témoigna à Segrays une « estime particulière » (4).

En sa qualité d'échevin, Segrays fait donner aux Jésuites chez qui il a fait son éducation, un emplacement pour leur nouvelle église. Il a eu, nous dit-il, « beaucoup d'oppositions à soutenir » (5), mais la ville finit par leur céder le ter-

(1) *Reg. de l'Hôtel de Ville de Caen*, Carton 73, f° 23, v°.

(2) *Notes Carel, Dossier J. R. de Segrays*.

(3) Foucault, *Mémoires*, p. 267.

(4) Vanel, *Grande ville au xvii^e siècle*, T. I, p. 67.

(5) *Segraisiana*, p. 33.

rain et Segrais posa la première pierre en 1685. Malgré la réputation de beauté et de magnificence (1) dont cet édifice a longtemps joui à Caen, ceux qui voient aujourd'hui Notre Dame de la Gloriette sont d'accord pour dire que, du point de vue artistique, Segrais n'avait pas à se vanter d'avoir participé à sa construction. Revenu vers la fin de sa vie à une piété active, il est avec deux autres notables de la ville trésorier de son église paroissiale, Saint-Jean de Caen (2). La mort le surprend avant qu'il ait pu réaliser son intention de réparer et d'embellir l'église de Fontenay-le-Pesnel, mais dans son testament il prie sa femme d'y veiller ; il laisse aussi aux Oratoriens une somme de 3.000 livres pour bâtir une église, qui, d'ailleurs, n'a jamais été construite (3).

Pour embellir la ville, et pour faire honneur au roi, le conseil municipal décida d'ériger sur la Place Royale une statue de Louis XIV. L'inauguration eut lieu avec grande pompe le 5 septembre 1685 ; Segrais, en sa qualité d'échevin, dirigea la cérémonie, alluma, en compagnie de M. de Morangis le feu de joie qui était préparé et, le soir, donna aux notables un magnifique banquet « dont ils ne purent assez louer l'abondance et la propreté » (4). La statue qui, paraît-il, était très belle, portait sur le piédestal quatre inscriptions, dont une de Segrais :

A cette auguste Majesté,
A cette héroïque fierté,
Reconnaissez, races futures,
Louis, Roy juste et conquérant.
L'histoire vous dira par quelles aventures
Il mérita le nom de Grand (5).

La même année (6) il adressa aux Recteur et Professeurs de l'Université de Caen une requête pour obtenir le poste de

(1) Trébutien, *Caen*, p. 123.

(2) D'après deux actes dont on trouve une copie dans les *Notes Carel, Dossier J. R. de Segrais*.

(3) *Testament de Segrais*, v. APPENDICE, p.

(4) *Trésor de littérature*, T. I, pp. 52 et 54.

(5) Longuemare. *Statues de Louis XIV à Caen*.

(6) 3 février 1685.

bibliothécaire, qu'il tenait à remplir, « ayant les qualitez requises, estant de la religion catholique, apostolique et romaine, faisant sa résidence ordinaire en ceste ville, dont il a l'honneur d'estre le premier Echevin et ayant toujours aimé les Lettres » (1). Il fut agréé, dit Baillet, par une espèce de nécessité, « Messieurs de l'Université n'ayant pas dû espérer pouvoir retirer leur Bibliothèque de sa tête où elle est presque toute enfermée » (2). D'après le registre des comptes du receveur de l'Université il paraît que Segrais remplissait encore auprès de ce corps savant une autre fonction, celle de juge du Palinod. En 1689 et encore en 1694, il présida ces concours de poésie où lui-même avait fait ses modestes débuts littéraires ; comme récompense de ses services, on lui offrit un certain nombre de boîtes de confitures (3).

Dans cette ville administrée par un poète la vie était très gaie. Avec le concours de Segrais il se joua à Caen en 1686, une farce imitée du *Bourgeois Gentilhomme*. Tous les acteurs de la comédie étaient des étudiants de l'Université, travestis en envoyés du roi de Siam ; le corps municipal, l'Intendant, le colonel du régiment du roi même prêtèrent leur concours pour tourner en ridicule l'insupportable abbé de Saint-Martin, fils d'un marchand enrichi de Saint-Lô ; il prétendait au titre de marquis de Miscou, du nom d'une terre que son père était censé posséder au Canada. On fit croire au soi-disant marquis que sa Majesté Siamoise, pleine d'admiration pour ses ouvrages incomparables, voulait l'attacher à sa royale personne comme premier médecin. Le détail de cette farce extraordinaire, l'arrivée de l'ambassadeur avec sa nombreuse suite de mandarins, d'interprètes, d'éléphants, de chameaux, l'élévation du marquis au mandarinat, sont racontées avec verve dans deux lettres de Segrais (4),

(1) Vanel, *Grande ville au xvii^e siècle*, T. III, p. 71.

(2) Baillet, *Jugemens des Savans*, T. V, p. 401.

(3) *Notes Carel, Dossier J. R. de Segrais*.

(4) Nous reproduisons ces lettres, d'après la copie de la Bibl. de Caen, dans l'APPENDICE.

qui avait logé l'abbé de Saint-Martin dans son hôtel pendant un an entier (1), et qui divertissait volontiers ses amis des ridicules prétentions de ce nouveau mandarin. L'abbesse de Fontevrault, remerciant Segrais de tous les autres récits qu'il lui a faits des exploits de ce personnage, les trouve « au-dessous de la conduite qu'il a présentement » (2) et supplie son ami de continuer ses relations divertissantes. Dans les lettres que nous publions, adressées à un inconnu, Segrais fait une peinture réjouissante des frayeurs du pauvre vieillard qui, le premier enthousiasme passé, se représente tous les dangers de la mer et d'un séjour dans des pays étrangers. Craignant d'être enlevé de force, il s'adresse à l'intendant de Caen qui, mis au courant de la « mandarinade » par Segrais, fait venir en toute hâte ce dernier. L'abbé de Saint-Martin leur fait part de ses terreurs ; ils écoutent ses doléances avec une apparence d'étonnement et de compassion, en faisant de grands efforts pour ne pas rire ; ils pensent qu'il lui faudrait des gardes. Après avoir remercié et essayé d'embrasser Segrais, l'abbé s'en va chercher ses gardes, « disant hautement que cet excellent homme n'avait point son semblable dans le monde » (3).

Pour plus de sûreté, ce singulier personnage se fait examiner par la Faculté qui le déclare ignorant *in utroque* et particulièrement en médecine. Sur ces entrefaites, arrive une lettre de cachet fabriquée à Caen, mais portée par un courrier crotté par dessus la tête ; au nom du roi elle défend d'emmener le marquis de Miscou qui, voyant la grande tristesse des mandarins, leur offre, pour les consoler un superbe régal, avec des mets exquis et du vin en telle abondance que, jusqu'aux gardes, tout le monde s'enivra. Telle est, avec des discours solennels en langue siamoise écrits à Caen, des ba-

(1) Porée, *La Mandarinade*, T. I. p. 52.

(2) B. N. ms. fr. 24,991, f° 217 ; *Lettre du 7 janv.* 1687.

(3) Porée, *La Mandarinade*, T. I, p. 62.

ragouinages de toute sorte, des cérémonies burlesques, des travestissements des plus fantaisistes, cette fameuse mandarinade qui a longtemps fait rire les Caennais.

Dans sa vie particulière comme dans sa vie publique, Segrais était parfaitement heureux, aimé de tous ceux qui l'entouraient. En 1676 il se maria avec une cousine très riche, Claude Acher du Mesnil-Vité qui, d'après Mme de Sévigné, « n'a pas voulu des gens proportionnés à ses richesses, disant qu'ils la mépriseroient et qu'elle aimoit mieux son cousin » (1). Les deux frères de la demoiselle étant morts à quatre mois d'intervalle, ses parents voulaient retirer le consentement qu'ils avaient été heureux d'accorder, avant qu'elle ne devînt une grande héritière, au mariage d'une fille qui accusait près de quarante ans. Malgré leur opposition, le mariage eut lieu le 9 septembre 1676 (2) ; ils finirent par se réconcilier avec leur gendre qui, pour ne pas les quitter, refusa le poste de précepteur du duc du Maine, que lui proposait Mme de Maintenon. « J'avois par mon mariage, dit Segrais, honnêtement de quoi vivre dans l'indépendance, et même mon beau-père et ma belle-mère, qui étoient fort âgez, que je consultois là-dessus, me représenterent, que j'avois raisonnablement de quoi me contenter, qu'ils étoient d'un âge à croire que Dieu les appelleroit bientôt, et qu'alors je pourrois vivre sans avoir rien à souhaiter » (3). Il prétextait donc un peu de surdité dont il était effectivement affligé. L'abbesse de Fontevault eut beau lui dire spirituellement qu'il s'agissait de parler au petit prince et non pas de l'écouter ; Segrais tint à garder la liberté dont il jouissait pleinement pour la première fois de sa vie.

Grâce à la fortune de sa femme, il se voit rétabli dans le rôle de seigneur châtelain dont la générosité ruineuse de son père l'avait privé ; l'hiver il est installé, entouré d'un nom-

(1) Mme de Sévigné, *Lettres*, T. V. p. 74 ; 21 sept. 1676.

(2) APPENDICE, *Mariage de Segrais*.

(3) *Segraisiana*, p. 110.

breux cercle d'amis, dans son confortable hôtel de la rue de l'Engannerie ; l'été il mène une vie douce et tranquille à sa maison de campagne de Fontenay-le-Pesnel, aujourd'hui le château de Boislonde. Dans une lettre au marquis de Bougy, il décrit cette existence paisible : « Je partage ma vie entre la campagne et la ville, et M. de Matignon va revenir, qui fait son compte de vous faire aller à Thorigny par petits intervalles ; cependant ces promenades ne sont plus guères de mon goût et je ne trouve plus guère d'autre maison où je me trouve plus à mon aise qu'en la mienne, non qu'il n'y en ait beaucoup de meilleures, mais le plaisir de ne rien faire et de ce qui s'appelle musarder est très convenable aux quatorze lustres surchargés de deux ans comme Despreaux a nouvellement dit de luy » (1). En 1689, quand Mme de Sévigné était passée par Caen, elle avait trouvé son ami Segrais parti chez ce M. de Matignon, ce qui l'avait « affligée » (2) car elle avait espéré le revoir.

Avant d'être accablé par le poids de l'âge, Segrais avait fait presque tous les ans un voyage à Paris, que l'abbesse de Fontevault attendait toujours avec impatience à cause des lettres qu'elle recevait de lui en ce temps-là. « Je veux du mal à Mme vostre femme, lui écrit-elle, d'estre cause que ces voïages sont sy rares et de sy peu de durée mais d'ailleurs jay une grande joie qu'il n'y ait que sur ce seul chapitre que vous ne soïés pas tout à fait d'accord ; la pluspart des maris achepteroient bien cher une pareille contradiction. Il me parrest toujours par tout ce que vous me mendés que vostre vie est douce et tranquille et quoique la fortune n'ait pas paru vous estre favorable vous devés vous trouver heureux puisque vous este en repos. Il faut plutost en juger par là ce me semble que par l'opinion du monde qui attache le bonheur à des places où l'on ne peut trouver ny repos ny plaisir » (3),

(1) La Ferrière, *La Normandie à l'étranger*, p. 394 ; 24 avril 1697.

(2) Sévigné, *Lettres*, T. IX, p. 42 ; 5 mai 1689.

(3) B. N. ms. fr. 24.991, f° 208 ; 27 avril 1686.

ce qui semble bien indiquer que Segrais avait brigué une place qu'il n'aurait pas obtenue.

L'aimable abbesse fait tous ses efforts pour engager Segrais et sa femme à entreprendre le voyage de Fontevault. « Je vous assure, monsieur, écrit-elle en 1686, que je vous tousiours avec une extreme douleur la separation où nous sommes apparemment pour toute nostre vie ; si vous pouviés vous résoudre au moins à la visite que vous avés quelquefois la bonté de projetter vous adoucieriés un peu cette peine ; je vous supplie de gagner Madame vostre femme la dessus » (1). Il y réussit, à la grande joie de l'abbesse : « Je suis infiniment obligée à Mme vostre femme d'avoir la bonté d'y entrer [dans ce projet] ; par toute sorte de raisons je lui souhaitois desia une santé parfaite mais vous jugés bien que je vai m'y interesser plus que jamais » (2). Cependant le voyage ne se fait pas, et l'abbesse doit se consoler de l'absence de son vieil ami en pensant que la vie de ce dernier avec sa femme « continue à estre aussi douce et aussi heureuse qu'elle l'est depuis plusieurs années » (3).

Heureux dans la société de sa femme et dans le commerce de ses amis, occupant ses loisirs par sa traduction des *Géorgiques* et par les séances de l'Académie, Segrais vivait dans un état de grande félicité, honoré et respecté de tous ses concitoyens. « J'ay beaucoup d'affaires, écrivait-il au marquis de Bougy ; sans avoir de procès, on me prend pour arbitre ; tout ignorant que je suis, je me laisse importuner par cette facilité naturelle que vous me connoissez » (4).

Segrais, amy franc et loyal,
Cœur formé de ce pur métal
Qu'on vit reluire au premier âge (5),

(1) *Ibid.*, f° 215 ; 8 juillet 1686.

(2) *Ibid.*, f° 223 ; 20 juin 1689.

(3) *Ibid.*, f° 225 ; 31 janvier 1699.

(4) La Ferrière, *La Normandie à l'étranger*, p. 397.

(5) Moisant de Brieux, *Recueil de pièces*, p. 92.

se vit ériger en prince intellectuel de Caen. Les meilleures sociétés se le disputaient. Dans le salon de Françoise Scelles de la Varengère, Mme d'Osseville, dans celui de Mme de Saint-Luc, où accourait ce que la ville avait d'esprits les plus délicats (1), dans celui de l'intendant Foucault, le poète, qui ne pouvait plus guère entendre les autres, racontait spirituellement mille faits de sa longue existence parmi les beaux esprits de Paris. Quand il avait une fois commencé, il ne s'arrêtait pas aisément, tant sa mémoire était pleine d'incidents curieux. M. de Matignon le comparaît à une pendule savante, qu'il n'y avait qu'à monter et à laisser aller ; ceux qui l'écoutaient ne trouvaient jamais qu'il parlât trop longtemps (2). Afin que ces anecdotes spirituelles passent à la postérité, Foucault avait posté dans son salon, un homme caché derrière une tapisserie, avec ordre exprès de recueillir les moindres propos de Segrais. C'est de ses notes hâtives qu'a été formé le *Segraisiana*, publié en 1721. Soit négligence du scribe, soit défaillance de mémoire de la part du raconteur, ce recueil renferme bien des inexactitudes. Les compilateurs n'ont pas su y mettre en relief les points saillants ; des anecdotes piquantes, puisées dans la riche expérience de Segrais, y côtoient des observations insignifiantes qui, dépourvues du charme qu'elles avaient dans la bouche de l'agréable causeur, deviennent dans cette compilation, froides et plates. Cependant, malgré sa valeur inégale, ses inexactitudes, ses erreurs de jugement, car Segrais ne savait pas toujours apprécier à leur juste valeur les ouvrages de ses contemporains, ce recueil est d'une valeur inestimable pour qui veut étudier l'histoire littéraire du xvii^e siècle. Segrais a su peindre pour ses concitoyens un tableau extrêmement intéressant de la brillante vie intellectuelle et mondaine à laquelle il avait été si longtemps mêlé ; si ce tableau est coloré par les pré-

(1) Alix, *Belin* ; *Mém. Ac. Caen*, 1914, p. 43.

(2) Trévoux, *Mémoires*, mai 1701, p. 194.

ventions de l'auteur, il nous présente néanmoins, sous des aspects nouveaux, personnels et intimes les personnages les plus marquants de toute cette période.

Ses concitoyens l'admiraient pour sa modestie autant que pour son esprit. L'abbé Belin, après avoir loué l'urbanité, l'aménité, la discrète érudition de Segrais, demande à ses confrères de l'Académie : « L'avez-vous jamais vû, ce grand homme, se parer de son mérite, en prendre droit de s'attribuer la moindre distinction parmi vous ? Quel autre dans nos Assemblées parla avec plus de modestie, écouta plus favorablement ? fut plus prompt à louer les Ouvrages d'autrui sans envie, plus facile à excuser les négligences et les deffauts qu'il n'auroit pas voulu qu'on eût pardonné dans les siens ? » (1). C'était, d'après ce que nous avons pu découvrir de sa longue carrière, et d'après le témoignage de son ami M. de Vandœuvre, « un homme doux, complaisant, aimant à faire plaisir, et qui ne disoit jamais rien de désobligeant de personne : aussi tout le monde a toujours dit du bien de lui, et jamais peut-être particulier de son rang n'est mort plus aimé ny plus regretté » (2).

Par prudence, Segrais avait dressé dès le 1^{er} janvier 1694, l'état de son bien. L'hiver de 1696 apporta les premières atteintes à sa santé jusqu'alors excellente ; le 24 avril 1697 il écrivit au marquis de Bougy : « J'ay esté tout malingre cet hiver contre ma coutume, non que j'aye gardé le lit que peu d'heures par jour pour un rhume opiniatre qui ne m'a point quitté encore absolument et qui est encore surmonté d'une fluxion sur l'œil qui me fait comme un homme qui a reçu quelque gourmade, ou ce qu'on appelle vulgairement un œil au beurre noir » (3). L'hiver de 1699 lui fut encore funeste, s'il faut en croire une lettre de Galland, qui voulait que Segrais le secondât dans la correction d'un de ses ouvrages :

(1) *Trésor de littérature*, T. I, p. 268.

(2) Trévoux, *Mémoires*, mai, 1701 ; p. 194.

(3) La Ferrière, *La Normandie à l'étranger*, p. 394.

« Il me promet lorsqu'il l'auroit en main, de s'en faire un amusement à sa maison de campagne, où il est moins distrait qu'ici. Il est présentement plus en estat d'y donner quelque application, qu'il ne l'a esté depuis plus de dix mois, aiant esté incommodé tout ce temps là d'une jaunisse qui faisait trembler tous ses amis, c'est à dire tous ceux qui le connoissent, dont il n'y en a pas un seul qui lui veuille du mal. Il en est, Dieu merci, assez bien guéri présentement » (1). Le 2 novembre 1700, Segrais qui se déclarait « sans aucune indisposition considérable », fit son testament, « sçachant néanmoins l'instabilité des choses de ce monde et l'incertitude de l'heure de la mort » (2). Après y avoir ajouté un dernier codicille le 13 mars 1701, il mourut le 25 du même mois, le jour du vendredi saint (3), dans sa maison de la rue de l'Engannerie. Les obsèques eurent lieu le lendemain à l'église Saint-Jean, après quoi les restes furent transportés à Fontenay-le-Pesnel.

Il fut universellement regretté, non seulement des concitoyens qu'il avait aidés de sa bourse et de son influence, mais encore par une infinité d'amis puissants qui lui donnèrent jusqu'à ses derniers moments des témoignages de leur estime. Que sont devenues les nombreuses lettres « où se lisent ces noms glorieux, ces noms respectables de toute la terre, de Bourbon, d'Orléans, de Condé, de Longueville » (4), et qui furent confiées à Foucault ? On n'en sait malheureusement rien. Mlle de Scudéry se dit « fort touchée » de la mort de Segrais. « Il y avait cinquante ans qu'il étoit de mes amis, et j'ai fait quelques vers pour conserver sa mémoire » (5), écrivait-elle à Huet peu de temps avant la maladie qui la conduisit elle-même au tombeau.

(1) B. N. ms. fr. 6138, f^o 99 ; *Galland à Le Grand*, 25 juillet 1700.

(2) Testament de Segrais, APPENDICE, p. 195.

(3) Le jeudi 24 mars, d'après les *Registres de l'Ac. Fr.*, T. I., p. 385.

(4) *Trésor de litt.*, T. I., p. 275.

(5) *Bibl. Caen, ms. in-4^o*, 206 ; T. I. p. 47.

De nombreuses pièces de vers tant français que latins, forment le tombeau poétique de Segrais (1).

Chantés ce Cher Ami si célèbre en tous lieux ;
Avec mille soupirs son Epouse fidelle
Vous le demande à tous pour lui, pour moi, pour elle,
Et pour ce tendre amour, qui vid changer pour eux
Les Roses d'Himénée en Cîprès mal-heureux.

Ainsi Elie de Betoulaud exhorte les poètes de Caen. Et malgré la prière de Foucault :

Caveant amici ne malis carminibus oneretur tumulus (2).

ils répondent dans des vers de valeur fort inégale mais d'une sincérité évidente. Le jésuite Sanadon écrit deux élégies latines, Foucault prononce un discours funéraire, et grave sur la tombe de Segrais une épitaphe latine ; Galland, M. de Vandœuvre, le P. Martin, Belin, Dauval, du Bourget de Chaulieu et autres composent à son éloge des vers tumulaires. Une gracieuse femme, Mme d'Osseville, inconsolable, pleure

De l'illustre Segrais la perte irréparable (3).

Les biographes, confondant Claude Acher avec sa sœur Lucrèce, ont longtemps soutenu que la femme de Segrais se maria avec Jean-Claude de Croisilles. M. Sauvage a démontré au contraire qu'elle ne survécut guère à son mari ; elle mourut le 14 novembre 1702, et fut inhumée le lendemain auprès de lui à Fontenay-le-Pesnel (4).

Plus de deux siècles plus tard (5), le clergé, l'Académie Française, les sociétés savantes de Normandie et les autorités départementales prêtaient leur concours à la commune, pour honorer la tombe qui se trouve dans la petite église. Dans le mur du vieux cimetière, sous un if centenaire, on fixa un mé-

(1) Ces vers ont été recueillis par M. R. N. Sauvage.

(2) B. N. *ms. fr.* 9362, f° 190.

(3) Bibl. Caen, *ms. in-4°* 172, p. 36.

(4) Balteau, *Dictionnaire de biographie française*, p. 319. Art. ACHER (CLAUDE).

(5) Le 15 octobre 1911.

daillon du poète ; l'évêque de Bayeux prononça une allocution, louant les vertus chrétiennes de Segrais, dont un des successeurs à l'Académie mit en valeur le mérite littéraire.

Quel est exactement le rang de Segrais dans la république des lettres ? S'il ne fallait considérer que la valeur intrinsèque de ses ouvrages, ce rang ne serait peut-être pas très élevé. Mais si l'on se rend compte que, en séparant le portrait du roman pour en faire un genre à part, il a ouvert la voie à La Bruyère, qu'en formulant une nouvelle poétique du roman il a préparé l'apparition de la *Princesse de Clèves* et de tout le roman moderne, on ne peut refuser à ce parfait honnête homme Segrais une place bien honorable dans l'histoire des lettres françaises.

APPENDICE I

PIECES JUSTIFICATIVES

Le Mariage de Segrais ⁽¹⁾

Aujourd'huy mercredi neuvième jour de septembre mil six cent soixante et seize nous, Jean Jacques Pierre..... (2), Curé de l'Eglise paroissiale de St Jean de Caen, après fiançailles et publication d'un baon du futur mariage d'entre Messire Jean Regnault de Segrais Chevalier de l'ordre du Roy, gentilhomme ordinaire de la maison de Son Altesse Royale Mademoiselle d'Orléans Princesse Souveraine de Dombes, Duchesse de Montpensier, etc., de la paroisse de Notre Dame d'Evrecy, fils de feu François Regnault escuier, Seigneur de Segrais et de feu noble Dame Colombe de la Menardière d'une part, et Damoiselle Claude Acher de notre dite paroisse, fille de Messire Jean Acher Chevallier, Seigneur et patron de Mesnilvité, Mons, Giberville et autres lieux, et de noble Dame Helene de la Menardière Dame et Patrone de Cuverville, fontenay le pesnel, St Martin, Esco et autres lieux d'autre part.

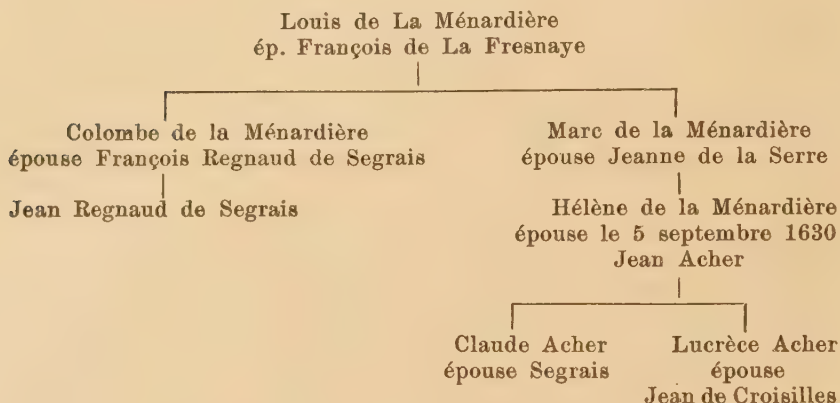
Veu la dispense des deux autres baons donnée par Monsieur Guilbert... (2), de Monsieur l'offical de Caen ; autre dispense obtenue en Cour de Rome par les dits Sieurs Regnault et Damoiselle Acher pour le deux ou troisième de-

(1) Extrait des registres de l'église Saint-Jean de Caen, 1675-6.

(2) mot illisible.

gré de consanguinité, vérifiée et omologuée en l'officialité de cette ville ; les actes de civilité rendues (*sic*) par ladite Damoiselle Claude Acher, âgée de quarante ans ou environ, aux sieur et Dame du Mesnilvitte ses père et mère pour les supplier de vouloir bien consentir à son mariage avec ledit sieur Regnault de Segrays ainsi qu'ils avoient fait auparavant la mort de deux Messires ses frères décédés au mois de May dernier et le deuxième du présent mois, et le refus par eux fait ; le tout attesté par Messieurs Philippe Dreux, Chevallier, Conseiller du Roy en ses Conseils d'Etat et privé maistre Ordinaire des Requestes de son Hostel, Intendant pour la justice, police et finance en cette province de Normandie, et Estienne Morin seigneur et patron de Benneville et autres lieux Con^{er} du Roy, président au bureau de ses finances à Caen, lesquels ont signé ce au présent. Avons interrogé lesdits Sieurs Regnaud de Segrays et Damoielle Claude Acher et leur consentement mutuel par nous pris les avons conioint en mariage par paroles de présent, célébré la Ste Messe et à iceux donné la benediction nuptialle conformément aux ordres de Nostre Mère Sainte Eglise ès présences de Messire Jean Baptisse Louis Berrier, Chevallier, Marquis de la Ferrière, cons^{er} du Roy en son parlement de Paris, noble et discrete personne Louis Regnault p^{re}, Chantre de l'Eglise Collegialle de Mortain, de haute et puissante Dame Catherine Pingray veufve de Messire Nicolas de Saintot, Grand Maistre des Cérémonies, premier marechal des logis de la maison de Monseigneur, fils de France, Duc d'Orléans, de Noble Dame Catherine de Saintoz Dame de Segrie, et de Noble Dame Françoisse de Saintôt, femme dudit Messire Philippe Dreux.

Parenté de Segrais avec Claude Acker, sa femme



LA MORT DE SEGRAIS (1)

Le mesme iour et an que dessus (2) a esté par moy sud. vicaire de St Jean levé le corps de messire Jean Regnault de Saigrais (*sic*), escuyer chevalier de l'ordre du roy et un des quarante de l'Académie française, Seigneur et patron de Fonteney le Pesnel, Mesnil-Vité, décédé d'hier, aagé d'environ soixante et dix ans et apporté en cette église où a esté fait le service solennel et puis a esté conduit à Fontenay, lieu qu'il a choisi pour sa sépulture.

LE TESTAMENT DE SEGRAIS

M. l'abbé Bourrienne a trouvé, dans le chartrier de M. René de Brunville, au château des Préaux, à Saint-Vaast sur Seulles, Calvados, une copie du testament de Segrais, qu'il a communiquée à la Société des Antiquaires de Normandie.

(1) Extrait des registres de l'Eglise Saint-Jean de Caen, 1701.

(2) Aujourd'huy samedi vingt six de mars mil sept cent un.

Ce texte paraîtra prochainement à Caen dans le tome XXXIX du *Bulletin* de cette société. Nous devons à M. R. N. Sauvage la communication des épreuves de ce document, que nous reproduisons fidèlement, avec son renvoi et ses passages laissés en blanc.

Au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit. Me trouvant aagé de plus de soixante et saize ans, quoyque, graces à Dieu, sans aucune indisposition considérable, sçachant néanmoins l'instabilité des choses de ce monde et l'incertitude de l'heure de la mort, après avoir recommandé mon âme à Dieu et prié sa divine Majesté de m'accorder le pardon de mes péchés par le mérite de Nostre Seigneur Jésus Christ, et déclaré que je mourrai dans la foy et communion de son Eglise catholique, apostolique et Romaine, je crois devoir au repos de ma famille, à mon honneur de con la disposition qui ensuit. Je viens de relire l'estat et disposition de mon bien, escript par moy le premier janvier mil six cents quatre-vingt quatorze ; je n'y trouve rien que de conforme à la vérité et à l'équité, et je suis persuadé que mes héritiers le doivent suivre. A l'esgard de mes meubles, je confirme par le présent la donation entière que j'en fis à ma femme par nostre traité de mariage du huitième septembre mil six cents soixante et saize ; la coûtume luy en donne la moitié et c'est le moins que je doive à la reconnaissance des biens que j'ai reçus d'elle et de la constante et fidèle amitié qu'elle a eue pour moy. Je l'ay priée et la prie encore de ne faire nulle dépense à mon enterrement, de donner aux paouvres de nos paroises (renvoi) (1) tout ce qu'on donne à la vanité en ces occasions. Comme mes meubles doivent porter les charges et debtes mobilières, ce que je pourrai devoir de cette nature estant acquitté, je la prie de récompenser sur lesdits meubles les gens qui se trouveront à mon service lors de mon décès. Je donne à François Paret dit du Fresne, mon vallet de chambre, à Toussaint

(1) p. 197.

Hebert, agent de mes affaires au Mesnil, et à Charles le Roy maistre vallet de Fontenay, trois cents livres chacun en trois legs exigiibles en deux termes, le premier six mois après ma mort et le deuxième un an après ma dite mort. Je prie ma femme de leur en donner assurance sy tost que je seray décédé. Je leur laisse encore mes habits et linge servant à mon usage pour l'habillement, dont du Fresne aura la moitié et les deux autres chacun un quart. Mes autres domestiques auront sellon le temps qu'ils sont à mon service : je legue au cocher cent livres, à la Pierre, mon laquet, cent cinquante livres, à Anne, la cuisinière, cent livres, à , femme de chambre de ma femme, trente livres et à des Noyers, son laquais, autant, ces legs exigibles aux termes des autres, bien entendu aux conditions qu'ils seront à mon service et vivants lors de mon décès, s'ils sont sortis, ils n'auront rien ; s'ils meurent avant moi je m'en réserve la disposition ou la laisse à ma femme, sy je ne suis pas en estat d'agir. Voilà pour les choses temporelles ; je viens aux legs pieux que je la supplie d'aquitter, je la prie incontinent après ma mort de dépenser le moins qu'elle pourra en service, mais de faire dire au plutost trois cents messes par les Religieux qu'elle voudra choisir, surtout par les Capucins une bonne partie, et de distribuer le reste aux Cordeliers, Jacobins, Carmes et Croisiers ; ayant appris à lire chez ces derniers, je la prie de leur conserver leur petite part. Mon intention a tousjours esté, comme ayant jouy de bien d'Eglise durant quelques années, de le reconnoistre par ce présent. Je lègue sur mes meubles pour satisfaire à Dieu et à mon devoir trois mille livres aux révérends pères de l'Oratoire pour leur aider à bastir une Eglise, mil livres aux paouvres de l'Hostel dieu, sept cents cinquante livres à l'hospital général et deux cents cinquante livres aux paouvres et infirmes dits les Petits pauvres. Ces sommes, qui composent cinq mil livres, assignées, comme le reste, sur mes meubles, ne seront exigi-

bles qu'après la mort de ma femme ; je la prie d'en donner l'assurance, persuadé qu'elle accroîtra plustôt qu'elle ne diminuera ma bonne volonté envers l'Eglise et les pauvres ; je me confie à la bonté de son cœur, à sa piété et à son affection pour moy. Mon dessein est de rebastir le cœur de Fontenay et de contribuer à l'ornement de la Chapelle de Nostre Dame dans l'Eglise de Fontenay le Pesnel ; sy je ne le fais pas avant que de mourir, j'exhorte ma femme de suppléer à ma bonne volonté, et pour ce je lègue sur le mesme fonds trois cents livres. J'ai reçu tant de services de M. Daigremont que, s'y je vis sans luy faire toucher cinq cents livres sur l'affaire que j'aye avec M. de

au du Mesnil Poisson, comme j'en ay toujours eu le dessein, je luy lègue la mesme somme sur le mesme fonds. C'est ce que j'ay cru devoir adjouxter à mon escript du premier janvier de l'an mil six cents quatre vingt quatorze pour le repos de mon esprit, ce que je fais comme mon codicille et dernière volonté, graces à Dieu sain d'esprit et de corps, ce deux novembre mil sept cents. Signé J. Regnaud de Segrais.

[Renvoi]. En explication de ce renvoy, j'ajoute que, bien que dans le nom de nos paroisses celle de Saint Jean n'y soit pas comprise, mon intention est qu'on continue aux pauvres malades l'escu blanc que j'ay coûtume de leur donner tous les mois et comme je donne encore manuellement à d'autres pauvres qui se disent honteux, je prie ma femme d'envoyer à M. le Curé la somme de cent sols tous les premiers du mois dans le cours de l'année de mon décès, jusqu'à ce qu'elle entre elle-même dans la possession de son revenu ; après quoi je la prie et luy conseille de continuer cette charité et de mettre aussi les choses en l'estat qu'elle puisse donner à l'Eglise et trésor de Saint Jean deux cents livres pour estre employés en ornements et nécessités les plus urgentes de la ditte Eglise que j'onore particulièrement. Fait à Caen cedit jour et an.

Je supplie très humblement monsieur l'Intendant (1) de voulloir bien entrer dans la discution de ce présent comme aussy dans l'estat cy-joint que j'ay dressé pour donner la paix à mes héritiers par la connoissance que j'ay de son amour pour la justice ; sa haute autorité et ses lumières peuvent estre d'un grand poids. Il fera une action digne de sa haute probité et il obligera sensiblement l'homme qui l'honore le plus et qui a toujours eu un plus particulier respect pour luy. Fait à Caen, après une mure deliberation, ce premier janvier mil sept cents un. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Regnaud de Segrais.

Considérant néanmoins la quantité d'affaires dont il est chargé, je ne l'y demande que l'honneur de sa protection pour Monsieur de Sainte-Marie, que je supplie voulloir bien estre exécuteur de ce mien testament et de l'acte y joint ; j'espère ce bon office de son antienne et constante amitié, comme il doit estre persuadé de la nostre qui ne luy auroit jamais manqué. Fait à Caen, le traize mars mil sept cents un. Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Regnaud de Segrais.

(1) Foucault.

APPENDICE II

ŒUVRES DE SEGRAIS QUI N'ONT PAS ÉTÉ RECUEILLIES DANS SES ÉDITIONS

Nous croyons pouvoir affirmer que les poésies suivantes,
dues à la plume de Segrais, sont inédites.

I. — ADELAYDE, EGLOGUE A MME L'ELECTRICE DE BAVIÈRE.

SAPHO ET EURILAS

EURILAS

Se plaigne qui voudra d'un destin rigoureux,
Puisque je suis content, Sapho, je suis heureux.
Si je voy moyssonner par des mains étrangères
Les fertiles sillons que labouraient mes Pères ;
Libre des tristes soins de l'avarre désir
Je jouis en repos d'un honneste loisir
L'ombre m'est aussi douce au pied de ces grands hestres,
Que s'ils estoient plantez des mains de mes ancestres ;
Je me laisse endormir par le bruit des ruisseaux,
Je me laisse éveiller par le chant des oyseaux ;
Puis j'accorde à leur chant, ou ma douce musette,
Ou la belle chanson que ton Achante a faite.
J'admire encore, Sapho, tes ravissans discours,
Source des doux attraits, et des tendres amours.
De ton art enchanteur les diverses merveilles
Ravissent mon esprit, et charment mes oreilles.
Mais divine Sapho, si jamais tes beaux vers
Firent de nos hameaux les plus charmants concerts,

(1) Recueil Conrart T. XI ; Arsenal, *ms.* 5420, p. 1457.

Tels aujourd'huy mon cœur, de ta louange avide,
En voudroit pour chanter la belle Adelayde ;
La belle Adelayde en connoistroit le prix
Et luy plaire est l'objet des plus nobles esprits.

SAPHO

J'adore Adelayde, et seule aux bords de Seyne
Puis-je ignorer un nom de qui la terre est pleyne ?
De ses rares vertus, au bruit de mille voix
On entend résonner nos Antres et nos Bois
Dans ces lieux fréquentez par sa divine mère,
On ne luy donne point le tiltre d'Etrangère.
Les charmes eclattans de nos Divinitez
Ny sont pas plus connus que ses rares beautez
Mais ma voix est trop foible, et se sent trop timide
Pour oser publier l'honneur d'Adelayde.

EURILAS

Bergère, il est plus doux d'entendre tes beaux vers,
Que de goûter le frais de ces ombrages vers ;
Le miel n'égale point leur douceur infinie
Ni le doux Rossignol leur céleste harmonie,
Pan en est envieux, mais s'en laissant flatter
Aux Echos de ces monts il les fait repeter.
Il est juste, Sapho, que l'honneur des Bergères
Célèbre la splendeur des Nymbres bocagères :
Nymphes c'est trop peu dire, Illustre sang des Dieux,
Comme eux Adelayde habite dans les Cieux.
Vois comme à son nom seul déjà cesse la guerre
Que les vents mutinez déclaroient à la terre !
Vien divine bergère en ce plaisant vallon
Admirer le pouvoir de selestes nom.
Crois-tu que de ta voix la douce mélodie
Entonnant ce beau nom puisse estre trop hardie ?
Tu peux chanter les Dieux, si tu crains toutefois
D'abaisser leur chef d'œuvre esleve un peu ta voix ;
La voix du Roytelet, le chant de la fauvette
Font taire quand tu veux la plus haute trompette.
Il n'est rien d'impossible à tes rares concerts,
Ils peuvent annoblir nos rustiques déserts.

SAPHO

Vole d'un vol léger, discret amant de Flore,
Porte mon humble offrande à l'objet que j'adore,
Encore que des Roys il refuse l'encens
Offre luy sans rougir mes rustiques présens ;

D'un cœur respectueux le zèle et la tendresse
 Ne peuvent irriter la plus grande Déesse
 Elle mesme adorant nostre grande Pallas
 Ressent la même ardeur pour ses divins appas.
 Bergers, qu'à pleines mains on moissonne les roses
 Au lever du soleil nouvellement écloses ;
 Les fleurs que j'y veux joindre et que je vay cueillir
 Garderont à jamais son beau nom de vieillir.
 Aux plus lointains climats de l'Europe guerrière
 Les yeux d'Adelayde ont porté la lumière ;
 Le Po qui la vid naistre avec des traits si doux,
 De sa gloire a rendu le Dieu des mers jaloux :
 Il vid moins de clartez, quand il vid dans son onde
 Tomber le Char brillant du clair flambeau du monde
 Et moins eut de blancheur l'oyseau mélodieux
 Qui plaignit le destin du jeune audacieux
 D'une sainte amitié ce célèbre modèle
 Fut animé d'un cœur moins tendre, et moins fidelle.
 Chantez, jeunes Bergers de si charmants attraits,
 Faites d'un si beau nom retentir nos forets
 Si nos rustiques sons, si nos foibles musettes
 Sont dignes de chanter des beautés si parfaites.

EURILAS

Adorable Sapho, tes celestes accens
 Seront victorieux de l'Empire des Ans ;
 Bien loin d'estre insensible à leur douceur extrême
 La belle Adelayde, et les prise et les ayme.
 Toute grande qu'elle est, à l'ombrage des bois
 Aux chansons des Bergers elle mesle sa voix ;
 De la dance et du chant, cent fois sur les fougeres
 Elle a ravy le prix à toutes les Bergères
 Tu t'en souviens, Sapho (car un penser jaloux
 Ne pourrait pas t'oster un souvenir si doux)
 Tu sais combien Daphnis, combien l'illustre Achante
 Vantoyent Adelayde, et sa muse galante.
 Ah ! pleust au Ciel disois-je, admirant ses beaux airs,
 Pleust au Ciel qu'Uranie aymat autant mes vers.

SAPHO

Heureux est le climat, fust-ce un désert aride,
 Où l'on peut contempler la belle Adelayde.
 Grands Dieux, au beau séjour qu'éclairent ses beaux yeux
 Vous peut-on envier la demeure des Cieux ?
 Un air toujours tranquille, une lumière pure
 Anime ces beaux champs et leur vive peinture,

Ils ont des astres clairs, ils ont un clair soleil,
 Qui jamais ne couvrit son visage vermeil,
 Les costeaux ombrageux, les fertilles vallées
 N'y sentiront jamais ni frimats, ni gelées,
 Là des moindres ruisseaux les flots sont honorez
 Au dessus du Pactole, et de ses flots dorez
 Là de l'Inde esloigné, jusqu'aux rives du Tage
 Nymphes et demy Dieux luy viennent rendre hommage.

EURILAS

O vous (quoy que si beaux) nos champs si malheureux
 Qu'avez vous fait au Ciel dont l'ordre rigoureux
 Vous ravit pour jamais cette grande Déesse
 Et fait que sa Pallas en soupire sans cesse ?
 Par les en consoler, au moins jeunes Zephirs
 Portez et rapportez leurs mutuels soupirs.
 Et dites, (si mon cœur ose y mesler sa plainte)
 Combien de leurs ennuyis il sent la vive atteinte.

II

AU ROY

SUR L'ACCOMODEMENT DE MADemoiselle,
 FAIT EN MESME TEMPS QUE CELUY DE ROME (1).

ODE

Qu'à son gré Jupiter excite les tempestes,
 Que grondant sur nos testes
 Sa Foudre quelquefois menace les hauts lieux ;
 Ou que d'un front serein écartant les nuages
 Il calme les orages,
 C'est toujours le plus juste et le plus grand des Dieux.
 Imitant, ô Grand Roy, la sagesse profonde
 Qui gouverne le monde,
 Tu te fais adorer mesme dans ton courroux ;
 Tu pardones en Dieu si tu punis en père,
 Et jamais ta colère
 Ne détourne les biens que tu repans sur nous.

Toujours tes doux regards promettant l'abondance
 Font l'heureuse influence
 Qui peint nos prez de fleurs, et qui dore nos champs.

(1) Arsenal, ms. 5171, p. 135 bis.

Et ton Astre benin par un cours immuable
 Fait le sort équitable
 Qu'on voit prospère aux bons, et funeste aux méchans.

Marche, poursuy ta route, en dépit de l'Envie
 Je garantis ta Vie
 De l'oubly qui noircit les plus brillans exploits :
 Déjà dans l'Avenir ma Muse te contemple
 Des plus grands Rois l'exemple,
 Roy juste et conquérant, Père de mille Rois.

D'autres par les vieux Ans, dont n'aist l'expérience
 Ont acquis la Science
 Qui maintient les Etats sous une sœur Loy.
 Mais d'avoir joint les fruits d'une meure Sagesse
 Aux fleurs de la jeunesse,
 Qui peut de tant de Rois s'en vanter comme (1) Toy ?

Certes si la fortune un jour veust estre quitte
 Envers tant de mérite
 Ce ne peut estre à moins du trosne de Cesar ;
 Autant de Rois captifs sont promis à ses armes
 Que la Mère des Charmes
 Conte de cœurs rivaux attachez à son char.

A son premier essor Mars doit ce grand trophée,
 Et j'en seray l'Orphée
 Apollon m'en assure et m'offre son secours :
 Mes vers seront si beaux que nos jeunes Bergères
 Dansant sur les fougères
 Les chanteront plus tost que leurs tendres amours.

III. — SUR L'ENTRÉE DE MADEMOISELLE DANS LA VILLE D'ORLÉANS

CHANSON

Or, écoutez peuple de France
 Comme à la ville d'Orléans
 Mademoiselle en assurance
 A dit je suis Maistre céans.

(1) Ou avec (note *ms.*)

On lui vouloit fermer la porte
Mais elle a passé par un trou,
S'écriant souvent de la sorte
Il ne m'importe pas par où.

Les basteliers à coups de rames
Accoururent pour la priser
Et de longtemps hommes et femmes
De ce fait on ouira parler.

Après avoir par une échelle
Près de la porte parvenu
Par ce trou la brave pucelle
Soudain se jette à corps perdu.

Deux belles et jeunes Comtesses
Ses deux maréchalles de camp,
Suivirent sa Royale Altesse
Dont on doit faire un grand can can.

Fiesque cette belle Comtesse
Vid toujours ses conseils suivis
Et bien en prit à la Princesse
Car c'estoient de fort bons avis.

Hélas on dit que dans la presse
Elle baisoit les batteliers
Et Frontenac quelle détresse
Y perdit un de ses souliers.

Mais revenons à la pucelle
On dit que Monsieur de Sourdy
A la voir si fière et si belle
Parut longtemps tout interdit

On la pressoit d'étrange sorte
Ce qui n'estoit ni bon ni beau,
Ses bras ou le Diable m'emporte
Etoient noirs comme mon chapeau.

En somme l'aventure est telle
Qu'on en parlera dans mille ans
Aussi cette brave Pucelle
Est la pucelle d'Orléans.

Elle a desja mis l'Angleterre
 En grande tribulation
 Et fait une cruelle guerre
 A toute cette Nation.

Nous prions Dieu qu'il la conserve
 Et qu'en tous ces troubles enfin,
 La vierge mère la préserve
 Des embûches de Mazarin.

Nous reproduisons cette Chanson de Segrais d'après le manuscrit n° 2244 de la bibliothèque Mazarine, (f° 18). Il en existe une autre copie, également à la Mazarine, dans la collection des Mazarinades, sous la cote 16.043. Ce manuscrit 2244 est un recueil de vers composés entre 1643 et 1656. Il contient (f° 227) une autre chanson qui, sans être attribuée à Segrais, est presque certainement de lui, puisque la première strophe figure parmi ses poésies. D'ailleurs la terminaison des deuxième et troisième strophes fait penser à une autre chanson de Segrais (Poésies, p. 212).

IV. —

Parlement appaise toy
 Il faut obéir au Roy.
 Va finis toute querelle
 Mais quand finira celle
 De Philis et de moy ?

Que vous causez le tourment
 Fâcheux Parlement
 Que vos arrests
 S'accordent peu avec nos intérêts
 Le Carnaval a perdu tous ses charmes
 Tout est en armes
 Et les amours
 Sont effrayez par le bruit des tambours.

Mars est un fort mauvais galand
 Il est insolent
 Et la beauté
 Perd tous ses droits auprès de sa fierté.

On ne peut pas accorder les trompettes
Et les fleurettes

Car les amours sont effrayez
Par le bruit des tambours.

Si l'amour de Marcillac
Fait durer ce Micmac
De longtemps la paix n'est faite.
Hélas cette amourette
Nous va mettre au Bissac.

St Loup dans ces troubles icy
Ferait bien un tiers party
Ah qu'elle aimeroit la Caballe
Qui lui rendroit Candalle
Et prendroit son mary.

Ce fut au coin de gros bois
Que Marcillac aux abois
Fut trouvé dans une ornière
O la belle manière
D'amener des convois.

En 1911, M. Tony Genty réunit dans une petite plaquette quelques poésies de Segrais qui parurent dans divers recueils, mais qui n'ont jamais été recueillies dans les éditions de ses œuvres poétiques. Cette plaquette qui fut tirée à un petit nombre d'exemplaires est à peu près introuvable, sauf à Caen. Il nous a semblé utile de reproduire ici ces poésies, puisque certaines sont très peu accessibles. Nous omettons trois chansons, publiées par Genty, qui ne sont en réalité que des morceaux détachés d'œuvres plus considérables.

V. — MENUËT (1)

Dans ces prez fleuris
Badinant avec Cloris
Je leus dans ses yeux
Ce qu'elle avoit dans l'âme.
Mais un soin curieux

(1) *Airs et Vaudevilles de Cour, dédiés à son Altesse Royale Mademoiselle*. Paris, de Sercy, 1665, p. 40.

M'apprit encore mieux
 La flame
 Qu'un Berger discret
 Luy causoit en secret.

Parlant d'un Amant
 Je la surpris rougissant ;
 Cet amant parut
 Et je la vis troublée
 Par la crainte qu'elle eut
 Que chacun n'aperçêût
 La flame
 Du Berger discret
 Qu'elle aimoit en secret

VI. — AIR B. D. B. (1)

L'amour que j'ay pour vous à toute heure soupire
 Et vous me demandez pourquoy dans mon martyre
 Je me plains nuit et jour,
 Eh ! comment voulez-vous, Caliste,
 Qu'on se plaise avec' un amour
 Que vous rendez si triste.

VII. — SUR LA MORT DE MONSIEUR LE CARDINAL MAZARINI

SONNET (2)

Jules dans ses beaux jours fut un Pilote sage,
 Qui, malgré les escueils, sur les flots mutinez,
 Malgré les aquilons, contre lui deschainez,
 Garantit notre nef d'un visible naufrage.

Après les longs périls d'un pénible voyage,
 Il nous rendit au Port, de gloire environnez,
 Ses rochers, comme luy, d'olive couronnez,
 Et riches du thrésor qui fit l'orgueil du Tâge.

A son dernier moment, son Roi victorieux,
 Au gré des doux Zéphirs, des Ondes et des Cieux,
 Prit seul par ses conseils le timon du Navire.

(1) *Airs et vaudevilles de Cour*, 1665. Se trouve également dans le *Recueil des plus beaux vers*, 1661.

(2) *Elogia Julii Mazarini Cardinalis*, Paris 1666 (B. N. Rés. gr. Yc 587).

Ainsi laissant voguer ce superbe Vaisseau
 Sous ce jeune Patron que l'Univers admire,
 Le dernier de ses jours fut encore le plus beau.

VIII. — AIR DE M. DE PERDRIGAL (1)

De quoy mumurez-vous
 Charmans ruisseaux qui coulez dans la plaine ?
 Vous voyez tous les jours l'aimable Célimène
 Dans un destin si doux
 De quoy mumurez-vous ?

De quoy vous plaignez-vous
 Petits oiseaux dont la plainte est si tendre ?
 Parlez de vostre amour, elle vient pour l'entendre.
 Votre sort est si doux,
 De quoi vous plaignez-vous ?

De quoy soupirez-vous,
 Jeunes zéphirs, qui dans ce vert bocage
 Pouvez quand il vous plait baiser son beau visage ?
 Dans un destin si doux
 De quoi soupirez-vous ?

Ou bien :

Que mon sort seroit doux
 Si j'estois comme vous !

IX. — AIR B. D. B. (2)

Je vivois sans aimer et ma vie inutile
 Etoit du moins tranquille
 Quand la jeune Iris m'a charmé.
 J'esperois en l'aimant goûter mille délices,
 Mais Amour n'a pour moy que de cruels supplices ;
 Que j'ay trouvé d'ennuis en cherchant d'estre aimé !

(1) *Nouveau recueil des plus beaux vers mis en chant*, augmenté de tous les
 Airs les plus nouveaux. Et de plusieurs grands récits et autres couplets de Mme la
 Comtesse de la Suze... Paris, de Luyne 1680.

(2) *Nouveau Recueil des plus beaux vers mis en chant*, Paris, de Luyne, 1680.

X. — IMITATION DES VERSETS 3, 4 ET 5 DU 1^{er} PSEAUME (1)

Le vraye Sage est semblable à ces vertes olives,
 Que l'ombre des vallons, la fraîcheurs des rives
 Défendent de ce qui leur nuit ;
 Dont jamais la chaleur, la bize et la froidure
 N'ont gasté la verdure,
 Et qui dans leur saison donnent toujours leur fruit.

Telle n'est du méchant l'humeur hautaine et fière
 Mais dans ses plus beaux jours, semblable à la poussière,
 Elle succombe au moindre effort,
 Un peu de mauvais temps la convertit en boue,
 Et le vent qui s'en joue,
 L'emporte en tourbillons du Sud jusques au Nort.

XI. — AIR DE M. SICAR (2)

Ah ! sont-ils passez mes beaux jours,
 Brunette,
 Ah, sont-ils passez mes beaux jours ?
 Qu'au fond de ce bois je te menois seulette,
 Toujours parlant de nos amours ;
 Je les chantois sur ma musette
 Te redisois la Chansonnette.

Ah, sont-ils passez mes beaux jours,
 Brunette,
 Ah, sont-ils passez, mes beaux jours ?

Las ! où sont-ils ces doux momens,
 Bergère,
 Las ! où sont-ils ces doux momens,
 Que je te disais sous la verte fougère,
 Qu'heureux est le sort des Amans ?
 Et tu me promettois, légère,
 Une foy que j'ai cru sincère ;
 Las ! où sont-ils ces doux momens,
 Bergère,
 Las ! où sont-ils ces doux momens ?

(1) *Recueil de poésies chrétiennes et diverses*, Dédié à Monseigneur le Prince de Conty, par M. de la Fontaine, 1682, t. I, (B. N., 8° Yc 8183)

(2) *Nouveau Recueil des plus beaux airs de Cour*, p. 12 et suiv. (Bibl. de Troyes).

Ah ! peux-tu le voir sans douleur,
Volage,

Ah ! peux-tu le voir sans douleur ?
Nos noms sont par tout gravez dans ce Bocage.
Et de ton infidelle cœur,
Le mien s'efface davantage
Que sur le sable du rivage ;

Ah ! peux-tu le voir sans douleur,
Volage,

Ah ! peux-tu le voir sans douleur ?

Ah ! quand reviendra-t-il ce temps,
Brunette,

Ah ! quand reviendra-t-il ce temps
Que dans ces Bois je te trouvois seulette
Auprès de tes agneaux paissans,
Toujours chantant, toujours alerte,
Je te donnois la cotte verte ;

Ah ! quand reviendra-t-il ce temps,
Brunette,

Ah ! quand reviendra-t-il ce temps ?

Ah ! que l'amour est un grand mal,
Silvie,

Ah ! que l'amour est un grand mal,
On est chagrin tous les jours de la vie,
A toute heure on craint un Rival,
Si cette peine n'est suivie
D'espoir aussi bien que d'envie ;

Ah ! que l'amour est un grand mal,
Silvie,

Ah ! que l'amour est un grand mal,

Ah ! quand me rendrez-vous mon cœur,
Climène,

Ah ! quand me rendrez-vous mon cœur ?
Je ne puis supporter vostre haine ;
Je suis las de vostre rigueur.

Puis que malgré toute ma peine,
Vous n'êtes pas moins inhumaine ;

Ah ! quand me rendrez-vous mon cœur,
Climène,

Ah ! quand me rendrez-vous mon cœur ?

XIII. — *L'ode au duc de Longueville* fut publiée à part. On en trouve un exemplaire à Bibliothèque Mazarine ; elle ne figure dans aucune édition collective des œuvres de Segrais.

A très haut
Et très illustre
Prince
Monseigneur le duc
De Longueville
Et Detouteville, pair de France, Prince
souverain de Neufchastel en Suisse, etc,
Gouverneur, et lieutenant général
pour le Roy, et connestable hereditaire
de la Province de Normandie.

ODE

Bien que la terreur du supplice
De celui, qui iusques aux cieux,
Par son vol trop audacieux,
Alla chercher un précipice ;
Et que mille exemples divers
Montrent, que souvent d'un revers
Un haut dessein se voit détruire,
Et qu'on ne peut prez du Soleil
Approcher des aisles de cire,
Qu'au hazard d'éprouver un traitement pareil.

Dans la vive ardeur qui m'inspire,
O grand Prince pardonne moy,
Si j'ose pousser iusqu'à toy
Les foibles accens de ma lyre.
Mon vol n'est pas mieux limité,
Mais sçache aussi que ta clarté
Brusle bien moins, qu'elle n'enflamme,
Et que l'éclat qu'elle produit,
Et qui daigne luire a mon ame
Dans son ravissement l'éclaire, et la conduit :

Cette assistance, qui m'anime
Me persuade pleinement,
Que voulant t'offrir iustement
Une louange légitime
Tu daigneras bien approuver,
Que ma muse ose s'élever

A des projets si téméraires ;
Et quand je devois trébucher,
Ne faut-il pas que tu tolères
Ce que tout ton pouvoir peut à peine empêcher ?

Vrayment si tu blâmes mon zèle,
Si la vérité te déplaist,
Et si toute iuste qu'elle est,
Tu la veux rendre criminelle,
Prive donc de langues et d'yeux
Le renom qui par tant de lieux
A fait entendre tes merveilles ;
Fais-luy taire ce qu'il a veu,
Après, si tu veux, mes oreilles
Celeront à ma voix ce qu'elles en ont sçeu.

Dans toutes les terres estranges
On ne vante que ta vertu,
L'orgueil de l'Espagne abbatu
Travaille mesme à tes louanges ;
Tous ses peuples, dont la fierté
Par un revers plein d'équité,
Ressent la iustice divine,
Toutes les fois qu'ils se sont plaints,
Ont recognû que leur ruine
Accusoit seulement tes conseils, et tes mains.

Qui n'a sceu, que dans l'Allemagne
Tous ses oppresseurs mis à bas
Par la pesanteur de ton bras,
Ont abandonné la campagne ;
Qu'après mille combats donnés,
Ses meilleurs soldats estonnés,
Par tout recherchant des asyles
Contre ta force, et ton bon-heur ;
Dedans leurs plus lointaines villes
Sont allés publier leur honte, et ton honneur.

Par toy l'Aigle toute plumée
Considérant de tous costez
De ses Aiglons épouvantés
Toute la vigueur consumée,
A si loin épandu l'effroy,
Que donnoit les armes du Roy,
Qu'elle a fait cognoistre à l'Espagne,
Que la France encore une fois
Avoit produit un Charlemagne,
Qui les doit toutes deux ranger dessous ses loix.

Donc, puisque de toute la terre
 Ce bruit a volé iusqu'aux Cieux,
 Et que ton nom victorieux
 S'est fait ouir comme un tonnerre ;
 Que les plus esloignez climats
Au récit de tes grands combats
 Encore de crainte frémissent ;
 Et que de ton renom fameux
 Tous les deux Poles retentissent,
 Me condamneras-tu, si ie parle comme eux ?

Ouy, tu le devrois, ô Grand Prince,
 Cet illustre et pompeux obiect
 Est un trop superbe proiect
 Pour une muse de Province ;
 Aussi bien quand dans ma chaleur
 Au moindre effet de ta valeur
 J'aurois donné toutes mes veilles,
 Il est certain que l'Univers
 Bien mieux instruit de tes merveilles,
 Diroit que ie l'aurois rabaissé dans mes vers.

Ma muse enfin s'est reconnuë,
 Et tout tremblant ie m'apepperçoy,
 Que pour m'estre approché de toy
 Mon aïse tombe, et s'est fondue ;
 Tout prest' d'estre précipité,
 Je sens que ma témérité
 A son naufrage se prépare ;
 Pardonne à mon aveuglement.
 Estant aussi ieune qu'Icare,
 Puis-ie avoir moins d'audace, ou plus de iugement ?

XIV. — Il est probable, d'après M. Magne (*Scarron et son milieu*, p. 142) qu'une des pièces liminaires du *Virgile Travesty* de Scarron, est de Segrais. Elle est signée des initiales J. R. S. C.

Nous te verrons bien-tost dancier, sauter, courir,
 Faire ambler un Cheval ou du moins une Mule,
 Qui peut avoir rendu Virgile ridicule
 Peut bien trouver aussi le moyen de guérir.

XV. — Un habile médecin caennais, auteur d'un ouvrage sur les excellentes qualités du café, communiqua à un voya-

geur en Normandie l'épître suivante que Segrais lui avait adressée. Elle fut publiée dans le *Mercur de France* du mois de décembre, 1728, p. 2655 et suiv.

EPITRE

A Monsieur..... Médecin de la Faculté de
Paris, Auteur d'un Ouvrage sur le Caffé.

Cher ami, divin Esculape,
Au pouvoir duquel rien n'échappe,
Qui guérit les langueurs du corps et de l'esprit,
Qui sçait chasser la fièvre et donner l'appetit ;
Toi, dont la figure agréable,
Au malheureux Mortel, qu'une colique accable,
Du plus amer breuvage ôte toute l'horreur ;
Dont le doux entretien, dont la seule présence,
Du mal le plus aigu calme la violence,
Bien loin de porter la terreur,
Comme certains attrabilaires,
Qui par leur air sauvage et leur front ténébreux,
De la dure Cloto, lugubres Emissaires,
Même en nous guérissant, nous paroissent affreux,
Et sçavent présenter tous les maux à nos yeux
Dans des Remèdes salutaires.
Enfin toi (je te le dis sans fard)
Qui m'es plus qu'à tout autre utile,
Et qui pour dissiper ma bile
N'a pas besoin du secours de ton art ;
Au bout de ces douceurs que te doit mon estime,
Et par où ma prudente rime
A voulu (comme pour dorer
La pillule) te préparer,
A recevoir ici ma plainte légitime,
Souffre que d'un ton moins flatteur,
A toi se décharge mon cœur,
De ce qu'au Caffé dans la France,
Tu vas mettre l'enchère, et tarir l'abondance
De cette charmante liqueur.
Déjà la légère Déesse,
Qui court et qui jase sans cesse,
Aux plus lointains Climats, à sçu depuis huit jours.
Porter cet excellent discours,

Par où ta docte bouche, et ta plume immortelle,
Avec son fidèle secours,
A rendu les Marchands à Brest, à la Rochelle,
Intraitables comme des Juifs,
Et fera plus de mal à notre République,
Que n'en peut réparer le butin magnifique,
De quarante vaisseaux captifs.

Jusqu'ici l'on voyait dans l'esprit du Vulgaire,
Et même chez le Noble, et l'homme accrédité,
Régner cette erreur populaire,
Que le Caffé si fort vanté,
Étoit pure inutilité.
On en ignoroit l'origine,
L'usage, l'application,
Et gens pleins d'indiscrétion,
A Damon, Partisan de sa vertu divine,
Souvent disoient avec dérision,
O l'excellent remède ! à quoi qu'on le destine,
Il est propre, pourvu qu'on ait l'intention.
Il abbat les vapeurs, soulage la poitrine,
Il aide la digestion.

Pour l'estomac, les reins, le poumon et la tête,
N'est-il pas vrai qu'il est très bon ?
Oui, sans doute, et c'est être bête ;
Que de badiner comme vous,
Leur répondit, tout en courroux,
De ce chaud défenseur, la bile toujours prête.
Son plus ferme raisonnement,
Appuyé de l'expérience,
Les bourroit inutilement

Il falloit pour guérir l'indocile ignorance,
Prononcer juridiquement.
Mais toi, de qui le caractère,
La réputation, la science, l'esprit,
Pour développer avec fruit,
Quelque médecinal mistere,

T'assurent un si juste, un si puissant crédit ;
De ce ton, toujours sûr de convaincre, et de plaire,
A peine as-tu parlé, que ta bouche a fait taire,
Tout le peuple, qu'avoit séduit
Un préjugé si téméraire
Fondé sur ta décision
De cette Manne ravissante,
Chacun fait sa provision,
Et provision abondante,

On ne balance pas, et déjà sur ta foi,
On s'en explique comme toi.
Le Caffé, c'est, dit-on, cet Arbre où l'innocence
Fit un naufrage si fatal,
Ces arbres, où du bien, et du mal,
Jadis le Créateur attacha la Science,
Et qui par notre décadence,
Aujourd'hui moins puissant, mais bien moins séducteur ;
Eclaire notre esprit sans souiller notre cœur,
C'est une Plante incomparable ;
C'est une boisson admirable,
Bien plus que tous les Vins les plus délicieux,
Plus que ces bouillons précieux,
Où se dissout la Perle, où l'or devient potable,
Comme ces merveilleux, ces rares Elixirs,
Propres à contenter tous les mortels désirs ;
Il encourage les timides,
Il réveille les plus stupides ;
Les plus faibles il les rend forts.
Par son divin pouvoir reviennent à la vie,
Ceux qu'une affreuse l'étargie (sic)
Rangeoit presque parmi les morts.
Ce n'est pas au reste un langage
Que l'on répète en simple écho ;
Un Panegyrique si beau
Est justifié par l'usage.
De l'homme au Cabinet constamment engagé,
Epuisé par l'effort d'une étude pénible,
Soudain par le Caffé le cerveau dégagé,
Trouve un soulagement sensible
Dans ce remède exquis, jusqu'alors négligé,
L'Orateur que son feu, sa force, sa mémoire,
Souvent en Chaire abandonnait,
Et qui par un discours, où (le pourrait-on croire ?)
La justesse, l'esprit, le bon sens dominoit,
Se fatiguant soi-même, ennuyoit l'Auditoire,
De ce Caffé qu'il condamnoit,
Pour se mettre en haleine, a toujours soin de boire.
Du Poète désespéré,
Par les brûlans accès de l'ardeur qui le mine,
La frenetique soif d'une rime mutine,
Dans ce breuvage préparé,
Trouve une source caballine.
Enfin dans le Caffé, chacun cherche aujourd'hui
De quoi dissiper son ennui
Ou faire noblement briller sa politesse,

Aux amis rassemblez, il donne une allegresse,
Que permet la sobriété ;
Du Solitaire obscur, il charme la tristesse ;
Pour augmenter sa Cour, le Grand en fait largesse,
L'homme d'esprit s'en sert par la société,
Le Courtisan par gentillesse,
Les Dames par délicatesse,
Et les Dévots par volupté.

Cependant, au moyen de grossir sa fortune,
Le Marchand toujours attentif,
D'une avidité si commune,
Profite, et chaque jour augmente son tarif.
Celui qui n'a guères à Nantes,
Le sort d'abord me présenta,
Fort adroitement débuta

Par vanter du Caffé les vertus excellentes.
Pour m'en faire approuver le prix immodéré.
Jusqu'ici me dit-il, vous l'avez ignoré.
Ce précieux Caffé redoutable à la Parque,

Que dans le fleuve de l'oubli,
Avoit long-tems enseveli

L'inflexible Nocher de la funeste Barque,
Et qu'offre maintenant au fortuné Mortel,
Un tendre et bien-faisant Génie,
Est pour tous les maux de la vie
Préservatif certain, remède universel.

Je louai du Marchand le jargon Poétique,
Et l'esprit des plus déliez,
Talens rarement alliez
A la Nation Britannique.
J'espérois sur le payement,
Par mon gracieux compliment

Adoucir un Breton si plein de politesse :

Mais je vis bien que son métier

Etoit d'être habile Usurier,

Non pas homme à faire largesse.

Peu sensible à la gloire, âpre sur l'intérêt,

Cet impitoyable Corsaire

Ne me dit plus qu'un mot, et ce fut un Arrêt ;

On ne peut trop payer un bien si nécessaire

Le Caffé seul rend l'homme heureux.

Ainsi l'a prononcé ce Médecin fameux.

Dont la décision est règle plus certaine

Que l'Ecole Salernitaine.

Voilà ce que nous vaut le bruit
 De ta merveilleuse éloquence ;
 Et tel en est le triste fruit,
 D'avoir de ce trésor ôté la jouissance
 A tes amis, gens délicats,
 Qui sçavoient en user, et ne le vantoient pas,
 Mais pourquoi ma Muse allarmée
 Se plaint-elle aujourd'hui de l'absolu pouvoir,
 Que donne à ton rare sçavoir
 L'officieuse Renommée ?
 Et si ton zèle pur qui préféra toujours,
 A ton propre intérêt l'utilité publique,
 Pour nous prolonger d'heureux jours, :
 T'oblige à découvrir la vertu spécifique
 D'un remède, que plus discret,
 L'Avare auroit tenu secret ;
 Par quel entêtement bizarre
 Oserai-je te reprocher
 Que, grâce à tes soins, le Caffé devient cher ?
 M'apperçois-je qu'il soit trop rare ?
 Et quand chez toi si largement,
 Sçait l'offrir ta magnificence
 Un si seur dédommagement
 Ne vaut-il pas bien l'abondance ?

XVI. — Segrais met la main aussi à une des lettres collectives (1) qui étaient à la mode au xvii^e siècle. Elle est écrite de Champigny le 19 novembre 1657, à Madame de Monglat, qui est alors à Paris.

Après Mademoiselle, Segrais prend la plume et écrit.

Car

Après ce que vous vient de dire
 La belle main ou d'albâtre, ou de cire,
 Qui devoit de l'Euphrate au Tage commander,
 Quand vous m'auriez cent fois permis de vous escrire,
 Je ne vous sçaurois que mander.
 Objet Charmant et beau ! je m'en vais donc me taire,
 Et mest avis que d'icy vous entens,
 Respondre en mesme temps,
 Objet charmant et beau ! vous ne sçauriez mieux faire.

(1) Recueil Conrart, T. IX p, 1219 Arsenal ms 5418.

APPENDICE III

La Mandarinade, racontée par Segrais dans deux lettres dont on trouve une copie à la Bibliothèque Municipale de Caen (1).

A Caen, ce jeudy 1686.

M. l'abbé de St-Martin vient de nous donner ici une scène merveilleuse. Vous savez Mr. comme depuis trois mois il a pris la qualité de marquis de Miscou dans la Nouvelle France; il s'est ensuite laissé persuader que l'ambassadeur du Roi de Siam devoit arriver bientôt à Caen, accompagné de plusieurs Mandarins, pour l'inviter à aller demeurer auprès de S. M. Siamoise et il a eu soin d'en avertir le public par un imprimé qu'il distribua lui-même la semaine dernière, selon sa coutume. Des écoliers de droit ont parfaitement bien joué cette pièce, comme vous allez voir.

Dimanche au soir débarquèrent chez lui les ambassadeurs, six mandarins, un interprète et six autres hommes habillés à l'indienne : ils lui déclarèrent qu'ils avoient ordre de S. M. Siamoise de le faire mandarin et de l'emmener à Siam pour être premier médecin du Roi avec cent mille livres d'appointements, dont ils voulurent lui payer un quartier d'avance, en lui montrant des sacs pleins d'or et d'argent. Il se laissa faire mandarin avec beaucoup de gravité, pour l'imposition d'un bonet pyramidal fait de peaux de lapin et chamarré de clinquant ; il le reçut à genoux tout transporté de joye. Les mandarins qui pour mieux se déguiser, s'étoient ba-

(1) *Recueil de pièces concernant l'abbé de Saint-Martin, ms. in-4° 77, f° 7.*

lafrés sur le visage avec de la peinture lui voulurent faire la même chose comme une cérémonie essentielle au Mandarinnat ; mais il ne le voulut jamais souffrir, dont il se sçait bon gré, comme l'on verra dans la suite. Ils le pressèrent de partir, il commença à s'excuser ; ils feignirent d'être fort irrités et sortirent brusquement en jurant Matagor et disant qu'ils l'emmeneroient pieds et poings liés, qu'ils ne lui donneroient qu'un jour pour se déterminer, etc.

L'aise d'être mandarin ne charmoit pas si fort M. de St-Martin qu'il ne pensât la nuit à la fatigue et au péril de la navigation ; l'inquiétude le prend, et dès la pointe du jour il se fait apporter chez l'intendant de Gourges dans sa chaise fourrée avec une requête contre les Siamois. M. l'intendant m'envoie quérir aussitôt pour avoir ma part de cette farce. J'y cours et je le trouve avec M. l'intendant qui répondoit à M. de St-Martin : je conviens de tout cela, Mr. et je sçais que le Roi ne veut point qu'on fasse de violence à personne ; mais je crains que ce bonet que vous avez reçu ne soit un engagement ; Oh Mr., s'écria M. de St-Martin, je n'ai point souffert la balafre ; si je l'avois soufferte je serois Mandarin parfait et il faudroit marcher ; mais je ne suis que noble Mandarin ; et voyant mon étonnement et s'adressant à moi ; Mr., me dit-il, je suis Mandarin, je le fus fait hier au soir, mais on veut m'emmener à Siam bon gré, mal gré, et je sçai les travaux de la Mer ; j'espère que le Roi ne le souffrira pas : chacun est libre de sa personne, je n'ai point voulu toucher les 25.000 £ qu'ils m'ont offert argent comptant, etc. Je déclamai contre la violence, etc., je lui dis que la ville députeroit plutôt à S. M., cela lui plut. Ils sont au signe de la Croix ajoute-t-il, je suis seul avec leurs valets ; s'ils m'enlevoient comme il est aisé où en serais-je ? Il faut remédier à cela, Mr. (dis-je-à M. l'intendant). Mr. l'Intendant me répondit, je le voudrois bien Mr., mais je crains ce bonet. Le bonet n'est rien, répliqua M. de St-Martin, je n'ai point de balafre et je n'ai point touché d'argent. Enfin comme M. l'Intendant parloit pour Cherbourg,

il fut arrêté que M. de St-Martin iroit trouver M. l'Intendant Général et lui présenteroit sa requête, avec attestation de l'Université comme il n'étoit médecin que *per honorem*.

Il alla trouver M. l'Intendant général qui lui donna surséance jusqu'au retour de M. l'Intendant, mais il lui conseilla à merveille et en ami de se faire donner une garde et de bien traiter les Siamois : M. de St-Martin revient en diligence prier M. l'Intendant de lui donner des gardes : quelqu'un dit que en égard à sa qualité de marquis, il falloit du moins un sergent et quatre soldats ; M. l'Intendant demandoit doucement, mais qui les fera subsister ? ils seront contents de moi, répartit St-Martin, je les mettrai bien. Les soldats le gardent soigneusement et font une chère splendide.

Lundi au soir l'ambassade revint. Elle avoit été précédée d'un courrier crotté par dessus la tête qui avoit apporté une lettre de cachet, par laquelle il étoit déffendu d'emmener le Sr. abbé de St-Martin, marquis de Miscoù : ce stratagème réussit à merveille, et M. de St-Martin se voyant en sûreté reprit sa belle humeur ; il montra la lettre à l'Ambassadeur et aux Mandarins, et pour les consoler de la tristesse qu'ils firent paroître, il les régala d'importance, eux et toute leur suite. Cinq bassins de viande furent servis, M. de St-Simon fit le maître d'hôtel, le bâton à la main, en perfection, M. de St-Martin demandoit où est la pâtisserie ? La pâtisserie vint à pleines corbeilles. Les bouteilles de vin mises par douzaines sur la table dispa-roissoient presque aussitôt qu'elles étoient arrivées ; le nouveau Mandarin en prit sa bonne part, et sombra cette nuit auprès de son lit...

Le colonel du Régiment du Roi, Mr. de Monchevreuil, plusieurs dames et officiers honorèrent la fête de leur présence. M. de St-Martin les voyant arriver, demanda aux Mandarins, par l'interprète, si l'on devoit donner le fauteuil à Mr. le Colonel : les Mandarins, après avoir examiné la chose, firent réponse que cela se pouvoit, M. de St-Martin apercevant

aussi le Commissaire du Régiment, s'écria et le Commissaire ? l'interprète branla la tête, ce que M. de St-Martin prit pour une négative, et dit d'un ton impérieux ; point de fauteuil au Commissaire — ce galant homme dit fort humblement qu'il n'avoit jamais prétendu à un honneur qu'il sçavoit bien ne lui être pas dû. Les Siamois déclarèrent en sortant qu'ils alloient à Versailles faire changer l'ordre pour revenir prendre et emmener M. de St-Martin avec eux, n'osant retourner sans lui à la Cour de leur Prince.

Autre scène pour le Carnaval (1).

On lui fit croire le lendemain qu'ils étoient partis avec un superbe équipage dont il faisoit conter le détail avec plaisir. Deux cents chevaux, six chameaux, un éléphant, etc. et il a reçu les compliments de tous ceux qui lui en ont voulu faire sur sa nouvelle dignité de noble mandarin, répondant à quelques-uns avec un air sérieux : il est vrai, je suis comblé d'honneur, mais l'âge avancé (j'ai 73 ans) ; d'ailleurs comme il ne doute pas qu'il ne soit redevable de l'honneur du mandarinat à son rare mérite et aux bons offices que M. le Chevalier de Chaumont lui a rendus après du Roi de Siam, il l'en a remercié par une lettre qu'il lui a écrite, et par une sage précaution, craignant que les Siamois n'obtiennent par leurs pressantes sollicitations à la Cour, une nouvelle permission de l'emmener, il le prie instamment d'employer son grand crédit près du Roi pour détourner ce coup fatal.

Seconde Lettre (2).

Monsieur :

Vous sçavez que M. l'abbé de St-Martin fournit de temps en temps matière de rire au Public, mais on peut dire avec vérité que jamais il n'en a donné aucun sujet qui confirme

(1) *Ibid.*, f° 9.

(2) *Ibid.*, f° 10.

mieux en sa grotesque personne la belle sentence de Cicéron qu'il a fait graver sur sa porte — non nobis sed, etc. — que la pièce qu'on lui fit ces jours passez, à laquelle il donna quelque lieu. Pour en entendre le dénouement, il est bon de sçavoir que . . . (1) et autres ses conseillers goguenards, lui persuadèrent sans peine, que sur le récit avantageux que M. le Ch^{er} de Chaumont avoit fait au Roi de Siam de ses rares qualités et particulièrement de sa grande capacité en l'art de médecine, il avoit été résolu dans son conseil d'envoyer à Caen un ambassadeur accompagné de huit Mandarins, pour l'obliger à aller résider auprès de S. M. Siamoise. Ces Messieurs voiant qu'il donnait la-dedans sans aucune difficulté convinrent d'un jour pour faire arriver le dit Ambassadeur et sa suite qu'ils bastirent à leur fantaisie. On est depuis longtemps persuadé de la folie de M. de St-Martin, mais on n'a jamais cru qu'elle allât jusque-là ; car sur la nouvelle que quelques gens apostés lui apportèrent de leur arrivée au signe de la Croix, il se met incontinent en chaise et va demander à saluer son excellence, qui reposait pour se remettre de la fatigue de son long voyage. Mais le lendemain au matin, ils lui envoyèrent faire compliment, et lui demander l'heure qu'ils pourroient avoir audience. Il fut arrêté que ce seroit sur les six heures et demie du soir, heure fort convenable et fort propre pour le dessein qu'ils avoient de faire honneur à un repas que ce marquis de l'autre monde leur fit préparer avec tout le soin et la diligence possible. On y servit avec abondance des mets assez délicats, mais qui furent mangés fort mal-proprement à la manière de ces messieurs Siamois, chez qui les couteaux sont un meuble inutile, mais les mains et les dents d'un très grand usage.

Dieu sçait et M. de St-Martin que ces cadets de haut apétit firent en ce point admirablement bien leur personnage. La pâtisserie et les confitures n'y furent pas épargnées, dont une partie fut présentée aux dames, et le vin y fut bu avec pro-

(1) Passage laissé en blanc.

fusion puisque la garde même qui étoit à la porte s'enivra, mais avant que d'en venir à un plus long détail, il faut remarquer deux circonstances qui viennent, ce me semble, parfaitement bien au sujet ; c'est que s'étant mis en tête que ces mandarins venoient en Normandie pour l'enlever bon gré, mal gré, il se transporta chez M. l'Intendant, pour lui demander main forte, afin de s'opposer au dessein de ces gens-là, qui venoient à la vérité pour lui faire un honneur extraordinaire, mais qu'il ne vouloit point acheter aux dépens de sa vie, son indisposition et son âge déjà avancé ne lui permettant pas de s'exposer à un si long et si dangereux voyage, avec plusieurs autres raisons sérieuses dont il se sert dans une lettre adressée depuis peu au Public sur ce sujet. Mais le bon de l'affaire est qu'ayant fait jusqu'ici tous ses efforts pour persuader au monde qu'il est fort versé dans la médecine, il fit ce jour-là tout ce qu'il put pour persuader à M. l'Intendant (de Gourgues) et à sa compagnie qu'il n'y connoissoit rien. L'intendant à qui l'on fit goûter la raillerie (qu'il ne vouloit pas entendre d'abord la voyant contraire au caractère qu'il doit soutenir ici) se mit enfin de la partie, et convoqua quelques médecins chez lui (où Brancouleurs et autres joua très bien son rôle) qui déclarèrent que le docteur St-Martin, selon son intention ignorant *in utroque* et particulièrement en médecine en laquelle il est incapable de rendre aucun service au Roi de Siam ; ensuite de cette déclaration authentique M. l'Intendant lui ordonne des Gardes. Il est vrai qu'il réduisit la demande qu'il fit d'une Compagnie entière, au nombre de huit soldats du Régiments du Roi conduits par un sergent, auquel le Major donna ses ordres. Ils l'accompagnèrent comme en triomphe jusqu'à sa porte dont ils se rendirent les maîtres afin d'en deffendre l'entrée au Peuple, qui ce jour-là bouchoit le passage de toutes les rues des environs. L'autre circonstance est, qu'un peu auparavant l'entrée de l'ambassadeur, on fit arriver fort à propos un courrier de

Versailles, pris parmi les soldats du Régiment, qui sans aller bien loin n'eut pas beaucoup de peine à se mettre de la boue par-dessus les oreilles et avec ses grandes bottes toutes crottées et en équipage assez plaisant, se prosternant hors d'haleine aux pieds de ce nouveau Mandarin *in fieri*, lui présente une lettre de cachet qu'il disoit avoir reçue de M. de Seignelay avec ordre exprès de la donner en main propre à M. le marquis de Misco. L'ayant ouverte on ne peut exprimer la peine qu'il eut à s'empêcher de faire éclater sa joye, et à moins que de l'avoir vu, il est impossible de se représenter une juste idée des extravagances, des grimaces et des postures que la folie et l'ambition lui firent faire en cette rencontre. Il paya cependant largement ce prétendu courrier qui marqua un très grand empressement de s'en retourner pour aller rendre compte de sa commission, et pour conclusion toutes choses étant disposées, le vieux fou, que la gloire dont il est enivré empêchoit de voir qu'on se moquait de lui, s'était guindé dans son fauteuil, ou pour mieux dire, sur son trône qu'il avoit fait plus élever que celui qui étoit destiné pour son excellence l'ambassadeur de Siam.

M. de Montchevreuil et presque tous les officiers du Régiment, avec Mad. De Coligny, Mlle de Lasson, et autres s'étant rangés pour avoir le plaisir de cette comédie, en même temps un grand bruit de quelques tambours, les trombones du Régiment et d'autres instruments fit connoître l'arrivée du Mandarin. L'ambassadeur avec sa suite fit en entrant deux profondes inclinations devant cet insolent marquis, qui y répondit avec deux petits signes de tête et se contenta de se lever mettant sa main sur son estomach comme il l'avoit déjà fait à M. de Montchevreuil, le salua pour entendre son compliment en langage siamois fait à Caen. Le mandarin interprète de son excellence explique à St-Martin ce que signifiait tout ce baragouinage, et quoique vous ne fussiez pas présent à cette facétie, il ne vous sera pas difficile de deviner ce

qu'il a voulu dire et ce qu'il a dit à peu près, si vous voulez vous donner la peine de vous figurer le discours qu'on peut faire sur le chapitre d'un homme aussi rare que lui et quand on a envie de le berner. Tous ses titres pompeux furent mis en avant, sans oublier ses éminentes qualités connues jusqu'à Siam qui engageoient le Roi à souhaiter qu'il vint prendre possession de son archevêché de Métropolis, et de tous les honneurs qui l'attendoient en leur Pays et particulièrement du poste glorieux de premier médecin de S. M. ; que c'étoit l'unique sujet de leur ambassade et que pour preuve de l'estime que l'invincible Empereur Siamois faisoit de sa personne, ils avoient reçu commandement en partant de l'honorer par avance du titre de Mandarin et de lui présenter de la part de sa Majesté le bonnet qui est la marque illustre de cette dignité. Ce bonnet étoit fort long, se rabattant par derrière en forme de tocque doublée en dedans de peaux et de fourrures sous le nom de martin zibelines et tout garni en dehors du clincant et en quelques endroits de pierreries du Marais du temple qui ne laissoient pas de faire un object assez beau aux flambeaux. Dans cette cérémonie faite avec beaucoup de circonspection apparente, ils pensèrent l'étouffer en lui ôtant son vilain couvre-chef accompagné de calottes de peaux, et lui firent faire des grimaces qui approchoient de la convulsion, en lui enfonçant avec force la mître mandarine dans la tête, qu'il reçut avec toutes les démonstrations d'un profond respect et d'une grande reconnaissance, par gestes seulement, son érudition et son éloquence n'étant pas de celle qui se manifestent en public : mais quand ils insistèrent de l'emmener avec eux, il coupa court en leur présentant cette précieuse lettre qu'il avoit toujours gardée dans sa main depuis qu'on la lui avoit apportée. Elle fut lue tout haut par l'interprète et contenoit à peu près que : « nous, etc, ayant été duement informés du dessein qu'on avoit pris d'attenter à la personne du féal et bien

aimé marquis de Miscoù, etc... ce personnage recommandable et dont on trouvoit la présence utile et même nécessaire en France aussi bien qu'au Royaume de Siam, à ces causes, nous mandons au gouverneur, etc. ». La lettre finie son excellence recommença son baragouin dont l'interprétation marquoit la déférence qu'ils avoient tous pour le grand empereur des français ; mais que leurs ordres portoient expressément en termes formels qu'ils n'eussent pas à revenir dans leur patrie, s'ils n'avoient avec eux l'incomparable docteur St Martin, protonotaire du St-Siège, à quelque prix que ce fût ; sur quoi ils (1) tous ensemble leur (1) patrie, qu'ils prononçoient avec beaucoup d'action, ce qui fit appréhender à l'abbé de St-Martin violence ; alors notre timide Mandarin se sentit obligé d'appeler sergens pour le soutenir ; on le porta dans son cabinet, ou soit pour rire, soit tout de bon, il demeura un gros quart d'heure comme dans un (1) dont il ne revint que grand M. de Montchevreuil, les dames et l'interprète l'eurent assuré que l'ambassadeur différerait l'exécution de ses ordres jusqu'à son retour de Versailles, où il alloit demander la permission de l'emmener avec lui. Pour lors St-Martin se remit en l'esprit l'honneur qu'il recevoit ce jour là, il ne fut plus question que de se rejouir. Son excellence et ses mandarins se mirent à table au son des haut bois, on plaça le nouveau mandarin avec son bonnet fort à son aise entre l'ambassadeur et sa femme, jeune mandarine, bien faite, fille de M. de St-Jean des Boisons dont le gaillard Mandarin devint si éperduement amoureux qu'il eut presque toujours les mains sous la table ou sur les cuisses de l'ambassadrice, plutôt qu'au plat. L'ambassadeur, l'homme du monde le plus commode, et qui n'avait nul penchant à la jalousie, ne fît pas de même ; jamais on n'a mieux fait son personnage, qu'il n'eut pas de peine à soutenir, parce qu'il n'étoit pas nécessaire qu'il parlât, et l'appetit dont on jugea qu'il étoit pourvu de longue main, lui imposa un silence

(1) mot illisible.

qu'il garda sans nulle contrainte. Il falloit le voir jouer des machoires, il vous croquoit un poulet à belles dents en moins d'un rien, ce qu'il fit au reste sans rien perdre de sa gravité siamoise, qui jointe avec son habillement moitié à la romaine, moitié à la mode imaginaire de son pays, comme celui de tous les autres mandarins, firent un effet tel qu'on se l'étoit proposé sur l'esprit de M. de St-Martin, à qui l'interprète nommé (1) persuada que toutes les extravagances qu'il lui voyoit se pratiquoient dans le royaume de leur maître. Rien ne fut si plaisant que la conversation de ce digne amant et de la petite mandarine, expliquée par cet interprète qui a de l'esprit, et s'en acquitte dignement. M. de Montchevreuil qui avoir regardé tout ceci d'un grand sang froid et ses officiers debout chapeau bas, derrière les mandarins qui avoient gardé leur sérieux pour ne rien gâter de la pièce, pensèrent la perdre lorsqu'il prit fantaisie à son Excellence qui s'étoit farci de bon vin, de dire une chanson qu'il venoit, de composer sur le champ, mais ce fut bien pire quand notre mandarin de nouvelle impression qui véritablement n'avoit pas mangé dans ce repas, mais avoit trinqué autant qu'aucun, se sentant échauffé de vin et d'amour pour la jeune mandarine, qui lui fit dire par l'interprète qu'elle mouroit d'envie d'entendre une chanson française et qu'elle le prioit d'en dire une. Quand dis-je il eut la complaisance de hurler ou braire en musique, il fut impossible de tenir bon davantage, on fut contraint de sortir en même temps, afin de laisser échaper à son aise les éclats de rire dont chacun étoit gros pour les avoir retenu depuis si longtemps, *e così fini la comedia*.

Tout le monde fort satisfait des acteurs défila peu à peu excepté quelques goinfres qui voulurent faire comme chez les grands d'Espagne et ne rien laisser de toutes les provisions qui furent faites pour ce jour là. Ils vidèrent quelques bouteilles qui étoient restées du débris de la fête, et passèrent

(1) Ce mot manque.

le reste de la nuit en bombance, pendant que le Mandarin reposoit dans son lit fort tranquillement, et pour cause. Il se croit fort bon marchand de ce qu'il ne lui en a coûté que vingt pistoles qui furent payées dès le lendemain ; disant hautement qu'il ne prétendoit pas être quitte pour quarante, et cela à fort bon marché pour un si grand honneur ; honneur tel qu'il n'avoit encore jamais été, et sans doute ne sera jamais fait à aucun gentilhomme de St-Lô. On avoit dessein pour rendre cette comédie complète, d'y ajouter un troisième acte, mais malheureusement un trouble-fête nommé M. de Carigny qui s'intéresse en cette affaire aussi fortement que si M. l'abbé de St-Martin lui appartenoit en quelque chose.... (1) quoi qu'il en soit il a fait appréhender aux acteurs que la dernière scène ne se changeât en tragédie, et que sans aucun respect pour S. M. Siamoise, il ne fût homme à maltraiter ses gens, ce qui seroit un grand forfait, et même un crime de lèse majesté. Plusieurs personnes s'étant voulu ingérer de le désabuser, ils s'en sont très mal trouvés, et même il estropia dernièrement son chirurgien. Sur ce pied-là, il n'y a plus que M. de Carigny qui ose entreprendre cet ouvrage.

(1) mot illisible.

BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES DE SEGRAIS

A. — POESIES DIVERSES

I. — Pièces manuscrites.

a) BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL.

1. *ms.* 5418 ; Recueil Conrart, T. IX, p. 1219, Lettre collective à laquelle Segrais a collaboré.
2. *ms.* 4115 ; Recueil Conrart, T. X, p. 1009. Vers adressés à la duchesse de Châtillon :
« Belles gens et faiseurs de vers ».
3. *ms.* 5420 ; Recueil Conrart, T. XI, p. 543. Chanson :
« Iris est fidèle... »
4. *Ibid.*, p. 1457. *Adelayde*, églogue.
5. *ms.* 5171, p. 135 bis. *Ode au Roy, sur l'accomodement de Mademoiselle.*

b) BIBLIOTHÈQUE MAZARINE.

1. *Mazarinade* 16043. *Sur l'entrée de Mademoiselle dans la ville d'Orléans*, chanson
2. *ms.* 2244 ; Recueil de Vers, épigrammes, lettres, madrigaux, poèmes et chansons de 1643 à 1656.
f° 18, Une autre copie de la chanson précédente.
f° 130, « Jeune Roy qui chassant nos beautez ».
f° 195, « Les cyprès D'ici près ».
f° 220, « Enfin me voici de retour ».
f° 227, « Parlement appaise-toy ».

II. — Pièces imprimées.

a) DIVERSES.

S. D.

A très haut et très illustre Prince, Monseigneur le duc de Longueville... Ode.

s. d., in-4° (Signé de Segrais).

1647.

Ode à Monsieur Chapelain, sur les victoires de Monseigneur le duc d'Anguien.

Paris, Vve Camusat et Pierre le Petit, in-4°, (Signé de Segrais).

1648.

Scarron, P. : *Le Virgile Travesty en vers Burlesques.*

Paris, Quinet, in-4°.

Une pièce liminaire de J. R. S. C. (Jean Regnaud de Segrais, Caennais).

1652.

Ménage, Gilles : *Miscellanea.*

Paris, in-12. 2^e partie, p. 119 : une ode de Segrais dédiée à Ménage.

1653.

Athys, poème pastoral dédié à Son Altesse Royale Mademoiselle.

Paris, Guill. de Luyne, in-4°.

Privilège donné le 10 mai 1653 à « nostre cher et bien aimé le sieur de Segrais ».

Achevé d'imprimer le 7 juin 1653.

(Relié à la suite des *Diverses Poésies de 1658*).

1655.

Moisant de Brieux, Jacques : *Petri Mosanti tumulus.*

Caen, Cavalier, in-4°.

Un sonnet de Segrais : « Daphnis vient de mourir, Daphnis de qui l'enfance ».

1728.

Mercure de France, décembre 1728, p. 2655: *Epître sur le café.*

b) RECUEILS COLLECTIFS.

Lachèvre signale 34 pièces de Segrais dans les recueils collectifs publiés de 1636 à 1661, et 21 dans ceux qui parurent entre 1662 et 1700. Nous n'indiquons ici que les pièces n'ayant paru précédemment dans aucun recueil de poésies.

1653.

Poésies choisies de Messieurs Corneille, Bensserade, de Scudery, Boisrobert, Sarrasin, Desmarests, Bertaut, S. Laurent, Colletet, La Mesnardière, de Montereuil, Vignier, Chevreau, Malleville, Tristan, Testu, Mauroy, de Prade, Girard, de l'Agé. Et plusieurs autres,

Paris, de Sercy, in-12. B. N. Ye Réserve 2749.

A Mlle de Beuvron

« Nuit et jour j'invoque Apollon » (non signé).

1653.

Poésies choisies de Messieurs Corneille, Bensserade, de Scudéry, Boisrobert, La Mesnardière, Sarrasin, Desmarests, Bertaud, de Montereuil, Vignier, Chevreau, Maleville, Petit, le Bret, de Prade, Maucroy. Et de plusieurs autres. Première partie.

Seconde édition revue, corrigée et augmentée.

Paris, de Sercy, in-12. B. N. Ye 11500.

Madrigal

« J'ay poussé des soupirs, j'ay répandu des larmes ». (n. s.).

1653.

Poésies choisies de Messieurs Corneille, Boisrobert, Sarrasin, Desmarests, L. de Laffemas, Brébeuf, Maleville, de Montereuil, Petit, Cotin, Vignier, Le Bret, de Jussy, du Périer. Et de plusieurs autres. Seconde partie.

Paris, de Sercy, in-12. B. N. Ye 11501.

Elégie

A une dame qui aimoit un vieillard.

« Philis, de tant d'Amans qui sont sous vostre empire ».

1656.

Poésies choisies de Messieurs Bensserade, Boisrobert, Segrais, Bertault, de Marigny, de Lafemas, Boileau, de Montereuil, de Francheville, Testu, Petit, Loret, Le Bret, Bardou. Et de plusieurs autres. Troisième partie.

Paris, de Sercy, in-12. B. N. Ye 11504.

Stances.

« Doux ruisseaux, coulez sans violence ». (n. s.).

Sur la carte du Tendre.

« Estimez-vous cette Carte nouvelle ». (signé).

1658.

Poésies choisies de Messieurs Maleville, Maynard, de l'Estaille, de Rampale, Cotin, de Marigny, Bardou, de Montreuil, de Ligniers, Baralis, Le Clerc, de Laffemas, Boissière, le Vavasseur. Et plusieurs autres. Quatrième partie.

Paris, de Sercy, in-12. B. N. Ye 11508.

Stances sur un dégagement.

« Comme un feu qui s'éteint manque de nourriture ».
(n. s.)

*A M***, demi rondeau.*

« Que mon âme estoit insensée ». (n. s.).

1661.

*Recueil des plus beaux vers qui ont esté mis en chant,
avec le nom des auteurs tant des Airs que des Paroles.*
Paris, de Sercy, in-12. B. N. Ye 10632 bis.

Air de Le Camus.

« Aminte, approche-toy de ce plaisant Bocage ».

Air de B. D. B.

« Auprès des beaux yeux de Sylvie ». (signés).

1665.

*Airs et Vaudevilles de Cour, dédiés à Son Altesse Royale
Mademoiselle.*
Paris, de Sercy, in-12.

Menuet.

« Dans ces prez fleuris,
Badinant avec Cloris. (signé).

1666.

Elogia Julii Mazarini Cardinalis. Paris, Vitré, in-f°.

La Paix, Eglogue.

« Acante il est donc vraye, qu'encore à cette fois ».

Sur Mazarin, Sonnet.

« Jules dans ses beaux jours fut un pilote sage ».

Sur la Paix Générale, Sonnet.

« Sous les verds oliviers dont par sa vigilance ».

S. d. (1670?)

*Nouveau recueil de vers mis en chant à la fin duquel sont
tous les airs nouveaux jusqu'à l'an 1670.*

Se vend à Paris, chez un Chandelier.

S. n. de libraire, in-12. (Bibl. de Troyes).

Air de Sicard.

1671. Ah ! sont-ils passés mes beaux jours, brunette ». (signé)
Recueil de Poésies chrestiennes et diverses, dédié à Monseigneur le Prince de Conti. Par M. de La Fontaine.
 Paris, Pierre le Petit, 3 vol. in-12.
 T. I. — *Imitation des versets 3, 4, et 5 de Ps. I.*
 « Le vray sage est semblable à ces vertes olives ».
 T. III. — *Epilogue de ses poésies — imitation de Virgile.*
 « Ainsi foulant aux pieds l'honneur imaginaire ».
1680. *Nouveau recueil des plus beaux vers mis en chant, augmenté de tous les airs les plus nouveaux. Et de plusieurs grands récits et autres couplets de Madame la Comtesse de la Suze, qui n'ont point paru jusqu'à présent.*
 Paris, de Luyne, in-12.

Air B. D. B.

- « Je vivois sans aimer et ma vie inutile ».
1686. *Recueil de sonnets en bouts-rimez, à la gloire du Roy, proposez en différens temps pour les prix considérables*
 *Donnez par Monseigneur le Duc de Saint Aignan..*
 au Havre de Grâce, chez Jacques Gruchet, in-12.

Inscription

- « A cette auguste Majesté ».

B. — POESIES — EDITIONS.

1658. *Diverses poésies de Jean Regnault de Segrais, Gentilhomme normand.*
 Paris, A. de Sommaville; in-4°.
 Privilège du 8 avril 1658.
 Achevé d'imprimer le 22 avril 1658.
 La bibliothèque de Caen possède un exemplaire chargé de corrections qui paraît avoir appartenu à l'auteur.
1659. *Idem.* Paris, A. de Sommaville, in-12.

1660.

Poésies de Monsieur de Segrais. Troisième édition, plus ample, plus correcte et en meilleur ordre que les précédentes.

Paris, A. de Sommaville, in-12.

Il y a des exemplaires qui portent la date 1661. La B. N. possède, sous la cote Ye 2272 de la Réserve, un exemplaire ayant appartenu à Huet ; on y retrouve de nombreuses corrections de la main de Segrais, qui préparait évidemment une nouvelle édition de ses Poésies.

1733.

Poésies diverses de Monsieur de Segrais, de l'Académie française : les Eglogues, l'Athis, poème pastoral. Les Odes, épîtres, élégies, chansons, stances, etc. Nouvelle édition.

Paris, Delormel, in-8°.

1823.

Poésies de Segrais, précédées d'un essai sur les poètes bucoliques par un professeur de l'Académie royale de Caen (1).

Caen, Chalopin fils, in-8°, avec portrait.

C. — ROMANS.

1648.

Bérénice.

Paris, Toussaint Quinet, 4 vol. in-8°.

Privilège du 20 novembre 1647.

Achevé d'imprimer du 1^{er} vol. le 8 février 1648.

« « « 2^e vol. le 20 février 1647 (*sic*)

« « « 3^e vol. (manque).

« « « 4^e vol. le 15 octobre 1649.

Publié sans nom d'auteur.

Quérard signale des exemplaires qui portent au frontispice, *Par l'auteur de Tarsis et Zélie*. Cette erreur a parfois fait attribuer *Bérénice* à Le Vayer de Boutigny.

1656.

Les Nouvelles Françaises ou les Divertissemens de la princesse Aurélie.

Paris, A. de Sommaville, 2 vol. in-8°.

Privilège du 18 août 1656.

Achevé d'imprimer le 27 novembre 1652.

Publié sans nom d'auteur.

(1) M. Roger, selon le Manuel du biographe normand, de Frère,

1722.

Idem. Paris, Morel, 2 vol. in-12.

D'autres exemplaires chez Sangrain et chez Mouchet.

1742.

Les divertissemens de la princesse Aurélie, divisés en six nouvelles.

La Haye, Pierre Poupie, 2 vol. in-12.

La B. N. ne possède que la sixième et dernière partie du second volume.

D. — TRADUCTIONS.

1668.

Traduction de l'Enéide de Virgile par M. de Segrais.

T. I., Paris, D. Thierry et C. Barbin, in-4°.

(D'autres exemplaires chez Barbin seul).

1681.

Idem.

T. II., Thierry et Barbin, in-4°.

1700.

Traduction de l'Enéide de Virgile par M. de Segrais, seconde édition revue et corrigée par l'Auteur, suivant la copie de Paris.

Amsterdam, J. Malherbe, 2 vol. in-12.

1711.

Les Géorgiques de Virgile traduites en vers françois ; ouvrage posthume de M. de Segrais.

Paris, J. Le Febvre, J. Mussier et E. Ganeau, 1 vol. in-8°.

1712.

Idem. Paris, P. Huet, in-8°.

1719.

Traduction de l'Enéide et des Géorgiques de Virgile, par M. de Segrais. Nouvelle édition revue et corrigée.

Lyon, A. Degoin, 2 vol. in-8°.

1736.

Traduction de l'Enéide et des Géorgiques de Virgile, par M. de Segrais, ... avec les remarques à la fin de chaque livre... Nouvelle édition augmentée de la lettre de Bochart.

Lyon, Frères Bruysset, 2 vol. in-8°.

E. — ŒUVRES DIVERSES — EDITIONS

1721.

Segraisiana ou Mélange d'histoire et de littérature, recueilli des entretiens de Monsieur de Segrais de l'Académie française. Les Eglogues et l'Amour guéri par le temps, Tragédie-ballet du même Auteur, non imprimée. Ensemble la Relation de l'Isle imaginaire et l'histoire de la princesse de Paphlagonie, imprimées en 1646 (1), par l'ordre de Mademoiselle.

Paris, C^{ie} des Libraires Associés, 1721, 2 parties reliées en 1 vol. in-12.

Privilège du 28 décembre 1720.

Nous ne connaissons pas l'édition du *Segraisiana* de 1720 (Paris et La Haye, in-12) signalée par Barbier. Celle que nous citons, qui est généralement considérée comme la première, est très rare. Le duc de Noailles fit saisir l'édition avant sa publication, trouvant que Mme de Maintenon n'était pas traitée avec assez de respect dans certains passages. Le libraire Prault, ayant réussi à soustraire à la destruction environ 200 exemplaires de cet ouvrage, les fit paraître plus tard sous la rubrique La Haye, 1722, (Brunet, *Manuel du libraire*, T. 5, p. 261). Barbier signale encore une édition d'Amsterdam (Paris), 1722, in-12.

1723.

Œuvres diverses de M. de Segrais.

Amsterdam, F. Changuion. 2 vol. in-8°, portrait.

Réimpression sous un autre titre du recueil précédent.

1755.

Œuvres de Monsieur de Segrais, de l'Académie française ; nouvelle édition, revue et corrigée avec soin.

Paris, Durand, Damonville, Delormel, etc. 2 vol. in-12.

Edition plus jolie et plus complète que la précédente. Elle renferme, outre plusieurs poésies légères, le poème pastoral *Athys*.

1789.

Garnier, Charles G. T.

Ana, ou Collection de bons mots. Paris, 10 vol. in-8°. T. II., *Segraisiana*.

(1) Une erreur évidente, ces pièces ayant été composées en 1658.

S. d.

Eglogues de M. de Segrais, avec l'Amour détruit par le temps, Opéra du même auteur.
s. l., in-8°.

(Contient en plus la *Relation de l'Île imaginaire, l'Histoire de la princesse de Paphlagonie et le Segraisiana*).

E. — DISCOURS ACADEMIQUES.

Recueil des harangues prononcées par Messieurs de l'Académie Française. Paris, Coignard, 1698, in-4°.

Discours de réception, 26 juin 1662.

Harangue à Colbert, 4 janvier 1674.

Réponse à M. Guérin de l'Académie de Soissons, 27 mai 1675.

G. — EXTRAITS.

1671.

Corbinelli (Jean) : *Sentimens d'Amour tirez des meilleurs poètes modernes* : Paris, Barbin, 2 vol. in-12.

1775.

Bibliothèque universelle des Romans, Paris, in-12.

Le vol. du mois de septembre contient (p. 166) quelques portraits tirés des *Nouvelles Françaises* de Segrais avec des résumés des histoires.

1783.

Annales poétiques ou Almanach des Muses, T. 25, pp. 195-220 ; de nombreuses poésies de Segrais, dont toutes paraissent dans ses éditions.

1810.

Œuvres choisies de Marot, Malherbe, Voiture et Segrais, précédées de notices sur chacun de ces auteurs.
Paris, Allut, in-8°, pp. 247-268.

1825.

Champagnac (J. B. J.) : *Bibliothèque française ; Choix de poésies des auteurs du 2° et du 3° ordre.* Paris, 6 vol. in-8°, T. III.

1864.

Poitevin (Prosper) : *Panthéon littéraire. Petits poètes français depuis Malherbe jusqu'à nos jours.*
Paris, 2 vol. in-8°. T. I.

1898.

Olivier P. : *Cent poètes lyriques, précieux ou burlesques du XVII° siècle.* Paris, in-18°.

H. — CORRESPONDANCE DE SEGRAIS.

(a) BIBLIOTHÈQUE DE CAEN.

Collection Mancel 295, f° 345 : deux lettres de Segrais, dont on trouve une autre copie à la même bibliothèque, ms. in-4°, 77, f° 7. (Sur la Mandarinade).

(b) BIBLIOTHÈQUE NATIONALE.

ms. fr. 11934, f° 18 : Un billet autographe, non signé, à Huet.
1737.

Amelot de la Houssaie : *Mémoires historiques, politiques, critiques et littéraires*.

Amsterdam, 3 vol. in-8°. T. III., p. 367 : Une lettre de Segrais à Mme de Montausier.

1873.

La Ferrière-Percy, H. A. de : *La Normandie à l'étranger. Documents inédits relatifs à l'histoire de Normandie, tirés des Archives étrangères*.

Paris, in-8° ; pp. 392-4, deux lettres de Segrais.

1912.

Inauguration du monument de Segrais à Fontenay-le-Pesnel.

Caen, 1912, in-8° : Une lettre inédite de Segrais communiquée par M. de Longuemare.

LISTE DES OUVRAGES CONSULTÉS

Sources manuscrites

I. — MANUSCRITS DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE.

a) fonds français :

ms. fr. 6138. — *Correspondance d'A. Galland sur divers sujets d'érudition* : pp. 35-54 ; pp. 159-167.

ms. fr. 9187. — *Remarques de l'Académie sur l'orthographe*. (Diverses remarques autographes de Segrais).

ms. fr. 9362. — *Correspondance de l'abbé Nicaise*. f° 190, Epitaphe latine de Segrais écrite par Foucault. f° 191, Traduction de Mme d'Osseville.

ms. fr. 15187. — *Lettres de P. D. Huet, évêque d'Avranches, au R. P. Martin, Cordelier à Caen (1697-1717)*.

- ms. fr. 15188-15190. — *Correspondance littéraire et privée d'une partie du siècle de Louis XIV, ou recueil de lettres adressées à Huet, évêque d'Avranches* (Copie par Léchaudé d'Anisy).
- ms. fr. 15191. — *Lettre de M. Huet à M. de Segrais de l'origine des romans.*
- ms. fr. 15192. — *Lettres du R. P. Martin, Cordelier de Caen à P. D. Huet, évêque d'Avranches* (1697-1709).
- ms. fr. 22222. — *Recueil formé par Gaignières de lettres, pièces et extraits concernant différents personnages des xv^e, xvi^e et xvii^e siècles.* f° 346 : Poésies de Mme d'Osseville à la louange de Segrais.
- ms. fr. 24991. — *Nombreuses lettres de l'abbesse de Fontevrault à Segrais.*
- ms. fr. 25576. — *Segresiana.* par Ant. Galland. Copie de la main de Gaignières et de son copiste B. Rémy.
- ms. fr. 32247. — *Armorial général de la France, dressé par Charles d'Hozier.* Blasons coloriés (Caen) T. 20, p. 618 : Armes de Segrais et de sa femme.

b) nouvelles acquisitions françaises :

1341. — une lettre de Mme de Lafayette.
- 3090, f° 99. — ses relations avec Segrais.
3261. — Etat sommaire des pièces dont se composait la correspondance de Huet au moment de sa vente en 1842.

II. — MANUSCRITS DE LA BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE CAEN.

- DUPONT (G.). *Registres de l'hôtel de Ville de Caen, Inventaire sommaire.* T. 5 (1665-1724). ms. in-f° 197.
- GUILLOT [ou GUIOT] (Abbé J. André). *Le Moréri des Normands.* ms. in-f° 57. T. 2
- HERMANT (J.). *Recueil d'Eloges historiques.* ms. in-8° 39. T. I. *Segrais.*
- HUET (P. D.). *Correspondance.* Copie de M. Baudemont. ms. in-4°, 204, 205, 206. T. I. et T. II.
- MARTIN (Le P. François). *Athenae Normannorum veteres ac recentes, seu syllabus auctorum qui oriundi e Normannia, aut qui Normanniae convenienter inserti, quotquot datum fuit colligi... anno christiano 1720.* ms. in-f° 55, p. 500. *Recueil, Ch.14/3, Recueil Z.*
- MERITTE-LONGCHAMP. — *Catalogue manuscrit des livres publiés à Caen depuis l'origine de l'imprimerie jusqu'en 1842.* ms. in-4° 99.

OSSEVILLE (Mme d'). *Poésies diverses*. — ms. in-4° 172 ; p. 35-38. Pièces sur Segrais.

LA RUE (l'abbé de). Notes et additions écrites sur un exemplaire interfolié des *Origines de la Ville de Caen*, par Huet, Rouen, 1706, in-8°, ms. in-8° 50, p. 320.

III. — ARCHIVES MUNICIPALES DE CAEN

Registres de baptême de la paroisse St-Pierre de Caen, 1624.
Registres de l'église St-Jean de Caen, années 1675-6 et 1701.

IV. — ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DU CALVADOS

Notes de M. Pierre Carel. Archives du Calvados, Série F ; année 1927, famille Regnault.

Imprimés

ALEMBERT (Jean Le Rond d'). *Histoires des membres de l'Académie Française*. Paris, 1787, 6 vol. in-12. T. II, p. 73-126 : Eloge de Segrais.

ALIX (l'abbé). *Un protégé de Colbert. Messire Jacques Belin, curé de Blainville, poète, archéologue, érudit. Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale des Belles Lettres de Caen*, 1680-1737. Mémoires de l'Académie de Caen, 1914.

AMOUR ECHAPPÉ (L'), *ou les diverses manières d'aymer*, Paris, 1669. 3 vol. T. III : portrait de Segrais.

ANDRÉ-MARIE (P.). *Ecrivains normands*. Rouen, in-16.

ANNALES POÉTIQUES *ou Almanach des Muses*, 1783, T. XXV, p. 189 : art. Segrais.

ARMORIAL GÉNÉRAL DE LA FRANCE, *édit de novembre 1696*: Généralité de Caen, d'après le manuscrit de la Bibliothèque Nationale publié par M. G. A. Prévost. Rouen, 1913, 2 vol. in-8° (Soc. de l'hist. de Norm.) T. I, p. 103.

ASHTON (H.). *Lettres de Marie-Madeleine Pioche de la Vergne, comtesse de La Fayette et de Gilles Ménage*. Liverpool, 1924, in-8°.

Madame de La Fayette, sa vie et ses œuvres. Cambridge University Press, 1922, in-8°.

Ménage et ses élèves ; dans Proceedings and Transactions of the Royal Society of Canada, 3^e série, vol. XIII, May 1919.

AUBENAS (J. A.). *Histoire de Madame de Sévigné, de sa famille et de ses amis*. Paris, 1842, in-8°

AUBIGNAC (l'abbé d'). *Relation du royaume de coquetterie ; dans Voyages imaginaires, songes, visions, et romans cabalistiques*, Amsterdam, 1787-9, 36 vol. in-8°. T. 26, p. 307.

- AVENEL (J. d'). *Histoire de la vie et des ouvrages de Huet*. Mortain, 1853, in-8°.
- BAILLET (Adrien). *Jugement des savans sur les principaux ouvrages des auteurs*. Paris, 1722, 8 vol. in-4°. T. III, p. 180, T. V., p. 400.
- BALTEAU (J.), RASTOUL (A.) et PREVOST (M.). *Dictionnaire de biographie française*. Paris, 1930, Gr. in-8°.
Art. *Claude Acher*, par R. N. Sauvage.
- BARATTE (L. H.). *Poètes normands, portraits gravés d'après les originaux les plus authentiques par Charles Devrils*. Paris, 1845, in-4°. Notice sur Segrais de J. F. Destigny, Portrait.
- BARINE (Arvède). v. *Vincens*, Mme C.
- BARTHÉLÉMY (Edouard de). *La Galerie des portraits de Mademoiselle de Montpensier*. Paris, 1860, in-8°.
- BARY (René). *L'esprit de cour, ou les conversations galantes*. Paris, 1662, in-12. Conversation XXXI. Du Roman.
- BAYLE (Pierre). *Nouvelles de la République des Lettres*. Amsterdam, 7 vol. in-12°, mars 1684, fév. 1687. T. I., p. 489-506.
- BEAUNIER (André). *L'Amie de la Rochefoucauld*. Paris, 1927, in-12°.
- BEAUREPAIRE (Eugène de R. de). *Caen illustré*. Caen, 1896, in-4°. *Journal des choses mémorables arrivées à Caen, d'après des notes manuscrites du XVII^e et du XVIII^e siècle*. Annuaire des cinq départements de la Normandie, 1890, p. 272-376.
Mélanges de Biographie. Notice biographique sur Moisant de Brieux. Caen, 1874, in-8°.
- BENET (A.). *Inventaire sommaire des Archives départementales antérieures à 1790*. Caen, 1892, 14 vol. in-4°, Calvados.
- BÉZIERS (A.). *Les lectures de Madame de Sévigné et ses jugemens littéraires*. Le Havre, 1863, in-8°.
- BÉZIERS (Michel). 1721-1782. *Mémoires pour servir à l'état historique et géographique du diocèse de Bayeux*. Publiés par M. Gaston Le Hardy. (Soc. de l'Hist. de Norm.). Rouen, 1894-9, 3 vol., in-8°.
- BLED (Victor du). *La Société Française du XIV^e siècle au XX^e siècle*. Paris, 1900-1909, in-18°. T. II-IV.
- BOILEAU-DESPREUX (N.). *Œuvres complètes*. Paris, 1870-73, 4 vol. in-8°, T. II. Art Poétique.
- BOISARD (F.). *Notices biographiques, littéraires et critiques sur les hommes du Calvados*. Caen, 1848, in-8°. Article Segrais.
- BOLAEANA. Ou, *Bons mots de M. Boileau*. Amsterdam, 1742, in-12.
- BORDEAUX (Raymond). *Etudes héraldiques sur les anciens monumens de Caen*. Caen, 1846, in-8°.

- BOUHOURS (le R. P.). *Recueil de vers choisis*. Paris, 1701, in-8°, p. 60 : Ode à Monsieur de Segrais par Fabio Brulart de Sil-lery, évêque de Soissons.
- BOURGET DE CHAULIEU (Nicolas du). *Opéra Miscellanea*. Caen, 1706, in-8°, pp. 98-100 : épitaphes de Segrais.
- BOURGOIN (A.). *Un bourgeois de Paris lettré au XVII^e siècle. Valentin Conrart et son temps*. Paris, 1883, in-8°.
- BRAS (Charles de Bourgeville, Sieur de). *Recherches et Antiquités de la ville de Caen*. Caen 1588, in-8°.
- BOURSAULT (Edme). *Les continuateurs de Loret*. Paris, 1881-1889, 3 vol. in-8°. T. I. p. 101.
- Lettres Nouvelles*. Paris, 1697, in-12°, p. 456 et s.
- BRAY (R.). *Formation de la doctrine classique en France*. Paris, 1927, in-18°.
- BREDIF (M.). *Segrais, sa vie et ses œuvres*. Paris, 1863, in-8°.
- BRUNET (J. C.). *Manuel du Libraire*. Paris, 1864, in-8°, T. 5., p. 261-262.
- BRUYS (François). *Mémoires historiques, critiques et littéraires*. Paris, 1751, in-12. Contient, T. II, p. 175, Guéret, Gabriel, *La Promenade de Saint-Cloud*.
- BULLETIN de la Société des Antiquaires de Normandie. T. XXVIII, p. 295. Procès-verbal de la séance du 6 Janvier 1911 (Ren-seignements sur la famille de Segrais, rapportés par P. Carel).
- BURE (Guillaume de). *Catalogue des livres de la bibliothèque de feu M. le duc de la Vallière*. Paris, 1783, 3 vol. in-4°. 2^e partie, par J. L. Nyon. Paris, 1876, 6 vol. in-8°.
- BUSSY RABUTIN (comte Roger de). *Correspondance de Roger de Rabutin, comte de Bussy*. Ed. Ludovic Lalanne, Paris, 1858-1859. 6 vol. in-12°.
- Histoire amoureuse des Gaules*. Paris, 1856-1876, 4 vol. in-16.
- CAHAIGNES (Jacques de). *Eloges des citoyens de la ville de Caen. Première centurie... Traduction d'un curieux*. (A. de Blangy). Caen, 1880, in-8°.
- CAILLEMER (E.). *Lettres de divers savants à l'abbé Claude Nicaise*. Lyon, 1885. Gr. in-8°.
- CALLIERES (François de). *De la science du monde, et des connaissances utiles à la conduite de la vie*. Paris, 1717, in-12.
- CAREL (Pierre). *Une descendance normande de Pierre d'Arc, chevalier du Lys, frère de la Pucelle d'Orléans*. Lyon, 1891, in-4°.
- Etude sur la commune de Caen, suivie de la liste des Echevins*. Caen, 1888, in-8°.
- Note sur les magistrats du bailliage et siège présidial de Caen, suivie de la liste desdits magistrats (1552-1790)*, Caen, 1899, in-8°.

- CASENAVE (Jean). *Le roman hispano-mauresque en France*. Rev. de litt. comparée, oct.-déc. 1925, p. 594.
- CAUMONT (Arcisse de). *Statistique monumentale du Calvados*. Paris, 1846-67, 5 vol. in-8°, T. I.
- CAUX, DE CAPPEVAL (N. de). *Le Parnasse ou Essais sur les campagnes du roi*. s. l. 1752, in-12°.
- CHALLES (Robert). *Les Illustres Françaises, Histoires Véritables*. Lille, 1780, 4 vol. in-12.
- CHAPELAIN (Jean). *Lettres* : publiées par Ph. Tamizey de Laroque, Paris, 1883, in-4°. (Collection des documents inédits sur l'histoire de France).
- Lettres inédites de Jean Chapelain à P. D. Huet (1658-1673)*, supplément au recueil Chapelain-Tamizey, publiées d'après les originaux par Léon-G. Péliissier. Nogent le Rotrou, 1894, in-8°.
- Liste de quelques gens de lettres vivants*, 1662, v. Desmolets, P. *Mélanges de littérature, tirés des lettres manuscrites de M. Chapelain* (par Fr. Denis Camusat), s. l. n. d., in-8°.
- CHARTIER (Alain). *L'histoire mémorable des grands troubles de ce Royaume sous le Roy Charles VII*. Nevers, 1594, in-4°.
- CHAULIEU DU BOURGET (de). v. Saint-Ouen (de) et du Bourget de Chaulieu.
- CHERBULIEZ (Victor). *L'idéal romanesque en France de 1610 à 1816*. Paris, 1911, in-8°.
- CLAUSTRE (l'abbé de). *Table du Journal des Savants*. Paris, 1753-1764, 10. v. in-4°. T. IX. Segrays.
- COMMIRE (Jean). *Joannis Commirii Carmina*. Paris, 1714, 2 vol. in-12.
- COSTAR. *Liste des gens de lettres*, v. Desmolets, P.
- COUSIN (Victor). *Mme de Sablé*. Paris, 1854, in-8°.
- CRÉPET (E.). *Les poètes français*. Paris, 1861-3, 4 vol. in-8°. T. II., p. 741. Notice sur Segrays d'Hippolyte Babou.
- DANGEAU (Marquis de). *Journal*. Ed. Feuillet de Conches. Paris, 1854, in-8°.
- DECOUVILLE-LACHÉNÉE (Abel). *Note sur les annalistes et auteurs des journaux de la ville de Caen*, dans Mém. Ac. Caen, 1904.
- DE LA RUE (l'abbé Gervais). *Essais historiques sur la ville de Caen et son arrondissement*. Caen, 1820, 2 vol. in-8°.
- Nouveaux essais historiques sur la ville de Caen et son arrondissement*. Caen, 1842, 2 parties en 1 vol. in-8°.
- DELISLE (Léopold). *Catalogue des livres imprimés ou publiés à Caen avant le milieu du xvi^e siècle*. Caen, 1903-4. 2 vol. in-8°.
- Essai sur l'imprimerie et la librairie à Caen de 1480 à 1550*. Caen, 1891, in-8°.
- DESCHANEL. v. *Inauguration du monument de Segrays*.

- DESMOLETS (P). *Continuation des mémoires de littérature et d'histoire de Salengre. Paris, 1726, II vol., in-12°.*
Liste de quelques gens de Lettres, de Chapelain. T. II, p. 21-56,
Liste de Costar. T. II., p. 317-345.
- DESNOIRETERRES (G.). *Les cours galantes. Paris, 1860-1864. 4 vol. in-8.*
- DUCAREL (Andrew C.). *Antiquités Anglo-Normandes. Traduit de l'anglais par A. L. Léchaudé d'Anisy. Caen, 1823, in-4°, p. 273-288.*
- DULONG (Gustave). *L'abbé de Saint-Réal. Etude sur les rapports de l'histoire et du roman au XVII^e siècle. Paris, 1921, 2 vol. in-8°.*
- ENGERAND. v. *Inauguration du monument de Segrais.*
- FAGUET (Emile). *Segrais, sa vie et ses œuvres. Revue des Cours et Conférences, 12 et 19 nov. 1896, pp. 30 et 49.*
- FEILLET (Alphonse). *La misère au temps de la Fronde et St-Vincent de Paul. Paris, 1862, in-8°.*
- FELLER (l'abbé F. X.). *Dictionnaire historique, ou histoire abrégée des hommes qui se sont faits un nom par le génie, les talents, les vertus. Lyon, 1821-29. T. 9.*
- FIERVILLE (Ch.). *Le P. François Martin. 1639-1726. Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie. T. II, p. 73-118.*
- FLOTTES (l'abbé J. B. M.). *Etude sur D. Huet. Montpellier, 1857, in-8°.*
- FORMIGNY DE LA LONDE (A. R. de). *Documents inédits pour servir à l'histoire de l'ancienne Académie royale des Belles-Lettres de Caen. Caen, 1854, in-8°.*
- FOUCAULT (N. J.). *Discours prononcé à l'ouverture de la première séance de l'Académie de Caen, le 2 mars 1705. Lettres patentes avec les statuts pour l'Académie de belles lettres établie en la ville de Caen. Caen, 1705. 3 parties en 1 vol. in-4°.*
Mémoires. Paris, 1862, in-4°. (Coll. documents inédits sur l'histoire de France).
- FRÈRE (Edouard B.). *Manuel du bibliographe normand, ou Dictionnaire bibliographique et historique. Rouen, 1858, 2 vol. in-8°.*
- GASTÉ (Armand). *Notes sur Segrais, lues à la séance publique de la Société des Antiquaires de Normandie. déc. 1887. Caen, S. d., in-8°.*
Huet. Lettres inédites... à... M. de Charsigné. Caen, 1901, in-8°.
Daniel Huet et les échevins de Caen. Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie, 1878-80.
Quelques documents inédits sur l'administration provinciale sous Louis XIV. Mém. Ac. Caen, 1881.

- GAZETTE DE FRANCE. 18 Juin 1701. Segrais remplacé à l'Académie Française.
- GÉRARD-GAILLY (E.). *Bussy Rabutin*. Paris, 1909, in-8°.
- GOUJET (l'abbé). *Bibliothèque française, ou histoire de la littérature française*. Paris, 1747, in-12°, T. 5.
- GUÉRET (Gabriel). *Le Parnasse Réformé*, Paris, 1669, in-12°.
- La Promenade de Saint-Cloud*, v. Bruys, François.
- GROSS-DUPERON (A. P. A.) et GOUVRION (E.). *L'abbaye de Fontaine-Daniel*. Mayenne, 1896, in-8.
- HALLEY (Antoine) *Opuscula Miscellanea*. Caen, Cavelier, 1675, in-8°, p. 347. éloge latin de Segrais.
- HARMAND (R.). *Essai sur la vie et les œuvres de Georges de Brébeuf*. Paris, 1897, in-8°.
- HAUSSONVILLE (G. P. O., comte d'). *Madame de La Fayette*. Paris, 1896, in-16°.
- HENRY (C.). *Un érudit homme du monde. Lettres inédites de Mme de La Fayette extraites de la correspondance de Huet*. Paris, 1879, in-8°.
- HIPPEAU (C.). *Les écrivains normands au XVII^e s.* Caen et Paris, 1858, in-8°.
- HOEFER. *Nouvelle biographie générale*. Paris, 1864, in-8°. Articles Segrais et Mme de La Fayette.
- HOZIER (d'). *Armorial général de la France*, Paris, 1738, in-4°. 1^{er} registre, 2^e partie.
- HUET (Pierre-Daniel). *P. D. Huet, évêque d'Avranches et le père François Martin : Correspondance inédite*, publiée par Armand Gasté. Revue Catholique de Normandie, 1895-1898.
- Mémoires de Daniel Huet, Evêque d'Avranches*. Traduits pour la première fois du latin en français par Charles Nisard. Paris, 1853, in-8°.
- Les Origines de la Ville de Caen*. Rouen, 1706, in-8°.
- De l'Origine des romans* (en tête de Zaïde), Paris, 1670 in-8°.
- Huetiana, ou pensées diverses de M. Huet, évêque d'Avranches*, publié par l'abbé d'Olivet. Paris, 1722, in-12°.
- HUGO (Victor). *Œuvres*. Ed. Gr. Ecrivains, T. 4, p. 823.
- INAUGURATION DU MONUMENT DE SEGRAIS à Fontenay-le-Pesnel. 15 oct. 1911. Caen, 1912, in-8°. (Extrait des Mém. Ac. Caen, 1911, p. 45). Discours de MM. Longuemare, Deschanel et Engerand, *Hommage à Segrais*, en vers, de Louis Goujet.
- INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX. 18 Juin 1887, p. 327; 20 Janv., 30 Janv. et 20 février 1909 (pp. 54, 138 et 227).
- JACQUIN (l'abbé Armand-Pierre). *Entretiens sur les romans, ouvrage moral et critique dans lequel on traite de l'origine des romans et de leurs différentes espèces*, par l'abbé J***. Paris, 1755, in-12°.

- JAL (A.). *Dictionnaire critique*, 2^e éd., Paris, 1872, in-8°
- LA CHENAYE-DESBOIS ET BADIER. *Dictionnaire de la noblesse*. Paris, 1870, T. 16, p. 923 : Regnaud de Segrais.
- LACHÈVRE (F.). *Bibliographie des recueils collectifs de poésies publiées de 1597 à 1700*. Paris, 1903, 4 vol. in-f°.
- LACROIX (P.). *Note sur les Œuvres diverses de Segrais*. Amsterdam, 1723, in-12°. Bulletin du Bibliophile, 1861, p. 571.
- LA FAYETTE (Marie-Madeleine Pioche de la Vergne, comtesse de). *Œuvres*, éd. Robert Lejeune, Paris, 1930, 3 v. in-8°.
- LA FORCE (A. A. G. M. J. N. marquis de Caumont, duc de). *Figures du passé : Lauzun, un courtisan du grand roi*. Paris, 1913, in-8°.
- La Vie Amoureuse de la Grande Mademoiselle*, T. I. *Le plus beau parti de la France*. T. II. *Le Mariage secret*. Paris, 1927, 2 v. in-16°.
- LA FORGE (Jean de). *Le cercle des femmes sçavantes*. Paris, 1663, in-12°.
- LANSON (Gustave). *Manuel bibliographique de la littérature française moderne*. Paris, 1925, 2 vol. in-8°.
- LA PORTE et LA CROIX. *Histoire littéraire des femmes françaises*, Paris, 1769. 5 vol. in-8° T. I.
- LA ROCHEFOUCAULD. *Œuvres*. Edition des Grands Ecrivains de la France. Paris, 1868, in-8°.
- LASSAY (marquis de). *Recueil de différentes choses*. Paris, 1756, 4 v. in-8°, T. I., p. 311 : lettre à Mme de Maintenon.
- LASTEYRIE (Robert de). *Bibliographie générale des travaux historiques et archéologiques publiés par les sociétés savantes de la France*. Paris, 1893, in-4°, T. I. Calvados.
- LA SUZE et PÉLISSON. *Recueil de pièces galantes, en prose et en vers*. Paris, 1675. in-12°.
- LE BRETON (A.). *Le roman français au XVII^e siècle*. Paris, 1912, in-8°.
- LEBRETON (Théodore-Eloi). *Biographie normande*. Rouen, 1857-61, 3 v. in-8°, T. III, p. 425 : Segrais.
- LE CERF DE LA VIÉVILLE (Dom. J. Ph.). *Eloge des Normands ou Histoire abrégée des grands Hommes de cette Province*. Paris, 1748, 2 t. en 1 vol. in-12°. T. II, p. 90 : Segrais.
- LEJEUNE (Robert) v. La Fayette, comtesse de.
- LELONG (Jacques). *Bibliothèque historique de la France*, 1775, 5 vol. in-f° ; T. IV, p. 210.
- LENGLET DU FRESNOY (l'abbé) [pseud. Gordon du Percel]. *De l'usage des romans, avec une bibliothèque des romans*. Amsterdam, 1734, in-12°.
- LENIENT (Charles). *La poésie patriotique en France*. Paris, 1894, 2 vol. in-16°.

- LE PETIT (J.). *Bibliographie des principales éditions originales d'écrivains français du xv^e au xviii^e siècle*. Paris, 1888, in-8°.
- LIVET (Charles-Louis). *Précieux et Précieuses*. Paris, 1859, in-8°.
- LONGUEMARE (Paul de). *Etudes sur le canton de Tilly-sur-Seulles*. Caen, 1907, in-8°.
- Statue de Louis XIV à Caen*. Paris, 1896, in-8°.
- V. encore : *Inauguration du monument de Segrais*.
- LONGUERUE (abbé Louis du Four de) *Longueruana*, Berlin, 1754, 2 parties en 1 vol., in-12°.
- LORET. *La muze historique*. T. I., p. 329 ; T. II, p. 391 ; T. III, pp. 40 et 313 ; T. IV, p. 104.
- MAGNE (Emile). *Bibliographie générale des œuvres de Scarron*. Paris, 1924, in-8°.
- Le cœur et l'esprit de Mme de Lafayette*. Paris, 1927, in-8°.
- Madame de Lafayette en ménage*. Paris, 1926, in-18°.
- Mme de la Suze*. Paris, 1908, in-18°.
- Scarron et son milieu*. Paris, 1924, in-18°.
- Voiture et les années de gloire de l'Hôtel de Rambouillet, 1635-1648*. Paris, 1912, in-12°.
- Le vrai visage de La Rochefoucauld*. Paris, 1923, in-16°.
- MAIGRON (Louis). *Fontenelle : l'homme, l'œuvre, l'influence*. Paris, 1906, in-8°.
- MALHERBE (François de). *Œuvres*, Edition des Grands Ecrivains de la France, T. I, p. 38 ; *Consolation à du Périer*.
- MANCEL (G.). *Journal d'un bourgeois de Caen, 1652-1733*. Caen, 1848, in-8°.
- MAROLLES (l'abbé Michel de). *Considérations sur une critique judicieuse qui s'est faite sur l'Enéide de Virgile... A M. le comte de Jussac, auteur de la Critique*. s. l. n. d., in-4°.
- MARTIN (P. François). *Biobibliographie normande : Athenae Normannorum*, par V. Bourrienne et T. Genty [jusqu'à la lettre C]. Caen, 1901-5, 2 vol. in-8°.
- Eloges de Caennais illustres*. Rouen, 1896, in-8°. (Société des bibliophiles normands n° 49. Miscellanées hist. et litt. 3^e série).
- MATTER (M.). *Lettres et pièces rares*. Paris, 1846, in-8°.
- MÉLANGES de diverses poésies, divisées en quatre livres. Lyon, 1681, in-12, p. 176 : une épître à Segrais, par le P. Mauduit, d'après une note ms.
- MÉNAGE (Gilles). *Ménagiana*. Paris, 1693, in-8°.
- Aegidii Menagii Poemata*. Paris, 1668, in-8°, pp. 37 et 76.
- MICHAUD. *Biographie universelle*. T. 38, art. Segrais.
- MOISANT DE BRIEUX (Jacques). *Divertissement de M. D. B.* Caen, 1673, in-12.
- Recueil de pièces en prose et en vers*. Caen, 1671, in-12 ; p. 96.

- Œuvres choisies*, précédées d'un Essai sur Moisant de Brieux, par M. René Delorme. Caen, 1875, gr. in-8°.
- Poematum pars altera*. Caen, 1669, in-12.
- MOLIÈRE. *Œuvres*. Edition des Grands Ecrivains de la France, T. II, *Les Précieuses Ridicules*.
- MONGRÉDIEN (Georges). *Le XVII^e siècle galant. Libertins et Amoureuses* (Documents inédits). Paris, 1929, in-16.
- MONSTRELET (Enguerrand de). *Chroniques, dans Choix de chroniques sur l'histoire de France, avec notices biographiques* par J. A. C. Buchon. Paris, 1836-1838, gr. in-8°, T. 5.
- MONTPENSIER (Anne Marie Louise d'Orléans, duchesse de). *Mémoires*. Ed. Cheruel, Paris, 1858-9, 4 vol. in-18.
- Divers portraits*, s. l. [Caen?], 1659, in-4°.
- MORÉRI (Louis). *Grand dictionnaire historique*. Paris, 1759, in-4°.
- T. IX, art. *Segrais*.
- MOULIN (H.). *Chapelain, Huet, Ménage et l'Académie de Caen*. Mém. Ac. Caen, 1882, p. 363.
- Deux académiciens caennais au XVII^e siècle* (Halley et J. de Montfleury). Mém. Ac. Caen, 1881, p. 393.
- NICERON. *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres, dans la république des lettres. Avec un catalogue raisonné de leurs ouvrages*. Paris, 1731, 23 v. in-8°, T. XVI, p. 23, art. *Segrais* ; T. XX.
- OSSEVILLE (Mme Françoise de La Varangère d'). *Portrait de Mme d'Osseville fait par elle-même*. s. l. n. d. in-8°. (Trad. par Sanadon en vers latins).
- OURSSEL (Madame N. N.). *Nouvelle Biographie Normande*. Paris, 1886-1888, 3 v. in-8°. T. II, p. 476. *Segrais*.
- PASCAL (Félicien). *Un poète régionaliste au XVII^e siècle*. Correspondant, 10 oct. 1911.
- PATIN (Guy). *Lettres*. Paris, 1846, 3 vol. in-8°.
- PEIGNOT (G.). *Documents authentiques et détails curieux sur les dépenses de Louis XIV*. Paris, 1827, in-8°, p. 44 : lettre de Mademoiselle à Colbert demandant une pension pour Segrais.
- PELLISSON ET D'OLIVET. *Histoire de l'Académie française* (éd. Livet), Paris, 1858, 2 vol. in-8°.
- PETIT DE JULLEVILLE : *Histoire de la Langue et de la littérature française*. Paris, 1908, in-8°. T. V, p. 558 : art. *Mme de La Fayette*.
- POITEVIN (Pr.) *Petits poètes français depuis Malherbe jusqu'à nos jours, avec notices*. Paris, 1864, 2 vol. in-8°.
- PORÉE (G.). *La mandarinade, ou histoire comique du mandarinat de M. l'abbé de Saint-Martin. M^{is} de Miscou*. La Haye (Caen), 1738-9, 2 vol. in-12.

- Les Nouvelles littéraires*, Caen, 1740-44, in-8° 1741, p. 50-51, Eloge de Belin.
- QUERARD (J. M.). *La France littéraire*. Paris, 1827, in-4°, T. 9, Segrain.
- RANCE (A. J.). *L'Académie d'Arles au XVII^e siècle*. Paris, 1886, 3 vol., in-8° : T. I, p. 292.
- RAYNAL (Marie-Aline). *La Nouvelle Française de Segrain, à Mme de La Fayette*. Paris, s. d., in-8°.
- Le Talent de Mme de La Fayette*. Paris, s. d., in-8°.
- RECUEIL des harangues prononcées par Messieurs de l'Académie Française. Paris, Coignard, 1698, in-4°.
- 2^e éd., Paris, Coignard, 1714, 3 vol. in-12 : T. III, p. 185, Discours de Campistron ; p. 191, Réponse de F. S. Regnier des Marais.
- REGISTRES de l'Académie Française, 1672, 1793. Paris, 1895, 3 vol. in-8°. T. IV, Documents et tableaux analytiques, Paris, 1906, in-8°.
- RICHER (Henri). *Épîtres choisies des héroïnes d'Ovide, traduites en vers français*. Paris, 1723, in-12.
- Discours sur l'Églogue*, p. 95.
- RIVIÈRE (l'abbé François). *Eloges des Normands, où l'on trouvera un petit abrégé de leur Histoire, avec les grands Hommes qui en sont sortis*. Paris, 1731, in-12.
- ROEDERER (P. L.). *Mémoire pour servir à l'histoire de la société polie en France*. Paris, 1835, in-8°.
- ROY (Emile). *Vie et œuvres de Sorel*. Paris, 1891, in-8°.
- La poésie du roman au XVIII^e siècle*. Dijon, 1897, (Extrait de la Revue Bourguignonne de l'enseignement supérieur, 1897).
- ROY (J. J. E.). *Histoire de Jeanne d'Arc*. Tours, 1855, in-12.
- SABATIER DE CASTRES (l'abbé Antoine). *Les trois siècles de la littérature française, ou tableau de l'esprit de nos écrivains, depuis François I^{er}, jusqu'en 1781 : par ordre alphabétique*. La Haye et Paris, 1781, 4 vol. in-12. T. IV, p. 273-5, Segrain.
- SAINTE BEUVE. *Les grands écrivains français. Etudes des Lundis et des Portraits classées selon un ordre nouveau, et annotées par Maurice Allem. XVII^e siècle. Mémoires, Epistoliers, Romanciers*. Paris, 1930, in-16.
- SAINTE BEUVE (C. A.). *Portraits de femmes*. Paris, 1884, in-8°.
- SAINT (Daniel). *Trésor de littérature préservé de la destruction et consacré à la Postérité*. Caen, 1741, in-8°. T. I, p. 261-280: Eloge de M. de Segrain par Belin ; p. 290 : Lettre sur les Thélémites.
- SAINT EVREMONT. *Œuvres*. Londres, 1725, 7 vol. in-12. T. III : Réflexions sur nos traductions.

- SAINT OUEN (Louis la Douespe de). *Ode aux Muses, sur le soin que M. de Segrais prend de loger l'Académie*. s. l. d. n., in-8°. *Sur la fontaine de M. de Segrais*. Suivi de deux pièces de vers latins signées de Chaulieu du Bourget. Caen, Cavelier, 1692, in-16.
- SAINT-SIMON. *Mémoires*. Paris, 1891, 31 vol. in-8°. T. VIII, p. 291.
- SALLO (Denis de). *Journal des Savants*, 1665-1792, 111 vol., in-4°.
- | | |
|---------------|---------------|
| 1701, p. 325. | 1724, p. 48. |
| 1706, p. 144. | 1733, p. 62. |
| 1715, p. 374. | 1742, p. 655. |
| 1717, p. 197. | |
- SAMFIRESCO (Elvie). *Ménage*. Paris, 1902, in-8°.
- SANADON (le P. Noël-Etienne). *Natalis Stephani Sanadonis e societate Jesu, Carminum, libri quatuor*. Caen, 1715, in-12, pp. 97, 142 et 152, pièces latines sur Segrais. *Natalis Stephani Sanadonis e Societate Jesu, Odae*. Caen, 1702, in-4°, (pièces parues séparément, reliées ensemble sous la cote Yc 8597-8606 à la Bibliothèque Nationale).
- SAUVAGE (R. N.). *Quelques épitaphes de Segrais*. Bulletin de la Société de l'Histoire de Normandie. T. XIII (1920), p. 82. *Tombeau poétique de J. R. de Segrais*. Mémoires de l'Académie de Caen, 1912.
- SCARRON (Paul). *Œuvres*. Paris, 1786, 7 vol. in-8°.
- Roman Comique. Paris, Garnier, in-8°.
- SCUDÉRY (George de). *Ibrahim ou l'illustre Bassa*. Paris, 1641, 4 vol. in-8°.
- SÉVIGNÉ (Marie de Rabutin-Chantal, marquise de). *Lettres*. Ed. Monmerqué, 14 vol. in-8°.
- SMITH (Edward Herbert). *Samuel Bochart*. Mém. Ac. Caen, 1833, p. 341.
- SOMAIZE (A. B. de). *Le Dictionnaire des Précieuses*. Ed. Livet, Paris, 1856, 2 vol. in-16.
- SOREL (Charles). *Bibliothèque françoise*, 1664, in-12. *Traité des traductions*, p. 231. *De la connoissance des bons livres*. Paris, 1671, in-12. *Description de l'isle de portraicture et de la ville des portraits, dans Voyages imaginaires, songes, visions, et romans cabalistiques*, Amsterdam, 1787-9, 36 vol. in-8°, T. 26, p. 382. *Les nouvelles françoises, ou se trouvent les divers effects de l'amour et de la fortune*. Paris, 1623, in-8°.
- TALLEMANT DES REAUX (Gédéon). *Historiettes*. Ed. Monmerqué et P. Paris, Paris, 1854, in-8°.
- THERY (M). *Couronne poétique de la ville de Caen en 1715*. Caen, 1862, in-8°.

- TILLADET (abbé de la Marque). *Dissertations sur diverses matières de religion et de philologie*. Paris, 1712, in-12, T. II.
- TITON DU TILLET. *Le Parnasse françois, avec les portraits des grands hommes dont il y fait mention*. Paris, 1732, 2 vol. in-fol.; *Portrait de Segrais*, p. 478.
- TONY GENTY. *Segrais* (Vers non recueillis dans ses éditions), Caen, 1911, pet. in-18.
- TOUGARD (l'abbé A.). *Documents concernant l'histoire littéraire du XVIII^e siècle conservés aux archives de l'Académie de Rouen* (Soc. de l'hist. de Norm.) Rouen, 1912, 2 vol., in-8°.
- TREBUTIEN (G. S.). *Caen, précis de son histoire. Guide portatif et complet*. Caen, 1847, in-18.
- Caen, son histoire, ses monuments, son commerce et ses environs*. Caen, 1881, pet. in-8°.
- TREVOUX. *Mémoires pour l'histoire des sciences et des beaux-arts*. Paris, 1701-1767 ; 271 vol., in-12, mai 1701, p. 190 ; lettre de Vandœuvre sur Segrais ; juillet 1702, art. 2, critique des traductions de Segrais par de Fresneuse ; août 1711, p. 1474, notice sur les *Géorgiques* de Segrais.
- TRONCHON (C.). *Huet, évêque d'Avranches*. Le Correspondant, 25 sept. 1876, p. 1095.
- VALINCOUR (J. B. H. du Troussel de). *Lettres à Mme la Marquise *** sur la Princesse de Clèves*. Paris, 1807, 2 vol., in-12, T. II.
- VANEL (Gabriel). *Une grande ville aux XVII^e et XVIII^e siècles*.
 T. I. *La vie publique à Caen*, Caen, 1910, in-8°.
 T. II. *La vie privée à Caen*, Caen, 1912, in-8°.
 T. III. *Ce qu'on lisait à Caen*, Caen, 1913, in-18.
- VANEL (S.). *Journal de Simon Le Marchand*. Caen, 1903, in-8°, *Recueil de journaux caennais*, 1661-1777. Rouen, 1904, in-8°.
- VEZINET (F.). *Le dix-septième siècle jugé par lui-même*, Paris, 1910, in-12.
- VINCENS (Mme C.) [Arvède Barine]. *La jeunesse de la grande Mademoiselle*. Paris, 1901, in-16.
Louis XIV et la Grande Mademoiselle. Paris, 1905, in-8°.
- VIOLLIS (Andrée). *La vraie Mme de La Fayette*. Paris, 1926, in-16.
- VIRGILE. *Publii Virgilii Maronis quae exstant omnia opera*. Paris, 1819, in-8° (éd. Lemaire), T. I, *Bucolica*.
- VOLTAIRE (F.-M. A.). *Œuvres complètes*. Ed. Grands Ecrivains, Paris, 1877-1885, 52 vol., in-8°.
- WALCKENAER (M. le Bon). *Mémoires touchant la vie et les écrits de Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné*. Paris, 1842-52, 5 vol. in-12.
- WATT (R.). *Bibliotheca Britannica*. Edinburgh, 1824, in-4°.
- WILLIAMS (Ralph C.). *Bibliography of the seventeenth century Novel in France*. New-York, 1931, in-8°.

INDEX ALPHABÉTIQUE

- Académie Française, 63, 140,
149, 161, 169-172, 174, 190.
Aix (Ville d'), 59.
Alembert (Jean Le Rond d'),
21.
Amelot de la Houssaie, 43.
Amérique (l'), 46, 47, 127.
Amour guéri par le temps (L'),
105.
Andilly (Armand d'), 64, 160.
Angennes (Angélique-Clarice
d'), V. Grignan.
Angennes (Julie d'), V. Mon-
tausier.
Anne d'Autriche, 95.
Arles (académie d'), 173.
Art Poétique (L'), 140.
Ashton (H), 136, 149.
Astrée (L'), 26, 112, 139.
Athis (poème pastoral), 33, 54,
79-86.
Aumale (Mlle d'), 56.
Avenay (sieur d'), V. Regnaud
(Denis), Regnaud (Jean), et
Regnaud (Guillaume).
Avenay (terre d'), 11.
Baillet (Adrien), 159, 182.
Balzac (Jean-Louis Guez, sieur
de), 50.
Bandello (Matteo), 111.
Barbin (Claude), 148.
Beaunier (André), 147.
Belin (Jacques), curé de Blain-
ville), 41, 164, 165, 178, 188,
190.
Bellouvre (Hélène de), 20.
Benoît (Françoise), 13.
Benoît (Jean), 13.
Bensérade (Isaac de), 162.
Bérénice (roman), 26-32.
Bergeret, 161.
Bertaut (Jean), 169, 170.
Betoulaud (Elie de), 175, 190.
Beuvron (Mlle de), 56.
Béziers (Michel), 9, 11.
Blois (Ville de), 59.
Bochart (Samuel), 142, 153, 159,
169, 174.
du Bosc (le père), 169.
Boyer (Claude), 172.
Blot (César de Chauvigny, ba-
ron de), 45, 140.
Boileau-Despréaux (Nicolas), 7,
86, 98, 104, 140, 142, 174,
185.
Boislonde (Château de), 185.
Boisrobert (François Le Metel,
abbé de), 170.
Bonnelle (Mme de), 56.
Bonneœuvre (Anthoine), 9.
Bordeaux (Ville de), 59, 75, 77.
Bossuet (Benigne), 172.
Bougy (Marquis de), 185, 186,
188.
Bouhours (R. P. Dominique),
144, 148n.
Bourget de Chaulieu (Nicolas
du), 165, 175, 190.
Boursault (Edme), 53, 58.
Boussillet (conseiller au Parle-
ment de Dombes), 75.
Brancas, 140.

- Bras (Charles de Bourgueville, sieur de), 174.
 Brébeuf (Georges de), 153, 157, 159.
 Brédif (M.), 25, 33, 82, 102, 128, 136.
 Brégy (Charlotte Saumaise de Chazan, comtesse de), 56.
 Breslai (Charles de), 16.
 Brienne (Henri-Louis de Loménie, comte de), 63.
 Buchanan (George), 89.
 Bureau (Françoise), 12, 13.
 Bureau (Hugues), 12.
 Bussy-Rabutin (Roger de Rabutin, comte de Bussy), 63, 70, 143.
 Caderousse (J.-J.-T. de Cadar d'Ancezune, duc de), 140.
 Caen (Académie de), 168, 169, 174, 176-8, 186.
 Caen (Université de), 9, 10, 182.
 Caen (Ville de), 8, 11, 12, 14-17, 167.
 de Caillières, 169.
 Campistron (Jean-Galbert de), 162.
 Canada (le), 182.
 Cassagnes (Jacques de), 172.
 Cervantès (Michel de), 53, 111.
 Césy (comte de), 129.
 Chabot (Mlle de), 56.
 Challes (Robert), 25.
 Chapelain (Jean), 7, 33-36, 50, 60, 80, 170, 172.
 Charles II, roi d'Angleterre, 128.
 Charsigné, 177.
 Châtillon (Isabelle-Angélique de Montmorency, duchesse de), 19, 56.
 Chemin (Lucas du), 11.
 Chénier (André), 98, 157.
 Choisy (Jeanne Hurault de l'Hospital, dame de), 56, 112, 129.
 Choisy (François - Timoléon, Abbé de), 129n.
 Christine de Suède, 17, 46, 120.
Clélie (La), 79.
 Colbert (Jean-Baptiste), 60, 172.
 Collé, 25.
 Collet (Pierre), 132.
 Condé (Louis de Bourbon, d'abord duc d'Enghien, puis prince de), 33, 34, 41, 43, 67, 70, 90, 105, 128, 139, 174, 189.
 Corbinelli (Jean), 139.
 Corneille (Pierre), 7, 21, 53, 140, 172, 174.
 Corneille (Thomas), 161.
 Costar (Pierre), 60.
 Coudray (le Bas du), 165.
 Coulanges (Marie-Angélique du Gué, Mme de), 139, 140.
 Court (Hélène de la), 14.
 Cramésnil (Françoise de la Fresnaye de), 12.
 Croisilles (Jean-Claude de), 178, 190.
 Crussol (comtesse de), 56.
 Dauval, 190.
 Des Yveteaux, 169.
 Dey (Charles du), 9.
Divers Portraits de Mademoiselle, 72, 74, 75, 77.
 Doujat, 172.
 Dupré (Mlle), 70.
Enéide (L'), traduite par Segrais, 60, 153-164, 166.
 Enghien (duc d'), V. Condé.
 Epéron (duchesse d'), 56, 67.
 Espagne (l'), 58, 59.
 Estienville (de la Luzerne), 169.
 Eterville (paroisse d'), 10, 11.
 Eu (château d'), 62.
 Evrecy (paroisse d'), 14, 19.
 Faguet (Emile), 125.
Femmes Savantes (Les), 140.
 Feuquières (marquise de), 56.

- Fiesque (Charles-Léon, comte de), 24, 33, 36, 38, 40, 43, 45, 76.
- Fiesque (Gillonne d'Harcourt, comtesse de), 7, 19, 24, 26, 32, 40, 43, 47, 48, 52, 55, 76, 100, 112, 174.
- Fiesque (chevalier de), 36.
- Fléchier (Esprit), 172.
- Fontainebleau, 63.
- Fontenay (Jacqueline de), 13.
- Fontenay (Jean de), 11.
- Fontenay (Lancelot de), 13.
- Fontenelle (Bernard Le Bovier de), 21.
- Fontenay-le-Pesnel, (commune de), 181, 185, 189, 190.
- Fontevrault (abbesse de), V.
- Mortemart (Gabrielle de).
- Forges (Ville de), 62.
- Formigny de La Londe (A. R. de), 165.
- Foucault (N.-J.), 144, 159, 180, 187, 189, 190.
- Fournier (Robert le), 11.
- François I^{er}, 10.
- Franquetot (l'Abbé), 48.
- Fronde (la), 7, 43-46, 57, 94, 110, 128.
- Frontenac (comtesse de), 52, 56, 76, 112.
- Galland (Antoine), 178, 188, 190.
- Gamaches (Nicolas - Rouault, marquis de), 94.
- Gamaches (Marie-Antoinette de Brienne, marquise de), 56, 92.
- Gassendi (Abbé Pierre), 49, 174.
- Gasté (Armand), 73, 74, 79, 80.
- Géorgiques (Les)*, 153, 163-166, 186.
- Gesvres (marquise de), 56.
- Goujet (Abbé Claude-Pierre), 166.
- Gourvil (Jean Herault, sieur de), 139.
- Grand Cyrus (Le)*, 113.
- Grentemesnil (Jacques le Paulmier de), 168.
- Grignan (Angélique - Clarice d'Angennes, femme de François Adhémar de Monteil, comte de), 42n, 56, 90.
- Grignan (Françoise-Marguerite de Sévigné, femme de François Adhémar de Monteil, comte de), 140.
- Guéret (Gabriel), 137, 157.
- Guilleragues (Gabriel-Joseph de la Vergne, comte de), 140.
- Guilloire, 67-70.
- Halley (Anthoine), 168, 174.
- Harcourt (Mme d'), 76.
- Haussonville (G. P. O., comte d'), 152.
- Hautcour (Mlle d'), 56.
- Henriette d'Angleterre, 147.
- Histoire de la Princesse de Paphlagonie (L')*, 75, 77.
- Histoire des guerres civiles de Grenade (L')*, 146.
- Huet (Pierre-Daniel), 15, 17, 18, 26, 43, 49, 54, 61, 72-75, 86, 87, 89, 90, 133, 135, 142-147, 153, 160, 164, 165, 167-170, 174, 176-178, 189, 170, 174, 176-178, 189.
- Illustres Françaises (Les)*, 25.
- Hugo (Victor), 98.
- Jacques II d'Angleterre, 180.
- Jargeau (siège de), 9.
- Justel, 153.
- Labbé (Françoise), 12.
- La Bruyère (Jean de), 161, 191.
- La Chapelle (Henri de Bessé, sieur de), 137, 138.
- Lafayette (Marie-Madeleine Pioche de La Vergne, comtesse de), 7, 61, 67, 70, 72, 105, 106, 131, 152, 160, 162.

- La Ferté (Madeleine d'Angennes, maréchale de), 166.
 Laffrey (H. de), 13.
 La Fontaine (Jean de), 7, 64, 85, 140.
 La Force (Jacques N. de Caumont, maréchal-duc de), 66.
 La Monnoye (Bernard de), 159.
 La Rochefoucauld (François VI, prince de Marsillac, puis duc de), 137-139, 141, 146-149.
 La Rue (Abbé de), 20.
 La Sablière (Marguerite Hessein, dame de), 139.
 Lassay (marquis de), 151, 152.
 Lauzun (Antonin, duc de), 66-69, 132.
 Lavardin (Philibert-Emmanuel de Beaumanoir), 139.
 Le Clerc (Michel), 170, 172.
 Le Grand (l'Abbé), 178.
 Lenglet du Fresnoy (l'Abbé), 116.
 Lenquestz, 89.
 Lesdiguières (duchesse de), 56.
 Le Sueur de Petiville, 169.
 Le Vau (Louis), 51.
 Longuemare (Paul de), 163.
 Longueville (Anne-Geneviève de Bourbon, duchesse de), 67, 132, 174.
 Longueville (Henri d'Orléans, duc de), 33, 34, 44, 66, 70, 189.
 Loret (Jean), 37, 53, 59, 167, 169.
 Louis XIV, 43, 59, 60, 63, 64, 66, 95, 99, 106-108, 161, 171-173, 181.
 Lulli (Jean-Baptiste), 106.
 Luxembourg (palais du), 59, 61, 70.
 Magne (Emile), 146, 147.
 Maguet (Georges de), 14.
 Maine (Louis-Auguste de Bourbon, duc du), 49, 184.
 Maintenon (Françoise d'Aubigné, marquise de), 47, 48, 139, 140, 151, 152, 184.
 Malherbe (François de), 7, 21, 23, 36, 53, 59, 63, 169, 170, 174, 175.
 Mambrun (R. P.), 20.
 Marcillac (M. de), 66.
 Marolles (Michel de), abbé de Villeloin, 50, 161.
 Martin (le P. François), 24, 79, 144, 164, 165, 178, 190.
 Martin (le sieur), 165.
 Matignon (M. de), 174, 185, 187.
 Mauny (marquise de), 112.
 Maure (Anne Doni d'Attichy, femme de Louis de Rocheschouart, comte de), 76.
 Mayerue-Turquet (Louis de), 146.
 Mazarin (Cardinal Jules), 44, 94, 95, 100.
 Mélissent (Isabeau), 11.
 Ménage (Gilles), 7, 17, 46, 49, 50, 61-63, 72, 80, 133, 134, 136, 141, 142, 145, 148, 149, 153, 160, 169, 174.
 Ménardièrre (Bertrand Ménard de la), 12, 13.
 Ménardièrre (Colombe de la), 12, 13, 15.
 Ménardièrre (Gérard Ménard de la), 13.
 Ménardièrre (Louis Ménard de la), 12, 13.
 Ménardièrre (Marc de la), 13, 14.
 Ménardièrre (Robert de la), 20.
 Merville, V. Regnaud (Guillaume).
 Mesnil-Vité (Claude Acher du), 184, 185, 186, 190.

- Mesnil-Vité (Lucrèce Acher du), 190.
 Mesnils (fief des), 11.
 Mézeray (François de), 172.
 Moisant de Brieux (Jacques), 95, 100, 162, 168, 169, 174.
 Molière (Jean-Baptiste Poquelin, dit), 7, 26, 125, 140.
 Monglat (Mme de), 34, 75, 76.
 Monstrelet (Enguerrand de), 9.
 Montausier (Charles de Sainte-Maure, marquis de Salles, puis duc de), 43, 70, 76, 90, 141, 160, 161.
 Montausier (Julie d'Angennes, marquise, puis duchesse de), 42, 43, 52, 56, 90.
 Montbazon (Marie de Bretagne, duchesse de), 52.
 Montespan (Françoise-Athénaïs de Rochechouart, marquise de), 64, 105.
 Montmor (M. de), 49.
 Montpensier (Anne - Marie - Louise d'Orléans, duchesse de), dite Mademoiselle, 7, 17, 23, 33, 40, 42-45- 50-78, 81, 90, 99, 100, 112, 124, 125, 128, 132, 135, 138, 147, 154, 161, 169, 171, 172, 174.
 Morin (M.), 145.
Mort d'Hippolyte (La), tragédie inédite de Segrais, 24, 105.
 Mortemart (Gabrielle de Rochechouart de, abbesse de Fontevrault), 105, 150, 163, 164, 183-186.
 Mulsay (M. de), 49.
 Musset (Alfred de), 98.
 Nantouillet (François du Prat, chevalier de), 130.
 Noailles (duc de), 48.
Nouvelles Françaises (Les), 25, 53, 58, 110-131, 136.
 Ogier, 89, 90.
 Orléans (Ville d'), 44.
 Osseville (Françoise Scelles de la Varenghère, dame d'), 187, 190.
 Outrelaize (Madeleine d'), 45.
 Palinods de Caen, 182.
 Parey du Fresne (François), 166.
 Peignot (G.), 60.
 Pellison (Paul), 94, 97, 172, 174.
 Perpignan (Ville de), 58.
 Perez (Ginès), 146.
 Perrault (Charles), 172.
 Perron (Jacques Davy, cardinal du), 154.
Pharsale (La), 153.
 Plenneville (Mme de), 135n.
 Poisson (libraire de Caen), 74.
 Poussin (Nicolas), 174.
 Préaux (paroisse des), 19.
 Prémont-Graindorge (de), 168.
 Priézac (Daniel de), 170.
Prince de Clèves (Le), 148.
Princesse de Clèves (La), 143, 144, 148-150, 152, 191.
Princesse de Montpensier (La), 135-137, 142, 143.
Pucelle (La), de Chapelain, 35, 36.
Pulchérie, 140.
 Quesnay (du), 176.
 Quinault (Philippe), 105, 106.
 Racan (Honorat de Bueil, seigneur de), 98.
 Racine (Jean), 7, 25, 64, 130.
 Rambouillet (Catherine de Vivonne, femme de Charles d'Angennes, marquis de), 42, 43, 55, 139.
 Rambouillet (Hôtel de), 24, 41, 42.
 Rapin (R. P. René), 138.
 Regnaud (Famille), 8.

- Regnaud (Denis), 10-12.
 Regnaud (Guillaume), 9, 12.
 Regnaud (Jean), 12.
 Regnaud (Pierre), 9-11.
 Regnaud de Segrais (Anne), 15.
 Regnaud de Segrais (Auguste), 16.
 Regnaud de Segrais (François), 12-15, 18.
 Regnaud de Segrais (Françoise), 15.
 Regnaud de Segrais (Georges, sieur de la Madeleine), 16-18.
 Regnaud de Segrais (Hélène), 16.
 Regnaud de Segrais (Louis), 16-18.
 Regnaud de Segrais (Marguerite), 15, 16.
 Regnaud de Segrais (Olivier), 15, 16.
 Regnaud de Segrais (Robert), 16.
 Regnier-Desmarais (François-Séraphin), 162.
Relation de l'île imaginaire (La), 75, 77.
 Retz (Jean-François-Paul de Gondi, cardinal de), 139.
 Richer (Henri), 87.
 Rohan (princesse de), 56.
Roman Comique (Le), 111.
 Roque (de la), 169.
 Sablé (Madeleine de Souvré, marquise de), 76.
 Saint-Chaumont (marquise de), 56.
 Saint-Evremont (Charles-Marguerite de Saint-Denis, seigneur de), 162, 163.
 Saint-Fargeau (château de), 42, 43, 50, 53, 57, 60, 62, 71, 112, 133.
 Saint-Jean-de-Luz (Ville de), 59.
 Saint-Luc (Mme de), 187.
 Saint-Loup (Diane Chasteignier de la Rochepozay, dame Le Page, dite Mme de), 140.
 Saint-Martin (Abbé de), 17, 182, 183.
 Saint-Ouen (Louis de la Dou-espe de), 175.
 Saint-Simon (duchesse de), 56.
 Sanadon (R. P. Noël-Etienne), 190.
 Sannazar (Jacques), 89.
 Sarasin (Jean-François), 21.
 Sauvage (R. N.), 190.
 Savary (Jacques), 169.
 Scaliger (Jules-César), 155.
 Scarron (Paul), 7, 45-48, 73.
 Schomberg (Jeanne de), 76, 111, 135.
 Scudéry (Georges de), 116.
 Scudéry (Madeleine de), 79, 97, 101, 174, 177, 189.
Segraisiana (Le), 187.
 Serre (Grégoire de la), 14.
 Serre (Jeanne de la), 14.
 Sévigné (Marie de Rabutin-Chantal, marquise de), 57, 66, 69, 70, 72, 100, 113, 132, 139, 140, 152, 167, 184, 185.
 Sigonneau (Isabeau de), 19.
 Sigonneau (Renée de), 12.
 Soissons (académie de), 173.
 Somaize (Antoine Baudeau de), 61.
 Sorel (Charles), 111, 117, 125.
 Sourdis (Charles d'Escoubleau, marquis de), 73.
 Suffolk (comte de), 9.
 Sully (Rachel de Cochefilet, duchesse de), 56.
 Sully (Mlle de), 56.
 Tallemant (Abbé François), 172.

- Tallemant (Abbé Paul), 172.
 Tanesre (comte de), 147.
 Tarente (Emilie de Hesse, princesse de), 72.
 Tasse (Torquato Tasso dit le), 53.
 Testu (l'Abbé Jacques), 140, 159.
 Théocrite, 86, 98.
 Thianges (Gabrielle de Roche-Chouart de Mortemart, marquise de), 56, 67, 76, 103, 139.
 Thorigny, 185.
 Thouroude (Louis de), 169.
Tolédan (Le), 31-33.
 Tors (Hubert le), 166.
 Toulouse (Ville de), 59.
 Trémoille (Mlle de la), 72.
Trésor de littérature (Le), 178.
 Turenne (Henri de La Tour d'Auvergne, vicomte de), 174.
 Turgot (Saint-Clair), 169.
 Urfé (Honoré d'), 81.
 Vandœuvre (Jacques le Paulmier de), 144, 174, 188, 190.
 Valençay (Marie-Louise de Montmorency, marquise de), 112.
 Valincour (Jean-Baptiste du Troussel de), 148n.
 Valois (Anne le), 12.
 Vandy (Mlle de), 76.
 Vaux (M. de), 53.
 Vecqueville - la - Champagne (terre de), 11.
 Vertus (Catherine-Françoise de Bretagne, demoiselle de), 92.
 Vieux (paroisse de), 10.
 Viquemand (de), 168.
 Virgile, 82, 86, 87, 89, 96, 98, 139, 153.
 Voiture (Vincent), 7, 41, 165.
 Voltaire (François-Marie Arouet dit), 85, 163.
 Vossius (Gérard-Joseph), 153.
Zayde, 142-148, 152, 178.

Vu, le 20 juin 1932

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

H. DELACROIX.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

S. CHARLÉTY.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE	7
CHAPITRE I. — La Famille.....	9
CHAPITRE II. — Jeunesse, éducation, œuvres de jeunesse ...	20
CHAPITRE III. — Segrals chez Mademoiselle de Montpensier, à Paris et en exil	40
CHAPITRE IV. — Segrals collaborateur de Mademoiselle	71
CHAPITRE V. — Ouvrages de Segrals composés chez Made- moiselle	78
I. — Segrals poète pastoral	79
II. — Segrals poète galant	99
III. — Segrals poète dramatique	105
IV. — Segrals nouvelliste	110
CHAPITRE VI. — Segrals chez Madame de Lafayette	132
CHAPITRE VII. — Segrals traducteur de Virgile	153
CHAPITRE VIII. — L'homme des Académies et des succur- sales des Académies	167
CHAPITRE IX. — Le citoyen de Caen	180
APPENDICE I. — Pièces Justificatives	
I. — Le mariage de Segrals	192
II. — La parenté de Segrals avec Claude Acher, sa femme	194
III. — La mort de Segrals	194
IV. — Le testament de Segrals	194
APPENDICE II. — Œuvres de Segrals qui n'ont pas été re- cueillies dans ses éditions	199
APPENDICE III. — La Mandarinade, racontée par Segrals ...	220
Bibliographie des œuvres de Segrals	231
Liste des ouvrages consultés	240
Index alphabétique	255

Imprimerie Rapide du Centre — Issoudun (Tél. 32)

